

7e Année - No 5

Mai 1914

NOTRE ROMAN COMPLET

L'ERMITE du LORELEY

Par PAUL DE GARROS.

# La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.



Un groupe d'Indiens du Chaco. (Voir intérieur.)

**Sommaire:** Voyages, par Roger Francoeur. Les odeurs de Paris, par A. Riou, intéressante excursion dans la Ville-Lumière. La nage chez les animaux. Le pêcheur converti. Les cloches de Rome. La Femme à travers les âges; les dames romaines. La ve drôle: Une vilaine aventure. La poche restante. Histoire d'un Ecu de cent sous. L'illusion au Théâtre (ce que mangent les acteurs). La Boxe dans l'ancien temps. La distribution des sexes sur le globe. Les grands poissons d'eau douce. A cheval Mesdames. Les Indiens du Chaco. L'automate orateur. L'Amour des Bêtes, par A. Riou. Le fidèle musicien. Un peu de tourisme. Poésies spéciales, etc.

POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>  
Édit.-Propriétaires  
200, Boulevard St-Laurent,  
Montréal.

## Etes-Vous Gêné



### UNE DECOUVERTE FRANÇAISE

D'éminents savants français ont trouvé un moyen scientifique, efficace et certain, pour guérir la Gêne, la Timidité, la Nerosité et le Manque de Confiance en Soi-même, sous toutes ses formes; gêné avec le sexe opposé, gêné de paraître en public, gêné dans la conversation, gêne au salon, gêne d'entrer dans une maison, gêne de passer dans la rue où on est connu, gêne à table, gêne avec ceux qu'on aime, etc., etc.

Envoyez 4c en timbres et nous vous enverrons notre BROCHURE GRATIS, vous enseignant comment vous débarrasser de la gêne pour toujours. Cette brochure sera mise dans une enveloppe bien cachetée ne portant aucune marque qui puisse en faire soupçonner le contenu. Adressez ;  
BUREAU SCIENTIFIQUE FRANÇAIS,  
Dept. 5, Boîte 169, Hochelaga, Montréal, Can.

## The Canadian Advertising Limited

### AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE,  
MONTREAL

Avant de placer vos ordres d'annonces,  
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

C. P. R. TELEGRAPH BUILDING,

4 rue Hôpital, - - - - - Montréal

## UNE SURPRISE POUR FEMMES MAIGRES

Des milliers de femmes maigres ont su bénéficier des merveilleux effets du **TRANSFORMATEUR JAPONAIS** dont la renommée augmente sans cesse.



Pour être à la mode, il vous faut un beau buste, une poitrine développée que vous obtiendrez en peu de temps en employant le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**, facile, agréable, rapide et d'effet durable.

Une fois que le traitement aura commencé d'opérer, vous serez surprises et enchantées à la vue du changement dans votre apparence générale.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner un buste arrondi et de belles proportions, une apparence charmante.

Dès aujourd'hui, demandez-nous par lettre accompagnée de 10c, l'envoi des **Explications détaillées** sur notre traitement.

**MIEUX ENCORE** : Envoyez-nous \$1.00 pour un Traitement complet qui, en 35 jours, vous assurera le supplément de chair si propre à augmenter considérablement vos attraits. Le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS** ne développe que le buste et comble les creux des épaules et de la gorge.

Le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS** est emballé d'une façon discrète, les explications ou le Traitement complet, vous sera immédiatement adressé sur réception du coupon ci-dessous, accompagné selon l'article désiré, de 10c ou de \$1.00.

### COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

**HENRI RIVOD, BOITE 2105,  
Montréal, Qué.**

**GRAND  
TRUNK  
RAILWAY  
SYSTEM**

Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit  
et Chicago.

**A TORONTO**

En 7½ Heures par

**"l'International Limité"**

Le train le plus beau et le plus rapide du  
Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.

**Quatre Trains Express par Jour**

9.00 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.

**MONTREAL, TORONTO ET L'OUEST**

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur  
les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés  
à l'électricité, avec lampes de lecture  
dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H.  
Co.—b7.20 a.m., c8.50 a.m., b10.00 a.m.,  
b3.05 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD  
via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — a8.00 a.m.,  
b9.10 a.m., b4.00 p.m., a8.05 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-  
VILLE—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours, excepté  
le dimanche. cDimanche seulement.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jacques.  
Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare  
Bonaventure.

**W. Legault,**

(Enregistré)

Horloger,  
Bijoutier et  
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus  
modernes.

Toutes réparations, celles des montres est  
une spécialité de l'établissement.

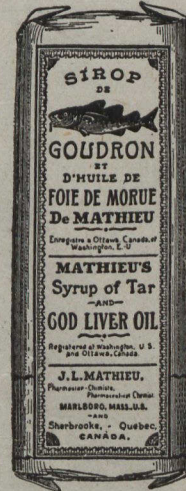
Le Département d'Optique est complet up  
to-date et d'après les procédés et formules  
basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

## Maladies de saison

¶ Les temps humides et froids, les brusques changements de température sont une cause générale de **Maux de Gorge, Rhumes, Toux, Bronchites, Pneumonies** qui nécessitent l'action prompte et décisive du



# Sirop Mathieu

au Goudron, à  
l'Huile de Foie  
de Morue, et

autres Extraits Médicinaux.

Il combat l'Irritation des Voies Respiratoires, supprime les quintes de toux, guérit l'inflammation, tout en soutenant les forces du malade, grâce aux propriétés reconstituantes de l'Huile de Foie de Morue.

¶ C'est le plus précieux des remèdes.

En Vente Partout : 35c. la bouteille.

Contre les Maux de Tête, l'Etat Fiévreux ou Nerveux, l'Abattement et l'Excès de Fatigue, vous vous trouverez bien de l'usage des

**POUDRES NERVINES MATHIEU,**

exemptes d'Opium, Chloral, Morphine et autres drogues dangereuses.

En Vente Partout: 25c. la boîte de 18 poudres.

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE,  
SHERBROOKE, P. Q.

L. Chaput, Fils & Cie, Limitée,  
Dépositaires en gros.  
Montréal.



Dans le Calme des beaux jours.

# La Revue Populaire

<b>ABONNEMENT:</b> Canada et Etats-Unis: <b>Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts</b> Montréal et Etranger: <b>Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts</b>	<b>Parait Tous les Mois</b>	<b>POIRIER, BESSETTE &amp; Cie.</b> Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. <b>AVIS AUX ABONNES</b> La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

## VOYAGES

**D**EJA le mois de Mai! Voici l'exclamation de bien des personnes — y compris le signataire de ces lignes — qui s'aperçoivent de la rapidité avec laquelle fuit le temps, simplement lorsque ces personnes consultent leur calendrier.

Eh oui! Déjà un tiers de l'année d'écoulé; la neige vient à peine de nous quitter et pourtant 1914 est déjà bien entamé. Quelques mois d'été, quelques voyages et la mauvaise saison reviendra, assombrissant les derniers jours de l'an qui s'en ira et augmentant un peu plus les fils d'argent de notre tête.

C'est ainsi. Rien n'est stable ici-bas; tout ne lasse pas mais tout passe et tout casse et le présent dont la vie est faite n'est qu'un leurre auquel on se laisse prendre trop facilement.

On croit sinon éternel, du moins durable, ce présent insaisissable; on lui accorde une durée indéfinie alors qu'il n'existe autant dire pas.

Tout passe... "Et l'instant où je parle est déjà loin de moi", a dit le poète.

Tout passe et ce voyage inexorable du temps n'a pas suffi aux hommes puisqu'il leur faut continuellement encore chercher les moyens de l'abrégé.

Epargner du temps, abrégé la durée des voyages, tel est le but déjà bien réalisé aujourd'hui sans pourtant qu'il en reste quelque profit pour le voyageur qui profite du temps épargné pour multiplier les voyages et augmenter ainsi ses risques d'en être la victime.

Il est toutefois d'autres voyages dont l'homme n'est pas la victime directe mais plutôt son portefeuille... et son mobilier; ce sont ces voyages annuels que les locataires accomplissent au mois de mai à la recherche du logement idéal où le confort sera porté au maximum et la quantité de coquerelles au minimum, ce voyage qui s'appelle un déménagement et ne s'accomplit pas sans risques pour le pauvre mobilier cahoté par les rues par tous les temps.

Une fois installé dans le nouveau logis, il faut tout installer et c'est le voyage qui recommence d'une chambre à l'autre jusqu'à ce que tout soit en place; il y en a bien ainsi pour un bon mois puis on se repose enfin avec l'idée bien arrêtée de séjourner là pendant de longues années. Ces longues années durent douze petits mois...

Tout passe, tout lasse et le mobilier casse...

**Roger Francoeur.**



"COCO"

A Mlle Frances Woods.

Il est roi, sans conteste,  
Du royaume félin;  
Nul, d'ailleurs, ne proteste  
Contre un fait si certain!

Souvent, lorsqu'il griffonne  
Un ordre à ses sujets,  
Sa moustache frissonne,  
Ses yeux lancent des jets.

Mais, je veux qu'on le sache,  
Au foyer, sagement,  
"Coco" sa griffe cache  
En chat intelligent.

Oh! qu'il a bonne "mine"  
Et qu'il charme les coeurs,  
Ronronnant, en sourdine,  
Ses beaux accords "mineurs"!

D'une main douce et tendre,  
Veuille flatter "Coco"  
Et fais-lui bien entendre  
Que je le trouve beau...

Sa robe bien tigrée  
Est comme un doux velours;  
J'ai admiré, charmée,  
Ses chat...oyants atours!

A. B. L.

## *Les Odeurs de Paris*

CARACTERISTIQUE SPECIALE DE LA VIE D'UNE CITE.— IMPRESSIONS PERSONNELLES

Par A. Riou.

**L**ES capitales européennes ont toutes une odeur spéciale qui les différencie entre elles, et qui est surtout absolument distincte de celle qui s'exhale de la ville de province. Comment expliquer cette anomalie? il est certain que la chose est complexe en elle-même et demande à être étudiée. En ce qui me concerne, je me contente de noter cette bizarrerie sans autres commentaires.

Il est certain que Marseille possède une odeur spéciale, toute faite des exhalaisons de la Méditerranée et des côtes d'Afrique, que Chartres ne possède pas; mais il n'en est pas moins vrai, que ces deux villes subissent l'"odeur provinciale", ce relent adéquat à leur situation géographique qui les éloigne de la Capitale.

Ce que je reproche à cette "odeur provinciale", c'est d'annihiler les qualités inhérentes aux objets, pour les envelopper d'une essence qui lui est propre. Le plus beau tableau perd de son charme, s'il est considéré dans l'atmosphère spéciale d'un musée de province; le monument le plus gracieux abdique la noblesse de son architecture s'il s'imprègne de l'odeur provinciale. Elle dénature tout, aussi bien l'arome d'un cigare délicieux que le goût succulent des primeurs, ou le parfum

délicat des plus beaux fruits. C'est "elle" qui nous rend impossible certaines résidences, malgré tout le bien qu'éprouveraient nos poumons à se griser d'air pur; en un mot, c'est la plaie, le fléau!

Mais comment l'analyser? Quel nom particulier lui appliquer? Selon toutes probabilités, c'est l'odeur de l'"ennui", si tant est que l'ennui puisse avoir une odeur.

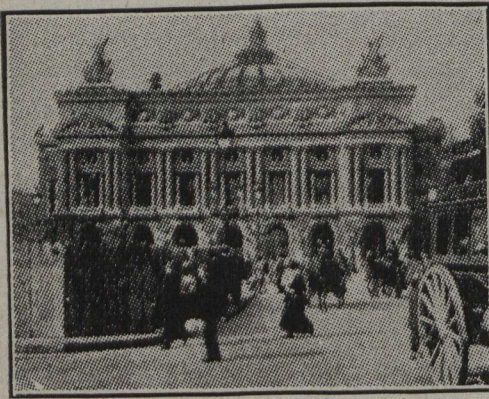
En revanche l'"odeur de la Capitale", n'a rien de commun avec celle de la "province". L'odeur même des localités suburbaines s'en éloigne énormément, et pour parler en général j'ajouterai que l'"odeur de Paris", lui est absolument propre, et ne ressemble en rien aux odeurs de Londres, de Berlin, de Vienne ou de Rome.

Déterminer une différence exacte me paraît bien difficile, aussi n'essaierai-je même pas, je me contenterai dans un croquis rapide, de faire connaître aux lecteurs de "La Revue Populaire", ce qu'il est convenu de désigner sous le titre assez large des "Odeurs de Paris."

En arrivant dans la grande ville on est frappé par une odeur de "friture", non pas du genre de celle qui affecte nos narines dans certains quartiers de Londres, de ces relents de poisson frit qui sortent

des vulgaires échoppes de East End, mais bien par une odeur délectable de friture excellente, dans laquelle le beurre frais joue un rôle prépondérant. De suite vous pourrez vous souvenir que Paris est le centre incontesté du monde culinaire moderne, et réalise le summum de l'art dans la science gastronomique.

Cette odeur de friture persiste dans la ville entière, mais elle change, elle varie suivant les quartiers. De "friture" dans les quartiers bourgeois, elle devient le "graillon" dans les zones peuplées des fortifications où pullulent les gargotes de "frites", délices du "trottin".



Le théâtre national de l'Opéra

Alphonse Daudet dans "Les Rois en exil", a dépeint avec sa verve et son talent, ces "fritureries en plein vent", ces marchands de "pommes de terres frites", installés entre quelques toiles dans une encoignure, qui débitent inlassablement, avec un bon mot et un sourire, le cornet ambulantes qui s'embuent de vapeurs noirâtres, produites par la graisse de bœuf carbonisée.

La friture est d'essence parisienne, c'est une odeur populaire qui flotte sur

la grande ville, l'enveloppe, l'envahit d'un bout de la Seine à l'autre. C'est une odeur qui lui est spéciale et que nulle autre cité possède, aussi le "graillon" peut-il être appelé "l'odeur révolutionnaire de ses rues excentriques."

Mais dans le Centre, dans le quartier aristocratique et élégant, combien suave devient l'odeur de la friture et surtout combien Parisienne, combien française; là c'est l'odeur absolument épicurienne. Certaines villes pourront si cela leur plait, faire disparaître l'odeur de leur cuisine, au moyen de ventilateurs ou autres systèmes perfectionnés, cela prouvera simplement qu'ils n'ont pas à se glorifier de ce qui devrait être un parfum. En France l'odeur de la cuisine fait partie de son histoire et presque de sa gloire, elle peut la laisser s'étaler tout à son aise, parce qu'elle a le droit d'en être fière. Cette délicieuse odeur de "friture" révèle l'essence parisienne, ses idées artistiques jalousement conservées, et jamais abandonnées.

Il y a encore à Paris, une odeur particulière, qui peut rivaliser avec la friture parce que aussi populaire que cette dernière, et sa rivale. Moins piquante, mais plus enveloppante peut-être, l'odeur du "pot au feu", frappe les narines de l'étranger, aussi bien au sortir des hôtels somptueux que des habitations modestes ou des humbles restaurants. L'appellation seule diffère, ici c'est le "pot au feu", là ce sera "le bouillon."

Je me souviens avoir lu dans l'"Apprentie" de Gustave Geoffroy, une description saisissante d'un intérieur modeste de travailleurs, et j'ai encore dans l'esprit cette phrase typique, qui peint bien mieux que je ne pourrais le faire moi-même, la place tenue par le "pot au feu", dans l'intérieur ouvrier de Paris.



“Toutes trois s’attablèrent autour du pot au feu qui embaumait la chambre.”

A la vérité il n’y a pas seulement dans le pot au feu des pommes de terre, des carottes, ou autres légumes, mijotant avec la tranche de bœuf traditionnel, il y a aussi un véritable morceau du cœur de la France.

Que de souvenir son parfum n’évoque-



Au premier plan un coin de l’hôtel de ville et la perspective de la Seine et de la rive gauche. L’église sise à gauche est la Sainte chapelle.

t-il pas à la mémoire de chaque français. Soit la table de famille où la mère à cheveux blancs présidait avec son bon sourire, soit encore la délicieuse intimité du ménage, l’épouse attentive, tendre, soigneuse, économe, les bambins aux mines éveillées, qui tous accueillent avec joie le père au retour du travail! Sans être taxe

d’exagération, on peut dénommer le fumet du “pot au feu”, l’odeur de la “félicité domestique”.

Une scène absolument poignante revient bien souvent à mon esprit, et chaque fois que cette vision m’obsède, il me semble respirer l’odeur du “pot au feu” parisien.

“J’étais monté un jour dans une maison d’un quartier populeux, lorsque la concierge qui me connaissait, m’arrêta au passage pour me permettre de contempler une scène saisissante.

“Dans un petit appartement du 4e étage, une jeune femme était allongée sur son lit, soigneusement vêtue de ses plus beaux atours, la figure calme, empreinte d’une beauté tranquille et inaltérable, donnant l’impression d’un sommeil paisible. Elle venait de mourir, s’étant empoisonnée à la suite de chagrins intimes.

Tout était d’une propreté exquise, et un ordre parfait régnait dans le minuscule appartement. Le parquet luisait comme une glace, l’ameublement était simple mais d’un goût ravissant, sans vulgarité ni ostentation.

Dans “l’armoire à glace”, (la pièce de luxe de la chambre d’une parisienne) une quantité de linge blanc, soigneusement plié, entassait ses piles nouées avec des rubans de couleur, et bien en évidence se trouvait placée une petite somme d’argent nécessaire pour les funérailles. Cette jeune fille vivait isolée, sans un ami connu, ni une relation, son nom même était un mystère. Seule, une feuille de papier indiquait son intention formelle d’en finir avec l’existence.

Dans la petite cuisine longue de 3 mètres sur 2, avec sa batterie étincelante, ses cuillers à sauce suspendues, et la série de petites boîtes brillantes contenant les épices, je découvris une marmite rouge, ven-



**L'Avenue de l'Arc de Triomphe qui relie le Monument à la Place de la Concorde. Une des plus belles percées du monde**

true, dont l'émail brillant attira mes regards. J'eus la curiosité de soulever le couvercle et j'aperçus le "pot au feu", traditionnel. Il me parut lugubre, avec sa surface de graisse congelée et froide, comme si la mort elle-même l'avait touché de son doigt de glace!

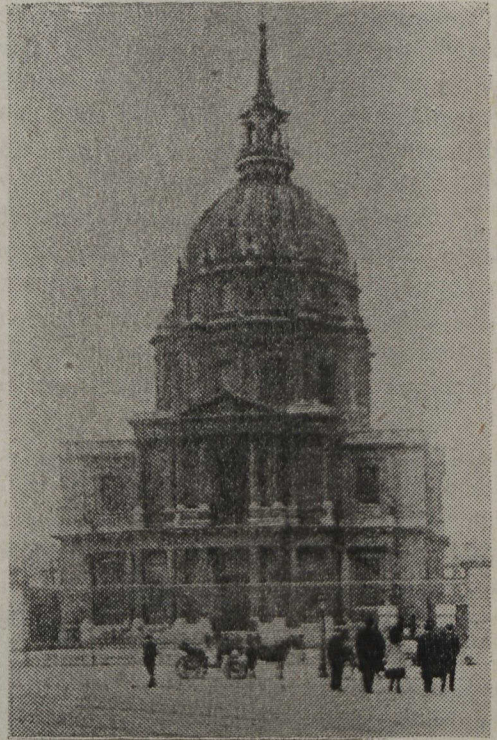
Une odeur de "majesté", enveloppe les faubourgs St-Germain et St-Honoré, la place des Vosges (que certains s'obstinent à dénommer place Royale), une partie du Louvre, et particulièrement tout le quartier de la ville compris entre le palais du Luxembourg et la Colonne Vendôme, passant par les Champs Elysées, la "White house" française et le Jardin des Tuileries. Parfum de soie et de velours, parfum un peu désuet, qui flotte malgré tout entre les colonnades et les balcons ouvragés de l'ancienne demeure impériale. Parfum des tentures vert et or derrière lesquelles s'abritèrent tant de minois exquis, tant d'épaules aux teintes nacrées, tant de chevelures aux émanations troubalntes.

Dans l'ambiance des institutions républicaines qui prévalent aujourd'hui en France, cette odeur de majesté est encore plus remarquable à Paris que dans aucune autre ville. La seule explication plausible à ce sujet, c'est que Paris a centralisé l'autorité monarchique en Europe dans le XVIIe, XVIIIe et commencement du XIXe siècle, sous les règnes de Louis XIV et de Napoléon le Grand, comme n'a pu le faire aucune autre cité depuis les jours fameux de la Rome Impériale.

Il y a bien encore en Angleterre cette "odeur aristocratique" dans quelques grands hôtels princiers de Londres, mais ce n'est plus cette même "odeur de majesté", qui est à la fois plus pénétrante, plus imposante, et absolument personnelle.

Il existe dans l'air de Paris, un "je ne

sais quoi", qui rend plus douces les choses anciennes. C'est comme une odeur de "Vieux-Monde" qui ne se trouve nulle part ailleurs, qui ne peut être comparée, qui a comme un parfum musqué "de vieil or". C'est une odeur imprégnée de souvenirs. Elle évoque le parfum des roses qui se meurent dans une gerbe, elle est com-



La chapelle de l'hôtel des Invalides et le dôme sous lequel reposent les cendres de Napoléon Ier.

plexe comme cet arôme subtil qui s'échappe des garde-robes gardiennes des soies et des satins, ou de ces vieilles bonbonnières, dans lesquelles se seraient cristallisés les bonbons d'une mignonne marquise Louis XV.

Des échoppes des bouquinistes aux ma-

gasins de "bric à brac", cette odeur musquée et spéciale vous poursuit, et donne à toutes les vieilles choses un cachet spécial qui ne peut être défini, mais qui n'a rien de mélancolique ou de déprimant, comme celui qui s'exhale de ces mêmes articles dans les autres capitales Européennes. On est tenté de croire que tous ces vieux objets sont conscients de leur parfum spécial, de leurs odeurs complexes et délicates, qui s'harmonisent si bien avec l'ambiance parisienne, et que ces exhalaisons ne sont, en somme, que l'expression de leur gratitude et de leur satisfaction, comme le dernier parfum d'une rose à la fin d'une idylle d'amour.

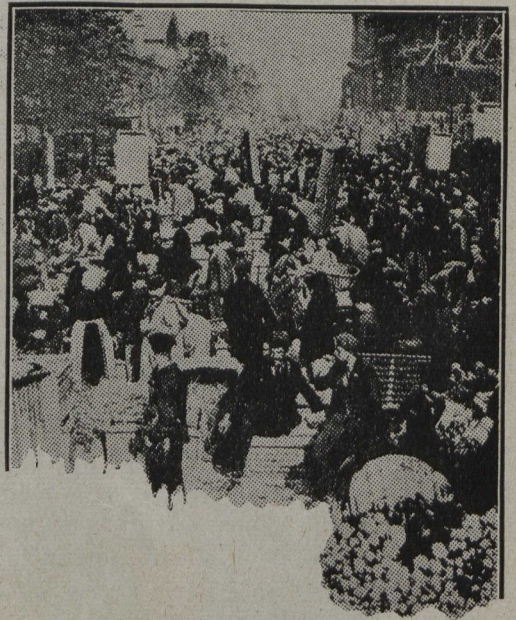
Pour ne pas admettre ces senteurs subtiles il faudrait méconnaître absolument la possibilité de ressentir une sensation.

De la rue du Croissant s'élève une odeur de journaux morts, de proclamations défuntées, de programmes politiques oubliés, et c'est la caractéristique de ce quartier qui pendant des générations est resté la demeure de la Presse. Là c'est l'odeur démocratique! Tabac, bière, absinthe, entrent dans sa composition, mais par-dessus tout y règne une atmosphère de travail, et dans la nuit l'air s'imprègne des émanations de l'encre d'imprimerie, du papier fraîchement déballé, et aussi d'imagination, d'esprit gaulois, souvent même de génie.

Naturellement "l'odeur parlementaire" est particulièrement forte aux environs de la Chambre des Députés. Mais, je le dis à regret, elle n'a rien de saillant, elle manque de dignité. C'est un mélange de vieille odeur notariale, mélangée à celle des bureaux de Ministères. Il y flotte comme un relent de mélancolie, les corridors sentent le moisi et le chien mouillé, surtout dans l'endroit dénommé Salle des Pas-Perdus, qui précède la salle que l'on devrait inti-

tuler "Salle des mots perdus". La Chambre est le temple de l'éloquence, où les "officiants" reçoivent leurs électeurs et où s'effacent bien souvent les illusions de ceux qui ont mis tout leur espoir dans les phrases sonores qui résonnent sous ses voûtes.

Le Sénat, au contraire, installé dans la partie restaurée de l'ancien palais de Marie de Médicis, actuellement appelé



Un coin des halles centrales le matin.

Luxembourg, diffère complètement comme odeur de l'Institut son voisin. Pour ce dernier, c'est le "parfum académique" que l'on rencontre aussi bien à la Sorbonne que dans les bibliothèques des différentes facultés, quant au Sénat il appartient par son odeur autant que par sa situation au Quartier Latin. Cette remarque est particulièrement vraie aujourd'hui; bien que ses murailles portent encore les vestiges des fresques royales ou impériales, le

Sénat présente l'aspect calme, imposant et solennel d'une assemblée de Sages, de Pères Conscrits, mais débarrassée de cette mise en scène théâtrale qui le différencie de la chambre des Lords par exemple. Ses débats sont tranquilles, calmes, comme ceux d'un congrès scientifique.

Enfin les odeurs académiques et ecclésiastiques bien que représentant des sphères différentes, n'en sont pas moins semblables. C'est une odeur de Sainteté, qui a les mêmes vibrations, des sons parallèles comme ceux d'une cloche conyant les fidèles à la prière et à la psalmodie. Nulle part cette odeur de "sainteté" n'est plus concentrée que dans les anciennes églises gothiques de Paris. C'est vraiment la propriété absolue de Notre-Dame, de Saint-

Germain l'Auxerrois, de St-Germain des Prés, de Saint-Gervais, de St-Séverin, de St-Etienne du Mont. Au contraire dans les églises du XVIIe et XVIIIe siècles comme St-Sulpice, Notre-Dame des Blancs Manteaux, la Madeleine et St-Augustin c'est surtout l'odeur "ecclésiastique" qui prédomine.

Et toutes ces odeurs si diverses, et qui cependant se fondent en un parfum spécial, forment "l'essence" Parisienne, si fine, si troublante, si subtile, qu'elle pénètre jusque dans le fond des cerveaux de ceux qui visitent la Capitale. L'odeur de Paris, c'est l'odeur unique au monde, parce que c'est l'émanation parfaite du coeur de la France.



## L'ANGE ET LA FÉE

La date de ce fait, c'est Septembre le seize.  
 Onze coups ont sonné; c'est onze heures du soir,  
 L'ai-je dit?—on était en l'an mil neuf cent treize;  
 Le temps est à l'orage et le ciel est bien noir.  
 Personne n'oserait, ce soir, se hasarder  
 A quitter sa maison. A moins d'être bien brave,  
 Nul ne veut, croyez-le, désertier son foyer;  
 Il faudrait, pour cela, quelque raison bien grave.

Ecoutez cependant. . . . . Oui, quelqu'un s'aventure  
 A sortir par ce temps, car, ce bruit surprenant  
 Est, à n'en pas douter, celui d'une voiture  
 Qui roule et va d'un train pas du tout rassurant.  
 Sans doute c'est un prêtre appelé vite, vite,  
 Auprès d'un moribond. . . . . Le devoir avant tout:  
 Il n'a pas hésité. Portant l'huile bénite  
 Et le Saint Viatique, il ira jusqu'au bout:

Mais non, rassurez-vous. Le petit personnage  
 Qui brûle le chemin, sous ce ciel menaçant,  
 C'est la fée Eglantine. Apprenez qu'on voyage  
 Par ordre de la Reine:—et c'est fort important,  
 La fée avait reçu—de ça une heure à peine—  
 Un ordre impérieux d'un ton bref exprimé;  
 Et cet ordre venant droit de sa Souveraine,  
 Etait ainsi conçu: "Ordre est ici donné,

"Cet ordre est sans appel—à la fée Eglantine  
 "De partir, sans retard, pour le village d'O!!  
 "Que rien ne soit obstacle à ce qu'elle chemine  
 "Vers le lieu désigné; qu'elle porte illico,  
 "Vous trouverez sans peine, en la ville indiquée,  
 "Un enfant nouveau-né, ayant nom Charl'-Edmond;  
 "Ne manquez pas surtout—la chose est ordonnée—  
 "De lui porter trois dons, à ce beau bébé blond."

Et voilà donc pourquoi par cette nuit obscure,  
 Eglantine la fée est seule à voyager. . .  
 Seule? . . . Oh! voyez plutôt, n'en soyez pas trop sûre...  
 Quelle est cette lueur; que faut-il en penser?—  
 Serait-ce, par hasard, une étoile filante?—  
 N'est-ce pas impossible en ce ciel orageux?—  
 D'ailleurs, cette lueur si grande et persistante  
 Ne peut être une étoile... Ah! c'est mystérieux!!—

“Tiens, je sais maintenant: c'est un aéroplane...  
 Ces machines, dit-on, ont su jusqu'à présent  
 Battre tous les records... Et cet engin profane,  
 Vers le village d'O. s'envole évidemment:  
 Que cette chose soit aéroplane ou non,  
 Dans le village d'O. j'entrerai la première.  
 En avant!... En avant!— Que je perde mon nom  
 Si, malgré mes efforts, j'arrive la dernière!!”

Malgré tous ses efforts, pourtant, la pauvre fée  
 Arriva la seconde à destination;  
 La brillante lueur l'y avait précédée.—  
 Imaginez alors sa consternation!—  
 Et ce fut pire encore, oh! ce fut de la rage  
 Quand, voulant approcher du berceau de l'enfant,  
 Une apparition lui barra le passage;  
 Cette apparition portait long voile blanc.

“Vite, il faut que je passe; ôtez-vous, à la fin!  
 Pour voir le nouveau-né, par ordre de la Reine,  
 Je suis venu ici”—“Vous reviendrez demain,”  
 Dit l'apparition, “venez la nuit prochaine.”  
 —“Que veut rire ceci? dit la fée Eglantine,  
 “Je viens porter trois dons à cet enfant naissant;  
 Faites place à l'instant!” Mais, la voix argentine  
 Dit: “Revenez demain—Non, non, pas maintenant.”

Comment donc vous dépeindre la grande colère  
 De la petite fée en entendant ceci?  
 —“Faut-il le répéter?—Je suis la messagère  
 De notre Souveraine; elle m'envoie ici.  
 Allons, voilà vraiment beaucoup de temps perdu:  
 Ma mission sera, ce soir, exécutée.  
 Par ordre de la Reine!—Avez-vous entendu?—  
 Sachez-le bien, je suis Eglantine la fée!!”

De l'apparition le voile alors tomba,  
 Puis un Ange apparut... Son visage céleste,  
 D'un sourire divin bientôt s'illumina,  
 Ce fut bien doucement qu'il dit: “Ici je reste!  
 A l'ordre de la Reine, énoncé tout-à-l'heure,  
 Je ne sais que répondre un mot: Je n'y puis rien.  
 Car aussi, c'est par ordre qu'ici je demeure:  
 Ordre de Dieu, enfant; je suis l'Ange Gardien!”

Adèle B. LACERTE.

## La Nage chez les Animaux

— 0 —

**S**I humiliante que puisse être cette constatation, il faut bien reconnaître que les animaux ont sur nous cette supériorité de nager sans l'avoir appris. Qu'un lion ou un rat tombent à l'eau, ils découvrent spontanément les mouvements nécessaires à assurer leur flottabilité et à les faire progresser vers la rive. Quelle est la raison de cette différence entre l'homme et l'animal?

On a invoqué la supériorité de l'instinct sur l'intelligence. On a dit que la bête n'ayant pas conscience du danger agissait naturellement.

En vérité, les animaux nagent plus facilement que les hommes parce que la conformation même de leur corps facilite la libre pratique de mouvements qui, au surplus, ne diffèrent que fort peu de ceux qu'ils accomplissent pour marcher.

Le quadrupède—il est bien entendu que nous ne nous occupons que de cette classe d'animaux—progresses dans l'eau par la même succession de mouvements que sur la terre ferme.

Cette assertion apparaît particulièrement évidente chez les grosses bêtes telles que le boeuf, le cheval, le cerf, le lion. Si l'animal ne peut prolonger son effort d'une manière quasi indéfinie comme il le ferait sur le sol, cela tient à ce que cet effort est plus violent en raison du point d'appui moindre offert par l'eau à la détente du membre. Il en résulte une dé-

perdition plus grande dans la force dépensée.

En outre, et ceci tient encore à la structure comparée de l'homme et de l'animal, ce dernier n'est point obligé de produire un effort, ou du moins un effort considérable, pour tenir la tête hors de l'eau.

Il est d'ailleurs facile de constater que les bêtes qui "portent beau" ont une aptitude particulière pour la nage. C'est ainsi que le cerf, dont la tête se trouve haut placée au-dessus de l'axe horizontal du



La nage du lion.

corps, est capable de franchir de grandes distances sans reprendre contact avec le sol. Il en est de même du renne.

Le navigateur Behring a raconté avoir vu des cerfs "wapiti" surpris par des crues subites descendre le courant de fleuves très rapides pendant 15 à 20 milles, et Stanley a cité le cas d'antilopes, proches parents du cerf, qui traversaient à la nage des fleuves de l'Afrique centrale



alors que la violence du cournat les faisait dériver pendant plusieurs heures

Le lion ne redoute pas l'eau. Il y avance même très vite grâce à son extrême puissance musculaire. Il présente, quand il est immergé, l'allure un peu rampante, ramassée sur les pattes, qu'il affectionne lorsqu'il chasse en plaine. Mais les jambes arrière se détendent complètement et s'allongent énergiquement sous l'eau.

Certains chasseurs et explorateurs, notamment sir James Treppleton, ont raconté que le lion n'hésite pas à se jeter à la nage pour poursuivre des troupeaux d'antilopes qui espéraient lui échapper par ce subterfuge. "Si le fauve se met à l'eau à peu de distance de la proie qu'il convoite, dit l'explorateur anglais, celle-ci est condamnée, le lion possédant une nage excessivement rapide. Mais cette vitesse même nuit à sa résistance, et lorsque les antilopes parviennent à se maintenir quelques minutes à distance elles sont sauvées, le lion "n'ayant pas dans les jambes" plus d'un mille."

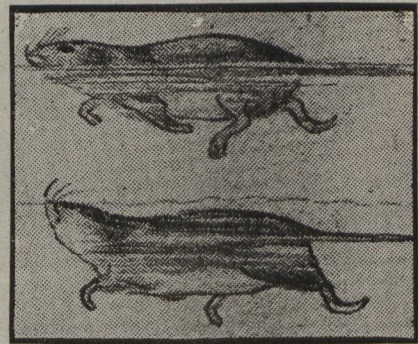
Le boeuf a fort injustement été considéré comme incapable de nager. Sans doute il ne peut prolonger son effort, son système respiratoire s'y opposant, mais on a vu des troupeaux de bêtes à cornes surpris par l'inondation se maintenir assez de temps pour attendre l'arrivée des secours.

Mais si tous les animaux nagent, il en est qui sont de véritables virtuoses en la matière. Tel le rat d'eau d'Amérique, qui procède à la façon d'un sous-marin... perfectionné. M. Samuel Kennedy a fait, au sujet de cet animal, des observations particulièrement curieuses sur les lacs du Canada.

Le "water-vole" vit aussi aisément dans l'eau que sur terre. Ce n'est point cependant un amphibie. Il peut nager des heu-

res entières, et le fait souvent par plaisir.

Il avance alors à la façon de tous les quadrupèdes, le corps enfoncé à peu près à la hauteur de son axe horizontal, les pattes très incurvées, la queue enfoncée sous l'eau. "Un ennemi surgit-il, déclare M. S. Kennedy, homme ou bête, le water-vole disparaît. Il s'enfonce sous l'eau, et rien ne trahit plus sa présence, si ce n'est un léger bouillonnement de la surface de l'eau... Mais cette disparition totale n'est qu'apparente. Examinons de près le che-



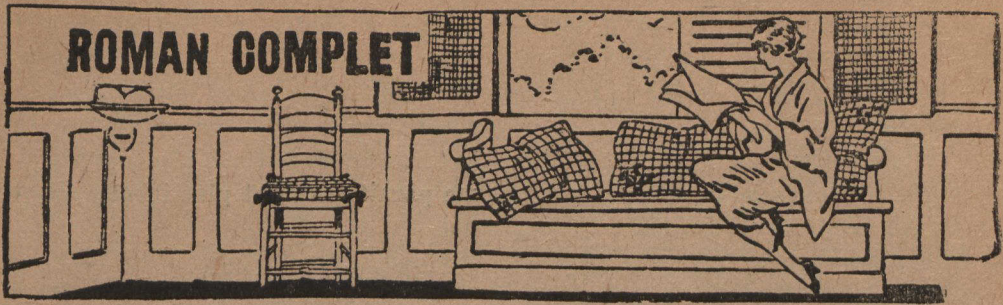
Water-vole nageant à la surface et immergé.

min qu'il parcourt. Nous verrons flotter un petit point noir assez semblable à une "truffe troué". C'est le nez de votre nageur, qui lui permet de respirer. Maintenons-nous dans ses environs immédiats et battons l'eau à quelque distance pour lui inspirer une prudence prolongée. Le water-vole continuera de nager sans remonter à la surface. Sans vouloir trop faire durer cette expérience cruelle, nous avons pu, durant trois longs quarts d'heure, le voir ainsi naviguer à la façon d'un submersible."

Voilà un record que les rois des plongeurs, y compris les pêcheurs de perles, ne sont pas près de battre.



Symphonie printannière.



# L'ERMITE DU LORELEY

Par Paul de Garros

I

## REVES ENVOLES

Comme la nuit venait, Mme Rizocourt s'approcha de la fenêtre afin de pouvoir continuer son travail. Mais, tout à coup, ses yeux s'emplirent de larmes et l'ouvrage lui tomba des mains. Puis, au bout d'un instant de prostration, voulant réagir, elle sécha ses pleurs, releva la tête et laissa son regard errer, vague et distrait, vers l'horizon.

Du coteau, au flanc duquel était accrochée la villa, la vue s'étendait, en effet, sur un panorama merveilleux; le délicieux lac de Gérardmer, avec sa mystérieuse et sombre ceinture de sapins, dominée au loin par la silhouette brumeuse du Honneck.

Mais Mme Rizocourt, à ce moment-là, était trop vivement préoccupée pour s'intéresser à ce spectacle qui excite tou-

jours l'admiration des baigneurs et les touristes.

Suivant sa pensée, elle murmura simplement:

— Comme Jean rentre tard!... Pourvu qu'il n'attrape pas froid!... Où courent-ils encore depuis deux jours, les malheureux?... Ce colonel est vraiment trop dur pour ses hommes...

Et après un silence, elle ajouta:

— Ah! pourquoi ne suis-je pas morte avant cette heure qui va rendre inévitable l'aveu que je recule depuis vingt ans? Souffrir seule, comme j'ai souffert, c'était affreux, sans doute, mais faire souffrir maintenant mon fils dans sa fierté, dans son honneur, dans son amour filial, n'est-ce pas mille fois plus horrible encore?... Mon Dieu, que ma croix est lourde!

Puis, après s'être recueillie une minute, la vieille dame, passant à une autre idée, alla ouvrir la porte et cria du haut de l'escalier:

— Blanchard, avez-vous préparé tout ce qu'il faut dans la chambre de monsieur?

—Oui, madame, tout est prêt. Mon lieutenant peut rentrer. Il est probable que ça ne tardera pas. Je viens d'entendre le clairon de garde sonner la rentrée du régiment.

—Ah! tant mieux... Tiens, c'est lui, sans doute... il me semble que j'ai entendu refermer la grille du jardin.

L'ordonnance courut ouvrir la porte de la cuisine et répondit :

—Oui, madame, c'est mon lieutenant.

En un clin d'œil, la vieille dame fut en bas de l'escalier, et, juste au même moment, Jean Rizocourt franchissait le seuil du vestibule.

—Comment vas-tu, mon enfant?

—Et toi, mère, ton rhumatisme te tourmente-t-il un peu moins?

—Oui, ça va mieux. Tu n'es pas trop fatigué, toi?

—Non, non, on se fait à tout, vois-tu. Mais je suis trempé jusqu'aux os, aussi je vais d'abord changer de vêtements. Nous nous occuperons tout à l'heure de ce qui me tient tant au cœur, tu sais.

—Parfaitement, va te changer d'abord, ne prends pas froid.

—J'y vais. Mais comme tu parais soucieuse, ma bonne mère! Réellement, tu n'es pas plus souffrante? On dirait que tu as pleuré!

—Non, non, c'est la couture qui me fatigue les yeux. Allons, va vite!

Et Mme Rizocourt remonta vers sa chambre, pendant que le lieutenant entra dans la sienne qui était au rez-de-chaussée, en face de la cuisine.

Dix minutes plus tard, il rejoignait la vieille dame qui l'attendait au coin de son feu.

Après avoir de nouveau embrassé sa mère, le jeune homme demanda :

—Voyons, qu'as-tu pour être aussi triste, ma pauvre maman? C'est ainsi chaque

fois que je m'absente deux ou trois jours. Quand je rentre, au lieu de te montrer joyeuse de mon retour, tu m'accueilles avec une figure de l'autre monde. Je constate même que, depuis quelque temps, ta tristesse ne fait que s'accentuer, et cela **me paraît d'autant plus incompréhensible** que tu devrais être heureuse de mon bonheur. Pas du tout. Plus nous approchons de la cérémonie qui m'unira à ma chère Marguerite, plus tu es sombre et préoccupée.

Mme Rizocourt poussa un soupir et ne répondit pas. Puis, s'avisant tout à coup d'un détail qu'elle n'avait pas encore remarqué :

—Tiens, fit-elle, tu as mis tes bottines vernies, ta tenue numéro un. Pourquoi? Pourquoi n'as-tu pas pris tes pantoufles et ton veston de molleton?

—Tu as donc oublié qu'arrive aujourd'hui à Gérardmer l'oncle de ma fiancée, l'oncle Werner, et que je dois lui être présenté ce soir même. Je ne peux pourtant pas me mettre en négligé pour la première fois que je suis appelé à me trouver en face du terrible oncle d'Alsace, comme l'appelle Margot.

—M. Werner ne faisait pas tant de cérémonie, lui! Autrefois, avant la guerre, quand nous habitions Kaysersberg et qu'il était notre proche voisin, il venait presque toujours à la maison avec ses sabots.

—Possible. Mais ce qui est permis entre voisins ne l'est pas entre étrangers. De plus, ma situation de fiancé m'oblige à un certain décorum.

Et après une minute de réflexion :

—Est-ce drôle tout de même, cette coïncidence! Que ma famille ait connu il y a vingt ans l'oncle de celle que la Providence devait mettre sur ma route pour mon bonheur!

—Tout arrive. Les voies de Dieu sont impénétrables, murmura la mère d'un air embarrassé.

—A propos, reprit le jeune homme, as-tu pensé à faire venir toutes les pièces nécessaires? Nous voici déjà au 10 novembre. Il n'y a pas de temps à perdre pour que nous puissions nous marier avant le 1er décembre, puisqu'un délai de onze jours est exigé pour les publications légales. Tu sais qu'il faut d'abord mon acte de naissance, ensuite l'acte de décès de mon père, afin que tu puisses valablement donner ton consentement.

La vieille dame courba la tête sans mot dire.

Puis, après un instant d'hésitation, elle se redressa avec une attitude résolue.

—Ecoute Jean, prononça-t-elle gravement, je dois te faire un aveu. Aussi bien, je ne peux le retarder plus longtemps.

—Qu'est-ce donc, ma chère mère? interrogea le jeune homme.

—Eh bien, l'acte de décès de ton père, je ne pourrai pas le produire devant l'officier de l'état civil, pour la bonne raison qu'il n'existe pas.

—Mon père n'est pas mort?...

—Il l'est peut-être maintenant, mais nous n'en savons rien. Je n'en possède aucune preuve.

—Pourquoi depuis mon enfance m'as-tu entretenu dans cette croyance?

—Parce que... parce que... il valait mieux te faire croire que ton père était mort que te laisser supposer qu'il avait disparu pour des causes... peu honorables.

—Comment cette supposition me serait-elle venue à l'esprit, si rien ne la légitime?

—Quand il y a le moindre doute, les mauvaises langues ont vite fait d'inventer des histoires.

—Mon père est donc parti dans des circonstances mystérieuses?

—Il a disparu pendant l'année terrible, pendant cette guerre funeste qui a mutilé notre chère patrie, qui nous a pris nos terres, qui nous a chassés de chez nous, nous a forcés à chercher un refuge sur ce versant des Vosges.

—Mon père était soldat, je crois?

—Oui, il a été appelé dès le premier jour de la mobilisation; mais...

—Eh bien, puisqu'il n'est pas revenu, tout fait présumer qu'il est tombé au champ d'honneur et qu'il a été enseveli, sans être reconnu, à côté de tant d'autres héros anonymes. Je ne vois là-dedans rien qui soit de nature à faire peser sur sa mémoire le moindre soupçon déshonorant.

—Je ne sais pas, mon cher enfant, je ne peux pas préciser; je n'entends rien à ces choses-là, moi. Tout ce que je me rappelle, c'est que des hommes du pays, en revenant après la guerre, racontèrent sur son compte des choses pénibles, qui me revinrent aux oreilles. On lançait même devant moi des allusions désobligeantes, à peine voilées, et on avait l'air de me plaindre. Mais je sentais bien qu'au fond on se moquait de moi. J'avais ainsi tout à la fois le chagrin d'avoir perdu mon mari et celui de l'entendre juger sévèrement. Alors, découragée, j'ai pris le parti de quitter Kayersberg. Tout m'attachait cependant à ce village, où j'étais née et d'où je n'étais jamais sortie, puisque, aussitôt après mon mariage avec ton père, qui était Lorrain, nous nous étions fixés dans la maison de mes parents. Tout ce que nous possédions était là. Mais, dans ma hâte de fuir, j'abandonnai tout et je vins me réfugier ici auprès d'une vieille tante qui, d'ailleurs, m'offrit généreusement l'hospitalité et me laissa à sa mort

toute sa petite fortune. C'est avec cela que nous avons vécu, grâce à cela que j'ai pu t'élever, faire de toi un officier, le rêve de toute ta jeunesse.

—Je me souviens bien que, depuis ma plus tendre enfance, j'ai rêvé d'entrer à Saint-Cyr, mais je ne me rappelle pas quand nous avons quitté Kayzersberg. J'étais donc bien petit ?

—C'était en 1872. Tu avais par conséquent trois ans. Et il y aura de cela vingt-trois ans le 14 janvier prochain.

—Et, depuis cette date, tu n'as jamais eu la moindre nouvelle de mon père ?

—Pas la moindre.

—Cela prouve qu'il est mort, tu le vois bien.

—Dieu seul sait ce qu'il est devenu.

—Mais, depuis vingt-trois ans, tu dois avoir eu souvent besoin de faire préciser cette situation, soit pour administrer tes biens, soit pour faire consacrer tes droits à diriger ma vie ? N'y a-t-il pas, d'ailleurs, une prescription légale qui fixe un délai au delà duquel les absents sont considérés comme décédés ?

—Je n'ai jamais voulu m'adresser à la justice pour faire trancher cette question. J'ai agi comme si ton père était absent pour quelque temps seulement. J'espérais toujours. Et je dois reconnaître, d'ailleurs, que toutes les fois où j'ai eu à exercer mes droits de puissance maternelle, j'ai trouvé partout une extrême complaisance ; on a compris, à mes réticences, à mes demi-confidences, qu'il m'était pénible de faire la lumière sur cette question, et on a fermé les yeux.

—Pauvre maman, comme tu as dû souffrir toute seule, sans pouvoir confier ta peine à personne !

—J'aurais continué à garder cette peine pour moi toute seule, s'il n'était pas nécessaire, dans les circonstances actuelles,

de fournir des renseignements précis. Ne voulant pas que des étrangers te mettent au courant de ta situation, j'ai pris les devants.

—Tu as bien fait. Désormais, s'il y a des ennuis à subir c'est moi qui les subirai ; des formalités à remplir, c'est moi qui les remplirai. Pourvu que ça ne retarde pas trop notre mariage, c'est tout ce que je souhaite.

Et s'approchant de sa mère, le lieutenant mit sur son front un tendre et respectueux baiser.

—Allons, reprit-il après un instant de silence, te voilà moins triste !... Me permets-tu d'aller jusque chez Mme Werner ? Songe que je n'ai pas vu ma fiancée depuis trois jours.

Un coup très discret frappé à la porte l'empêcha de continuer sa phrase.

—Entrez ! fit-il.

Une délicieuse frimousse apparut, encauchonnée de laine blanche.

—Oh ! Marguerite. Quelle surprise !... Comment allez-vous ?

La jeune fille tendit la main à son fiancé, embrassa celle qu'elle considérait déjà comme sa mère et, se laissant tomber sur un fauteuil, balbutia :

—Ah ! que je suis essouffée ! J'ai tant couru.

—Qu'est-ce qui vous a fait courir ? Vous avez eu peur ? Il fait si noir dehors.

—J'avoue que je suis sous le coup d'une assez vive émotion ; mais l'obscurité n'y est pour rien car la peur m'a prise avant que je quitte la maison.

—Que s'est-il donc passé, ma chère enfant ? interrogea la vieille dame.

Marguerite se recueillit un instant pour reprendre haleine.

—Vous savez, dit-elle enfin, que mon oncle Werner, en réponse à la lettre que nous lui avons écrite pour lui apprendre

mon mariage, avait annoncé sa visite pour aujourd'hui. Il est, en effet, arrivé ce soir, venant de Mulhouse et de Belfort et...

—Et quoi?... Achevez...

—Et depuis qu'il est chez nous, c'est un vacarme assourdissant; on dirait un démon déchaîné. A tout moment, dès que j'ai le dos tourné et qu'il croit pouvoir parler en toute liberté, il éclate en imprécations:

—Non, je ne tolérerai jamais cela, je ne m'associerai jamais à une pareille infamie. Ce projet ne se réalisera pas, je m'y oppose. Cet homme était un misérable.

Mme Rizocourt regarda son fils avec une expression d'angoisse.

—Moi, continua la jeune fille, dès que j'entends crier un peu fort, ça m'affole. Je ne comprenais pas ce que voulait dire mon oncle, mais à la fin je me suis demandé si ses invectives ne s'adressaient pas à nous, à nos projets. Alors, j'ai perdu la tête, j'ai jeté ce capuchon sur mes épaules et je suis partie?

—Toute seule, dans la nuit?

—Oh! il n'y a pas de danger, c'est si près. Je vais, d'ailleurs, maintenant, m'en retourner comme je suis venue. J'aime mieux qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence à la maison. Mais j'ai tenu à vous avertir, pour le cas où vous auriez l'idée de venir, que vous allez trouver mon oncle Werner bien grognon, presque méchant.

—Bah! il ne m'avalera pas.

—Non, mais... enfin, vous voilà prévenu. Allons, au revoir.

Marguerite ouvrait déjà la porte pour sortir lorsqu'elle se trouva nez à nez avec Blanchard.

—Mon lieutenant, expliqua l'ordonnance, il y a en bas un vieux monsieur qui demande à vous parler.

—Un vieux monsieur! Qui est-ce?

—Je ne sais pas. Mais il a dit comme ça qu'il avait une communication très urgente à faire à mon lieutenant.

—Prie-le de monter.

—Bien, mon lieutenant.

Quelques secondes plus tard, la robuste carrure de l'oncle Werner apparut sur le seuil.

—Je vous demande pardon, commença-t-il après avoir salué à la ronde, de venir vous déranger chez vous.

Puis, reconnaissant sa nièce, il s'arrêta net, les sourcils froncés.

—Tiens, tiens, dit-il enfin d'un ton aigre, tu étais ici pendant que ta mère et moi nous te cherchions partout.

—Marguerite a l'habitude de venir seule ici, murmura la vieille dame; nous sommes si proches voisins.

—Oh! croyez bien, madame, répliqua le vieillard, que j'ai les idées trop larges pour m'offusquer de ce que deux fiancés aient le désir de se voir fréquemment. Mais... mais... ce projet de mariage se présente dans des conditions qui font douter de son succès et qui obligent par conséquent à une certaine réserve.

Le lieutenant, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, intervint:

—Quel empêchement verriez-vous, monsieur, demanda-t-il, à ce que notre union se réalisât?

—Je vais vous le dire. Je suis venu pour cela.

—Vous me ferez plaisir.

—Tout à l'heure, reprit Werner, je vous ai demandé pardon de venir vous déranger chez vous. J'aurais pu, en effet, attendre, chez ma belle-sœur, que les circonstances nous mettent en présence. Je ne suis pas l'homme des tergiversations. Quand j'ai un devoir à remplir, je vais droit au but tout de suite.

— Cette rondeur n'est pas pour me déplaire.

— De plus, je préférerais que ma belle-sœur et surtout ma nièce n'assistassent pas à notre entretien. Voilà pourquoi, devant l'heure de l'entrevue que nous devions avoir ce soir, je me suis présenté chez vous... Je ne pensais pas y trouver Marguerite.

— Je peux m'en aller, fit la jeune fille.

— Toutes réflexions faites, il est encore préférable que tu restes. Il faudrait toujours tôt ou tard te mettre au courant.

Et, se tournant vers Mme Rizocourt qui demeurait les yeux baissés, Werner ajouta :

— Quant à vous, madame, je vais vous prier de me pardonner si je suis forcé de prononcer devant vous des paroles qui vous seront pénibles. Je pourrais vous demander de nous laisser seuls ; à quoi bon ? Ce que j'ai à communiquer à votre fils, vous l'apprendriez sous peu sans doute, ne fût-ce que par votre fils lui-même. Ne vaut-il pas mieux, dès lors, en finir tout de suite ?

— Monsieur, répondit Mme Rizocourt, d'une voix douce et ferme, si l'affaire que vous avez à communiquer à mon fils est grave, mon devoir est de l'entendre. J'avoue, d'ailleurs, que je ne devine pas de quoi il s'agit. Dans tous les cas, vous semblez vous poser ici en justicier et je me demande de quel droit... Je me demande de quel droit vous intervenez dans une question qui regarde uniquement mon fils et moi d'une part, Mme et Mlle Werner d'autre part.

— Pardon, madame, je suis subrogé-tuteur de ma nièce. Mon frère, en mourant m'a recommandé tout spécialement sa fille. Celle-ci m'a toujours témoigné beaucoup de confiance ; elle m'a prié de donner mon consentement à son mariage, d'être

son témoin... J'ai donc plusieurs raisons d'intervenir pour empêcher ma nièce d'entrer dans une famille qui ne peut... qui ne doit pas être la sienne.

— Vous connaissez notre famille depuis assez longtemps pour savoir qu'elle est honorable.

— C'est justement parce que je la connais depuis longtemps, que je suis au courant de certains faits qui sont restés pour vous ignorés ou mal précisés.

— Précisez-les, interrompit le jeune homme.

Le vieillard s'adressant toujours à Mme Rizocourt continua :

— Vous avez quitté, il y a vingt ans notre petit village d'Alsace moins pour échapper à la domination allemande que pour éviter d'autres ennuis... Moi, je suis resté, convaincu que je remplissais fort bien ainsi mon devoir de patriote français. Peu importe, d'ailleurs, puisque, aussi bien, je le répète, vous aviez surtout comme but en fuyant de vous mettre à l'abri...

Le lieutenant lui coupa la parole.

— Assez, déclara-t-il sèchement, assez d'allusions perfides, de réticences injurieuses. Je ne tolérerai pas que vous insultiez ma mère ou mon père. Si vous avez quelque chose de précis à formuler pour empêcher mon mariage, dites-le. Je vérifierai vos allégations et je verrai suivant le cas à vous en demander raison ou... à disparaître.

Werner sourit.

— Peuh ! dit-il d'un air dédaigneux, j'ai fait la campagne de 1870, je me suis battu pendant cinq mois et j'ai vu trop souvent la mort de près pour qu'un pistolet ou une épée me fasse peur. Ce ne sont donc pas vos menaces qui m'empêcheront d'accomplir l'œuvre que j'ai entreprise.

— Parlez, parlez donc... et vite... si



vous l'osez! ordonna le jeune homme.

Très calme, Werner poursuivit:

—Je serai très bref, monsieur Rizocourt, écoutez-moi bien. Lorsqu'éclata l'horrible guerre qui se termina si tristement pour nous, Alsaciens, notre père fut appelé comme moi sous les drapeaux. Trois jours après son arrivée au corps, il déserta. J'étais de son régiment, de sa compagnie, le fait n'est donc pas douteux. Votre père a disparu plusieurs jours avant que nous abordions l'ennemi et par conséquent n'a pu disparaître que par la fuite. Cette lâcheté était déjà sans excuse, mais le crime fut rendu épouvantable encore par une circonstance aggravante qui en a fourni en même temps la preuve irréfutable. Votre père, étant secrétaire du capitaine, était investi de toute sa confiance: or, l'argent de la compagnie disparut avec lui. Je n'invente rien, croyez-le, ces faits sont indéniables. Si je n'ai rien dit de tout cela quand je suis revenu au pays, c'est qu'ayant été l'ami de votre père, je n'ai pas voulu le rendre méprisable aux yeux de celle qui le pleurait. A ce moment-là, d'ailleurs, nous avions tant d'autres préoccupations. Malgré ma discrétion, cette triste affaire transpira. On ne savait pas exactement ce qui s'était passé, mais on le devinait et des racontars désohligeants pour votre famille commencèrent à circuler, qui forcèrent, ainsi que je le disais tout à l'heure, votre mère à partir. Mme Rizocourt ne me contredira pas.

La vieille dame baissa les yeux sans répondre.

Quant au lieutenant, il était livide.

—Alors, je suis le fils d'un voleur, d'un lâche, balbutia-t-il en s'effondrant sur une chaise, la tête entre ses mains. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu plus tôt? Pourquoi m'a-t-on laissé croire que je pouvais porter la tête haute? Dis, mère, pourquoi?

—Ah! mets-toi à ma place, mon cher enfant, murmura la pauvre femme, pense à ce que j'ai souffert, toute seule, en butte aux sarcasmes, aux propos malveillants. Pouvais-je d'ailleurs, te renseigner sur le compte de ton père alors que je ne savais rien de précis moi-même?

Marguerite s'approcha de la vieille dame, lui prit les mains et l'embrassa affectueusement en murmurant à son oreille des paroles de consolation.

—Vous comprenez, maintenant, poursuivit Werner, en se tournant vers le jeune homme, pourquoi je ne veux pas tolérer que ma nièce, la nièce de Werner, l'Alsacien irréductible, qui combat avec acharnement les envahisseurs, épouse le fils d'un traître. Sans doute, les fautes sont personnelles et vous n'êtes pas responsables du crime de votre père. Mais il faut tenir compte de l'opinion publique.

—Cependant, mon oncle, interrompit Marguerite, vous disiez vous-même tout à l'heure qu'aux yeux de bien des gens la disparition de M. Rizocourt était restée mystérieuse.

—Oui, pendant les premières années; mais au bout d'un certain temps la lumière s'est faite. A l'heure actuelle, personne autour de Kaysersberg n'ignore la conduite d'Albert Rizocourt.

—Vous avez raison, murmura péniblement le lieutenant. Sans doute une mauvaise action n'engage directement que la responsabilité de son auteur; mais la flétrissure pèse sur les descendants de ce dernier. Je me sens donc indigne d'unir ma vie à celle d'une honnête fille.

Marguerite fit un geste de protestation et regarda son fiancé avec une expression d'inaltérable attachement. Mais lui, inflexible, répéta:

—Non, c'est impossible. Je vous rends votre parole, Marguerite, je ne puis son-

ger à vous avant de m'être réhabilité à vos propres yeux.

—On ne peut pas, objecta-t-elle doucement, se réhabiliter d'un crime qu'on n'a pas commis.

—Je porte en quelque sorte une tache originelle dont je dois me laver.

Cette noble attitude émut le vieillard.

—Bravo, lieutenant! s'écria-t-il, vous êtes une âme d'élite. La démarche que je viens d'accomplir m'ayant été dictée par ma conscience, je ne pouvais pas m'y soustraire; mais, en présence du beau mouvement d'abnégation qu'elle a provoqué chez vous, je me félicite d'avoir agi comme je l'ai fait. Et si maintenant j'étais tenté de regretter quelque chose, ce serait de mettre obstacle à votre mariage avec Marguerite.

—Non, non, dit le jeune homme d'un ton très ferme, je ne... mérite pas le bonheur d'être l'époux de Mlle Marguerite. Plus tard, si elle m'attend, nous verrons. Pour le moment, je n'ai qu'à disparaître.

La jeune fille et Mme Rizocourt pleuraient.

Après un instant de silence pénible, Werner se tourna vers sa nièce :

—Retirons-nous, fit-il, ta mère doit être de plus en plus inquiète de ton absence.

—Adieu, Marguerite, murmura le lieutenant, en prenant la main de la jeune fille, qu'il effleura de ses lèvres, vous êtes libre, je vous le répète, adieu...

Lorsque le vieillard et sa nièce eurent disparu, Jean Rizocourt, les coudes sur les genoux et le front dans ses mains, parut s'abandonner à un profond désespoir. Enfin, au bout d'un long silence, que sa mère n'osa pas rompre, il se releva, l'air calme et dit :

—Ma résolution est prise. Après un passage cataclysmique, je ne peux pas reprendre

tout simplement mon train de vie habituel. Je vais d'abord demander un congé. Pauvre maman, ça ne sera pas gai pour toi de rester ici toute seule; mais il faut que je m'éloigne, j'ai besoin de me donner du mouvement, de m'étourdir, et je ne peux guère t'emmener. J'ai, d'ailleurs, en tête, un projet à la fois baroque et grandiose, dont l'idée m'est venue à l'esprit ce matin en lisant un journal, et pour la réalisation duquel il m'est nécessaire d'avoir toute mon énergie, par conséquent, d'être seul. Si j'avais dû épouser Marguerite, je n'aurais pas songé à me lancer dans cette aventure... qui est d'une témérité folle. Mais, maintenant, je peux tout risquer, même, surtout ma peau.

—Tu as encore ta mère, mon enfant, ta mère qui chaque jour prie Dieu qu'il te conserve à sa vieillesse.

—Pardon, mère chérie, mais je suis affolé, je perds la tête, tu comprends.

—Je ne comprends, au contraire, rien du tout aux paroles que tu viens de prononcer. Tu as parlé d'un projet bizarre, d'une témérité folle. Je ne saisis pas de quoi il peut s'agir et je suis épouvantée simplement. J'ai peur de quelque coup de tête.

—Mais non, mais non, je plaisantais. Cependant, écoute, convenons d'une chose: j'ai un voyage à faire, c'est vrai, un voyage d'études indispensables, qui exigera une douzaine de jours environ. Dans douze jours, je reviendrai donc te chercher et nous irons attendre dans une autre ville, à Nancy ou à Paris, que j'aie obtenu mon changement.

—Fais comme tu jugeras le mieux, mon enfant.

—Eh bien, c'est une affaire entendue, reprit Jean après avoir réfléchi encore une minute, je vais me rendre tout de suite chez le colonel.

Le lieutenant sortit aussitôt et parvint à rejoindre son colonel au moment où celui-ci entraît au Cercle. Il lui demanda dix minutes d'entretien "afin de lui exposer une question délicate" et, lorsqu'ils furent en tête-à-tête, lui expliqua les raisons pour lesquelles il sollicitait d'abord un congé de quinze jours et ensuite son changement de garnison.

Après l'avoir écouté très attentivement, le colonel répondit :

—Je comprends, mon ami, que vous désiriez changer de résidence. Quant à votre projet, il est fou. Néanmoins, comme c'est en vue de l'utilité générale que vous agissez, je n'ai pas le droit de m'opposer à votre sacrifice. Je vous accorde un mois de congé, s'il le faut, et je vais de plus vous donner un mot de recommandation pour le ministre de la Guerre qui est mon ancien condisciple. A bientôt, mon ami, et bonne chance.

Le lendemain matin, après avoir embrassé sa mère, non sans un affreux serrement de cœur, et après avoir tranquilisé la pauvre femme du mieux qu'il put, Jean prit le train pour Paris.

Puis, dès qu'il fut arrivé, il se présenta sans perdre une minute à l'hôtel du ministre de la Guerre, qu'un télégramme du colonel avait d'ailleurs prévenu de sa visite.

Le ministre l'accueillit avec une certaine brusquerie :

—Votre colonel m'annonce, dit-il que vous avez à me demander une chose extrêmement délicate. Qu'est-ce que c'est ?

—Mon général, répondit le jeune homme avec la plus tranquille assurance, voici en deux mots l'affaire dont je désire vous entretenir. Hier matin, j'ai lu, dans une gazette militaire allemande, que le capitaine Reichenbach, ancien attaché à l'ambassade d'Allemagne à Paris, était af-

fecté au régiment d'infanterie No 32, à Cassel, et qu'il rejoindrait son corps dans cinq ou six jours seulement.

—Je vous avoue que ces détails me laissent tout à fait indifférent. C'est moi-même, il est vrai, qui ai dénoncé les agissements de M. Reichenbach, lequel, à mon avis, nous espionnait d'une façon un peu trop cynique. M. le Président du Conseil m'a approuvé et a fait comprendre à qui de droit que nous verrions avec plaisir le déplacement de cet officier. On nous a donné satisfaction. Le capitaine Reichenbach ne m'intéresse plus.

—Permettez que je continue, mon général. Vous savez que le régiment No 32, en garnison à Cassel, est le seul qui possède actuellement le fusil nouveau modèle, que le grand état-major vient de mettre à l'essai.

—Je connais, en effet, cette particularité par les notes de nos agents, mais je ne vois pas quel rapport il y a entre...

—Attendez, mon général, nous y arrivons... Etant Alsacien, n'ayant jamais cessé de parler allemand, puisque c'est la langue de ma mère, je parle l'allemand comme... un Allemand. Je peux donc évoluer en pays germanique avec la même désinvolture qu'un indigène. Eh bien, supposons que vous m'y autorisiez... je pars demain matin pour Cassel; en arrivant, je passe à l'hôtel faire ma toilette, et, ayant revêtu la grande tenue d'officier d'infanterie prussienne, je me présente au colonel du 32e comme étant M. Reichenbach... Si ces deux hommes se connaissent, la supercherie est découverte et mon coup est raté. Mais, s'ils ne me connaissent pas—et il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent qu'il en soit ainsi—mon histoire est accepté sans la moindre difficulté. Je demande alors au colonel de prendre immédiatement possession de

mon poste; je vais reconnaître ma compagnie, je choisis mon ordonnance, et, le jour même, poussé par un désir très légitime de m'instruire sur la nouvelle arme, je prie ce brave soldat de m'apporter un fusil dans ma chambre, sous prétexte de l'examiner tout à loisir. A partir de ce moment, vous le comprenez, la partie est gagnée. En un tour de main, je démonte le mécanisme, je le glisse dans ma poche, et, troquant mon uniforme prussien contre un simple veston, je reprends tout tranquillement le train pour Coblenz et... pour la France.

Le ministre fronça les sourcils, et hésita une minute avant de répondre.

—Je n'aime guère, dit-il enfin, voir un officier français s'abaisser à jouer un rôle qui me semble plutôt du ressort de la police.

Jean courba la tête.

—Je reconnais, balbutia-t-il, que l'acte que je projette n'est pas très noble. Mais, d'une part, le but à atteindre me paraît d'une importance assez grande pour qu'on puisse passer sur le choix des moyens. Et, d'autre part, en me chargeant d'une mission qui est, sinon glorieuse, du moins extrêmement dangereuse...

—Je vous arrête là justement, interrompit le ministre, vous savez que vous vous exposez aux plus grands dangers.

—Je ne l'ignore pas, mais cela m'est indifférent. Je suis dans un état d'esprit où l'on risque sa vie avec plaisir.

—Je comprends, quelque chagrin d'amour... Je n'insiste pas, ce n'est pas mon affaire. Mais, voyons, qu'attendez-vous de moi dans la circonstance? Vous ne supposez pas que je vais vous envoyer, avec l'investiture officielle du ministère de la Guerre, voler un fusil en Allemagne?...

—Je n'ai jamais eu cette prétention, mon général, je demande seulement que

vous m'autorisiez à franchir la frontière et que, si je réussis, vous ne m'accueillez pas au retour par une rebuffade.

—S'il n'y a que cela pour vous faire plaisir, dit le ministre, je peux vous l'accorder. Si vous réussissez, j'accepterai les résultats de votre audacieuse entreprise, puisqu'il faut bien que je veille, même par la ruse, à ne pas laisser mettre l'armée française en état d'infériorité. Je vous préviens cependant que votre action ne recevra pas la récompense due aux actions d'éclat. Mais si vous être pris, tant pis pour vous! je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais parlé, vous n'appartenez pas à l'armée française. Débrouillez-vous. Compris, n'est-ce pas?

—C'est entendu, mon général, merci.

Et le lieutenant Rizocourt, après avoir serré la main que lui tendait le ministre, sortit d'un pas ferme.

## II

### FRISSON D'ANGOISSE

Jean n'avait peut-être pas prévu les émotions douloureuses qui devaient, à chaque étape de son voyage, étreindre son cœur de patriote et qui eussent été capables de faire fléchir une volonté moins bien trempée que la sienne.

Voir, à Metz, des soldats prussiens faire l'exercice sur l'Esplanade, aux pieds de la statue du maréchal Ney, n'être plus chez soi dans cette Lorraine pourtant si française encore, se sentir enveloppé d'une atmosphère d'hostilité dans cette charmante ville de Coblenz qui fut nôtre à plusieurs époques, qui fut pendant vingt ans la capitale du département de Rhin-et-Moselle et resta si longtemps imprégnée du souvenir français, n'y avait-il pas dans tout cela autant de sujets de tristesse et

de découragement pour un Français ayant le culte de son pays, fier de son glorieux passé et toujours prêt, par conséquent, à exagérer sa déchéance présente?

Rizocourt, qui avait tenu à faire cette escale en Lorraine dans l'espoir d'y trouver un stimulant pour son courage, en emporta donc, au contraire, une impression d'amertume et de désolation qui ne pouvait qu'affaiblir son énergie.

Aussi s'empres-sa-t-il, après un arrêt forcé de deux heures à Coblenz, de filer tout droit vers le but qu'il s'était assigné, afin de s'interdire toute hésitation.

Le jeune homme débarqua à Cassel à 7 heures du matin. Il se fit conduire à l'hôtel de l'"Aigle Rouge", situé sur la place Frédéric, s'y reposa un peu, puis procéda à sa toilette. Après quoi, il se rendit chez le tailleur militaire le plus proche, dont il s'était fait indiquer l'adresse à l'hôtel, et lui expliqua qu'ayant été affecté à l'improviste au 32e régiment d'infanterie, alors qu'il appartenait auparavant aux chasseurs, il avait immédiatement besoin d'un uniforme.

—J'ai votre affaire, mon capitaine, répondit le tailleur. Un de vos collègues, M. Oberein, que vous connaissez sans doute, m'a commandé avant les vacances une tenue complète. Je n'ai pas eu la précaution de reprendre ses mesures. Or, il a grossi beaucoup depuis l'année dernière, de sorte que lorsque j'ai voulu lui essayer son uniforme, au retour des manœuvres, il n'a pu entrer dedans. Vous êtes bien plus mince que M. Oberein, ça vous ira comme un gant.

Le laissé pour compte fut aussitôt mis sur le dos de Jean Rizocourt, et il se trouva qu'il était admirablement adapté, sauf une retouche insignifiante, aux mesures du jeune homme.

Revêtu de son bel uniforme tout flam-

bant neuf, Jean se présenta donc, vers 3 heures, chez le colonel du régiment Herr von Westrich, auquel il fit passer sa carte de visite portant ces mots en français :

Capitaine REICHENBACH  
attaché à l'ambassade d'Allemagne,  
102, rue de Grenelle, PARIS.

Et il attendit, le cœur serré par une angoisse atroce.

Qu'allait-il arriver?

Si le colonel connaissait le vrai Reichenbach?

Cette minute d'attente lui sembla durer un siècle.

Enfin le domestique reparut et pria le capitaine de vouloir bien entrer dans le cabinet du colonel.

Celui-ci, qui était assis devant sa table de travail, se retourna à demi en entendant le nouveau venu, le dévisagea d'un coup d'œil rapide et lui fit un signe d'accueil bienveillant, comme on sait faire ce geste, dans l'armée allemande, de supérieur à inférieur.

Jean respira.

Le vrai Reichenbach et le colonel von Westrich ne s'étaient jamais vus.

La conversation, en allemand bien entendu, s'engagea aussitôt sur un ton presque amical, Jean demeurant néanmoins debout dans une attitude bien militaire.

—Je ne vous attendais pas avant quatre ou cinq jours, dit le colonel, car, dans la lettre que vous m'avez écrite de Paris, vous m'expliquiez que vous ne pourriez pas rejoindre votre corps avant d'avoir terminé certaines affaires. Mais, d'ailleurs, je l'ai encore par ici, sur mon bureau, cete lettre... tenez, la voici.

Jean frémit.

De quelles affaires pouvait-il bien être question dans cette lettre?

Il y jeta un coup d'œil, mais il était si troublé qu'il ne put lire. A tout hasard, pour ne pas rester court, il balbutia :

—En effet, je vous ai écrit, il y a quelques jours, que j'aurais besoin d'un délai pour régler certaines choses... Vous avez deviné de quoi il s'agissait... J'ai été un peu compromis dans cette affaire qui se plaide en ce moment à Marseille... Cela m'a créé des ennuis... Je devais, pour mon honneur, remettre les choses au point, avant de quitter Paris; il me falait quelque temps... J'ai pu cependant terminer tout cela plus rapidement que je ne le pensais... et me voilà...

—C'est fort bien. Et je me félicite d'autant plus de votre arrivée que la compagnie à la tête de laquelle vous allez être placé est actuellement sans officier. Le capitaine que vous remplacez est parti pour Stettin, il y a huit jours. Le lieutenant qui commandait à sa place est tombé malade avant-hier, et le sous-lieutenant a été obligé de nous quitter ce matin pour aller enterrer son père à Hambourg.

—C'est, en effet, un extraordinaire concours de malchances, approuva Rizocourt, tout en ayant beaucoup de peine à dissimuler un mouvement de joie.

—Vous voyez, continua le colonel, que vous êtes le bienvenu. Aussi je vais vous installer sans retard dans vos nouvelles fonctions. Vous êtes libre aujourd'hui?

—Je suis entièrement à votre disposition, monsieur le colonel.

—Je vous pose cette question, parce que, généralement, les officiers me demandent en arrivant huit jours de répit.

—Pour le moment, je suis seul à Cassel et je loge à l'hôtel. Ma femme viendra me rejoindre un peu plus tard avec le mobilier, quand j'aurai trouvé un appartement.

—Parfait. Voyons, il est 3 h. 15. J'ai

encore du travail pour une petite heure. Revenez donc ici vers 4 heures. Nous sortirons ensemble, je vous conduirai à la caserne et je ferai appeler votre sergent-major qui vous mettra tout de suite au courant des affaires de la compagnie.

—Bien, monsieur le colonel, dit Rizocourt, en faisant le salut militaire.

Et après avoir exécuté un demi-tour par principe, il sortit de la pièce de ce pas saccadé et automatique qui caractérise si gracieusement le soldat allemand.

Une fois dans la rue, Jean reprit son allure habituelle, en poussant un soupir de satisfaction, et murmura :

—Allons, ce début est de bon augure, toutes les circonstances me servent; si ça continue, l'affaire est enlevée. Ce von Westrich est vraiment un homme charmant. Oui, je crois décidément que mon voyage sera un simple voyage d'agrément.

Puis, après un instant de réflexion :

—Voyons, en attendant mon rendez-vous, je n'ai rien de mieux à faire qu'à visiter cette bonne vieille capitale de la Hesse-Nassau.

Et de l'air insouciant et joyeux d'un homme à qui la veine sourit, le pseudo-capitaine Reichenbach se mit à errer au hasard.

Cassel est une grande ville dont la population augmente sans cesse, d'ailleurs, et a plus que doublé depuis 1866, époque de la confiscation de ce territoire par la Prusse.

Des places superbes, telles que la place Frédéric ou la place Royale, des monuments grandioses, tels que l'ancienne résidence des Electeurs et Bellevue, où habita le roi Jérôme au temps où Cassel était la capitale du royaume français de Westphalie, de larges percées, des portes monumentales, le magnifique parc de l'Aue

dessiné par Le Nôtre, dont de Cassel une ville splendide, à laquelle il ne manque rien pour être une des plus belles d'Allemagne et d'Europe.

Tout en flânant à l'aventure, Jean fut amené par le hasard devant la terrasse de Bellevue au bas de laquelle s'élève le monument commémoratif érigé en 1814, "à la mémoire des patriotes hessois tombés victimes de la domination française". En lisant cette inscription, où l'inconscience le dispute à la mauvaise foi, il eut quelque peine à contenir son indignation.

—C'est dur tout de même, fit-il tout bas, de ne pas pouvoir montrer ce qu'on éprouve en présence de telles monstruosités!

Sa mauvaise humeur ne tarda pas, d'ailleurs, à se dissiper.

Comme il s'arrêtait au bord d'un trottoir pour consulter sa montre, Rizocourt, en relevant les yeux, aperçut tout à coup en face de lui un superbe capitaine d'infanterie prussienne, c'est-à-dire sa propre image, que lui renvoyait la glace d'un magasin. Et la chose lui parut si amusante qu'il faillit éclater de rire.

—Allons, un peu de calme, reprit-il en lui-même après une seconde de réflexion; il ne s'agit pas de blaguer en ce moment, mais d'être tout à son affaire et de jouer serré.

Et avec la gravité qui convenait à sa situation délicate, il s'orienta pour retrouver la demeure du colonel.

—J'ai terminé mon courrier, je vous attendais, capitaine, dit von Westrich en voyant entrer le jeune homme. Nous allons nous rendre immédiatement à la caserne; mais il me sera impossible d'aller avec vous au casino ce soir, pour vous présenter à vos camarades, car je vais au théâtre et j'aurai juste le temps de rentrer pour m'habiller.

—Qu'à cela ne tienne, monsieur le colonel, déclara le pseudo-Reichenbach, la présentation se fera demain. Je n'ai pas dormi depuis trente heures et je ne serai pas fâché de me coucher de bonne heure aujourd'hui.

—Tout est pour le mieux. Alors, en route.

Jean passa à la gauche de son supérieur, légèrement en arrière, comme l'exigent les règlements de la hiérarchie, et tous les deux, luttant de raideur, guidés à qui mieux mieux, se dirigèrent vers la caserne Frédéric-Guillaume.

L'heure de la soupe étant proche, les troupes étaient rentrées de l'exercice. Le colonel fit appeler le sergent-major de la 2e compagnie du 1er bataillon. Celui-ci accourut aussitôt, tremblant un peu, dans l'attente de quelque semonce ou de quelque corvée désagréable. Mais il fut tout de suite rassuré.

—Feldwebel, (sergent-major), dit le colonel, voici votre nouveau hauptmann (capitaine), qui prendra dès demain matin le commandement de la compagnie, et qui désire, par conséquent, être mis au courant des diverses questions qui l'intéressent. Vous vous mettez à sa disposition.

Et se retournant vers le pseudo-Reichenbach, il ajouta:

—Je vous laisse, capitaine, vous savez je n'ai pas le temps ce soir. A demain!

Lorsque le colonel eut disparu, le capitaine prit, pour s'adresser au sous-officier, un ton auquel ce dernier n'était certainement pas habitué:

—Ecoutez-moi, mon ami, expliqua-t-il, je ne veux pas pour aujourd'hui vous imposer un surcroît de travail à l'heure où vous êtes libre ordinairement. Vous allez donc mettre rapidement sous mes yeux les différentes pièces dont la connaissance

m'est immédiatement nécessaire et que je je me réserve, d'ailleurs, d'étudier plus soigneusement ensuite.

—Je suis à vos ordres, monsieur le capitaine.

Ils traversèrent la cour du quartier, pénétrèrent dans le bureau du sergent-major, et l'officier s'installa devant une table pour compulsier tout à son aise les nombreuses paperasses qui devaient défiler devant lui.

Au bout de cinq minutes d'un examen qui semblait fort attentif et qui était cependant plus que superficiel Jean, interrompant sa lecture, demanda :

—De quel pays êtes-vous donc, mon ami? Votre accent ne m'est pas inconnu.

—Mon capitaine, je suis né à Kaysersberg, en Alsace, répondit le sous-officier avec une nuance d'embarras.

Rizocourt sentit un coup au cœur et demeura abasourdi.

—Ah! ah! vous êtes Alsacien, balbutia-t-il enfin. C'est bien ce que je pensais. Alors, vos parents étaient Français autrefois?

—Oui, monsieur le capitaine.

—Et vous avez... préféré être Allemand?

—Je n'ai pas eu à me prononcer, murmura le jeune homme d'un ton ému. Je suis né après le traité de Francfort; et mes parents, en restant à Kaysersberg, ont déterminé par avance ma nationalité.

—Je suppose, observa le capitaine, que, si vous aviez eu à choisir, vous n'auriez pas fait autrement que vos parents.

Puis, comme la réponse tardait un peu à venir, il ajouta :

—Allons, laissons cela, je me demande pourquoi je vous pose toutes ces questions, sur une affaire qui ne me regarde pas.

Et après un silence, Jean affectant un

air dégagé, poursuivit :

—Dites-moi, ce fusil qui est accroché au ratelier, c'est le nouveau modèle?

—Oui, monsieur le capitaine. Il n'y a que huit jours que nous l'avons; et c'est justement demain que notre compagnie doit exécuter avec la nouvelle arme des tirs d'essai.

—Oh! mais alors, il faut que j'apprenne au plus vite la manœuvre du mécanisme, que j'étudie toutes les pièces, tous les rouages. Je ne veux pas devant mes collègues avoir l'air d'un imbécile. C'est malheureux que je n'aie pas le temps maintenant. Bah! j'y songe, ce soir après dîner, je n'aurai rien de mieux à faire. Tenez, envoyez-moi donc ce fusil à l'hôtel. Vous ferez demander le capitaine Reichenbach, je loge à l'hôtel de l'«Aigle Rouge», place Frédéric.

—Mais, monsieur le capitaine, que devrai-je dire au poste? On ne laissera pas passer un homme avec un fusil.

—C'est juste. Voyons, à propos, procurez-moi donc une ordonnance. Il me semble que vous êtes mieux placé que tout autre, vous qui connaissez bien la compagnie, pour me trouver un brave garçon.

—Oui, il y a l'ordonnance de notre ancien capitaine qui fera admirablement votre affaire.

—Faites-le appeler. Je lui parlerai tout de suite.

Le sergent-major disparut pour aller à la recherche du soldat en question. Il revint bientôt avec lui et l'affaire fut arrangée immédiatement.

—Tu veux bien être mon ordonnance? demanda l'officier.

—Avec plaisir, monsieur le capitaine.

—Tu connais le service?

—Assez bien, monsieur le capitaine.

—Alors, c'est entendu. Demain matin à 4 h. 30, tu viendras me réveiller à l'hôtel;



tu demanderas le capitaine Reichenbach. Mais tu vas d'abord porter, dès ce soir, ce fusil chez moi, à l'hôtel de l'"Aigle Rouge".

Le soldat prit un air ahuri.

—Qu'est-ce que je dirai au poste, balbutia-t-il, si on me demande pourquoi j'emporte ce fusil?

—Tu diras, tu diras... que le capitaine Reichenbach... Mais non, au fait, il y a quelque chose de bien plus simple. Va te mettre en tenue. Tu prendras le fusil et nous sortirons de la caserne ensemble. De cette façon, le poste ne pourra rien dire. Va vite, je t'attends.

Une demi-heure plus tard, le pseudo Reichenbach était enfermé dans sa chambre d'hôtel, en tête-à-tête avec le fusil tant désiré. Après avoir soigneusement examiné l'arme, l'avoir tournée et retournée dans tous les sens et avoir noté sur son calepin les dimensions exactes des pièces principales, il prit son tournevis et se mit en devoir de démonter le mécanisme.

Ce fut fait en dix minutes.

Jean pensa alors que le moment était peut-être venu de changer de costume. Il quitta le bel uniforme flambant neuf, le jeta au fond d'un placard, et revêtit à la place un modeste complet de couleur sombre qui lui donnait toutes les apparences d'un voyageur de commerce quelconque. Puis, ayant glissé dans sa poche le mécanisme du fusil, il sortit de sa chambre, passa devant le bureau de l'hôtel avec l'air insouciant et tranquille d'un homme qui va flâner en ville, et se perdit bientôt dans la foule.

—Allons, fit-il avec un soupir de soulagement, voilà la première partie de mon programme remplie point par point. Pourvu que la fin marche aussi bien.

Il tira sa montre, et constata qu'il était 8 heures.

—Bon, murmura-t-il, je vais pouvoir prendre l'express de 8 h. 40. Ça me donnera une jolie avance. Il n'y a aucun danger, d'ailleurs, qu'on s'aperçoive de quelque chose avant demain matin vers 11 heures ou midi. J'ai donc quinze heures devant moi pour prendre le large en toute sécurité, et dans quinze heures, j'aurai franchi la frontière française.

Il se dirigea aussitôt vers la gare, prit un billet de deuxième classe pour Coblenz, choisit son compartiment et s'y installa tout de suite.

—Tiens, mais je n'ai pas dîné, pensa-t-il tout à coup.

Il redescendit, courut acheter quelques provisions à la restauration, et regagna bien vite son wagon, où il se sentait mieux à l'abri des regards, car une obsession le poursuivait. Il s'imaginait que la seule personne qui pût le reconnaître, le colonel von Westrich, allait surgir soudain devant lui, l'interpeller, le faire arrêter. Il avait beau se répéter que c'était impossible, puisque le colonel passait sa soirée au théâtre, la terrible hantise le tenaillait sans une seconde de répit.

Dans toutes les personnes qui couraient sur le quai à la recherche d'une place, il croyait reconnaître von Westrich.

Quand le contrôleur des billets se présenta à la porte de son compartiment, il frémit parce que l'employé avait une vague ressemblance avec le colonel.

Enfin, le train partit.

Jean était seul. Il mangea un peu, puis s'étendit sur la banquette, sinon pour dormir, du moins pour se reposer. Mais il s'était tellement surmené depuis deux jours qu'il s'assoupit bientôt... Ce fut le petit jour qui l'éveilla. Le train venait de stopper. C'était Coblenz.

Jean s'étira, se frotta les yeux, s'assura que le précieux mécanisme était toujours

dans sa poche et sauta sur le quai.

Un marchand de journaux passait. Il prit dans le paquet, au hasard, la "Gazette de Coblenz", et se rendit à la restauration pour prendre quelque chose de chaud.

Mais il avait à peine déplié le journal que ses yeux tombèrent sur un passage qui le bouleversa. C'était intitulé : "Une affaire mystérieuse", et l'entrefilet était libellé, ou plutôt pouvait être traduit ainsi :

"Cassel, 5 heures du matin.

"A la dernière minute notre correspondant de Cassel nous téléphone qu'un bruit étrange a circulé cette nuit, dans tous les cafés fréquentés par les officiers. Il s'agirait d'une grave affaire de trahison. Un espion déguisé en officier aurait, paraît-il, surpris la bonne foi du colonel d'un de nos régiments d'infanterie, en se présentant à lui sous le nom d'un capitaine récemment affecté à ce régiment. Il se serait, à ce titre, introduit dans la caserne, y aurait dérobé un fusil nouveau modèle et aurait quitté notre ville le soir même emportant le mécanisme de ce fusil.

"On suppose, du moins, qu'il a quitté Cassel, car, jusqu'à présent, on n'a pu vérifier le fait. Dans tous les cas, cet individu n'a pas reparu de la nuit à l'hôtel où il était descendu, et on a retrouvé dans sa chambre, au fond d'un placard, la crosse et le canon du fusil, enveloppés dans l'uniforme dont il s'est servi pour commettre son vol.

"Il est superflu d'ajouter que les mesures les plus sévères ont été prises immédiatement pour mettre cet audacieux cambrioleur dans l'impossibilité de nuire à notre défense nationale. Son signalement a été télégraphié dans toutes les gares frontières, et tout fait espérer qu'il ne

tardera pas à tomber entre les mains des policiers lancés sur ses traces.

"Nous n'en dirons pas davantage pour aujourd'hui, afin de ne pas entraver l'action de la justice."

Jean Rizocourt eut grand'peine à achever sa lecture, car l'émotion obscurcissait son regard et une angoisse atroce lui étreignait le cœur.

Enfin, étant parvenu à se resaisir un peu, il avale d'un trait le café qu'on lui avait servi, paya et s'éloigna pour réfléchir à loisir en marchant :

—Que faire maintenant? Filer sur Metz et Pagny, c'était se jeter comme à plaisir dans la gueule du loup. Essayer de gagner le Luxembourg ou la Belgique, c'était s'exposer aux mêmes dangers. Revenir en arrière et s'enfoncer dans le centre de l'Allemagne, pure folie.

Une seule chance de salut lui restait : remonter la rive droite du Rhin, passer le fleuve sur un point peu fréquenté, dans une barque de pêcheur, puis traverser à pied le Palatinat et la Lorraine sous un déguisement de chemineau et tenter de franchir la frontière de France par un de ces sentiers perdus, accessibles seulement aux contrebandiers.

L'approche du danger rend énergique ; aussi, à peine ces diverses hypothèses s'étaient-elles présentées à l'esprit du jeune homme que déjà sa résolution était prise.

Il se dirigea vers le guichet de distribution et demanda une troisième classe pour la première station dont le nom lui revint à la mémoire à ce moment-là, St-Goarshausen.

### III

#### UN PARIA

L'alerte que venait de subir Jean Rizocourt, en lui faisant perdre la tête, l'a-

vait jeté dans une voie qu'il n'eût jamais suivie, s'il eût conservé son sang-froid.

Le moyen le plus simple de sortir d'Allemagne était, en effet, de franchir d'abord le Rhin et de parcourir, dans la direction de Metz, la plus grande distance possible en chemin de fer, puis de descendre avant la frontière pour exécuter à pied les dernières étapes.

Mais, remonter le Rhin afin d'aller le traverser sur un point peu fréquenté et avoir ensuite une énorme étendue de territoire à parcourir à pied, c'était vraiment chercher des difficultés inutiles.

De plus, le désarroi au milieu duquel Jean s'était un instant débattu lui avait fait commettre une bévue qui aggravait encore sa fâcheuse inspiration; c'est à dire que sa mémoire l'avait trahi en mettant sur ses lèvres, au moment où il demandait son billet, le nom de Saint-Goarshausen.

Quoiqu'il en soit, une fois en possession de ce billet, Rizocourt en était pour ainsi dire le prisonnier. Il était tenu de descendre au point de destination et non ailleurs, car, faire prolonger son parcours, c'eût été montrer une incohérence capable de donner l'éveil.

Jean quitta donc le chemin de fer à Saint-Goarshausen et, faisant contre mauvaise fortune bon visage, s'efforça de prendre l'air le plus naturel et le plus tranquille du monde pour sortir de la gare.

Il traversa la petite ville lentement, en flânant, en s'arrêtant à la devanture des magasins, absolument comme l'aurait fait un touriste n'ayant pas d'autre préoccupation que de tuer le temps.

Touriste, il l'était d'ailleurs un peu, car, en dépit de l'intense préoccupation qui le rongait, il ne pouvait pas rester indifférent au spectacle magnifique que lui offrait le paysage.

Lorsque, après avoir dépassé les der-

nières maisons, Jean commença à gravir la colline au sommet de laquelle se dressent les ruines du château de la Katz, il ne put s'empêcher de s'arrêter à plusieurs reprises pour admirer le panorama qui se déroulait sous ses yeux.

“Quel beau pays, murmura-t-il, et quel dommage que je le visite dans d'aussi mauvaises conditions!... Allons, il ne s'agit pas maintenant de faire de la poésie... C'est ma peau qui est en jeu... Je vais laisser sur ma droite ces pittoresques ruines qui, si ma carte ne m'induit pas en erreur, se nomme la Katz, et je filerai vers Loreley. Cet endroit-là est sauvage, d'après ce que racontent les voyageurs. J'aurai donc toutes chances de trouver dans ces parages quelque cabane isolée habitée par des mariniers ou des pêcheurs; et l'un ou l'autre consentira certainement à me faire passer dans son bateau. Seulement, quand je serai de l'autre côté, cela ne m'avancera guère; il faudra que je prenne encore le chemin de fer; à pied je n'en finirais pas... décidément, je suis bien mal embarqué...”

Tout en poursuivant son soliloque, Rizocourt, sa carte toujours à la main, avait descendu la colline de la Katz et se dirigeait rapidement vers le massif rocheux, dont la pointe s'avance et tombe à pic au milieu du Rhin d'une hauteur de près de cent cinquante mètres.

Le railway passa en tunnel sous le massif, tandis que la route l'escalade en formant de nombreux lacets. Comme Jean s'engageait sur ce chemin, il aperçut tout à coup devant lui et venant à sa rencontre, un homme d'une quarantaine d'années, vêtu comme le sont les bergers de cette région.

—Tiens, pensa-t-il, voilà quelqu'un qui va pouvoir me renseigner.

Et, lorsque le paysan fut près de lui, il

l'interpella :

—Dites-moi, mon brave homme, pourriez-vous m'indiquer s'il n'y a pas un bachelier qui veuille bien me prendre dans sa barque pour me transporter de l'autre côté du Rhin??

—Il y a un bac à Saint-Goarshausen, d'où vous venez sans doute, répondit l'homme, vous auriez dû le prendre.

—Ah! il y a un bac à Saint-Goarshausen! Je n'ai pas remarqué, je me promène en touriste, et j'étais tellement impressionné par la beauté du paysage que je n'ai pas pris garde à ce détail. C'est vraiment bien regrettable. Mais, maintenant, je ne voudrais pas retourner en arrière. Croyez-vous qu'en continuant à remonter le fleuve je rencontrerai mon affaire?

—Parbleu, en allant jusqu'à Mayence, vous rencontrerez toujours un pont.

—Ce serait un peu long de marcher jusque-là.

—Mais pourquoi tenez-vous tant à passer de l'autre côté? Puisque vous vous promenez pour votre plaisir, est-ce que vous n'êtes pas bien par ici pour regarder le paysage?

—Sans doute. Cependant... Ah! et puis, de quel droit me posez-vous ces questions, vous? Je vous ai prié de me fournir un renseignement et non de me donner des conseils. Gardez donc vos observations pour vous.

—Je peux bien m'étonner, répliqua le paysan, que vous n'avez pas remarqué les nombreux bacs publics devant lesquels vous êtes certainement passé, si votre promenade matinale a commencé de bonne heure, et que vous cherchiez maintenant un endroit solitaire pour franchir le fleuve en cachette. C'est bizarre tout cela; vous avez donc des démêlés avec la justice pour ne pas vouloir passer par où tout le monde passe.

—Avez-vous fini de m'insulter? Depuis quand M. Armand n'est-il plus libre chez lui et n'a-t-il plus le droit de traverser le Rhin où, quand et comme bon lui semble?

—Je ne sais pas si vous êtes Allemand. Il est vrai que vous parlez notre langue comme moi-même avec un peu d'accent seulement. Mais ce dont je suis sûr, c'est que vos allures de soi-disant touriste sont fort louches. Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter qu'on a besoin de se promener avec une carte d'état-major à la main pour admirer le paysage. On la connaît, cette histoire-là. Tout le monde sait très bien que les promeneurs de ce genre sont des espions. Ah! si j'étais de la police...

—Heureusement que vous n'êtes pas de la police, fit le jeune homme en riant.

—Mais je peux vous dénoncer.

—Oh! si ça vous amuse, ne vous gênez pas. En attendant, je vous dis au revoir et... je continue mon chemin.

—Pas du tout.

—Comment, pas du tout? Qui m'en empêcherait donc, s'il vous plaît?

—Moi, parce que je vous arrête.

—Vous m'arrêtez? La chose est plaisante. Et de quel droit?

L'inconnu se planta résolument devant Rizocourt, le fixa dans le blanc des yeux et répondit, en scandant les mots:

—Je vous arrête, capitaine Reichenbach, parce que vous êtes un espion et un voleur.

Jean frémit. Mais, par un suprême effort de volonté, il se remit aussitôt; et, affectant un profond dédain, il dit:

—L'interpellation se trompe d'adresse, ce nom n'est pas le mien et je ne comprends rien du tout aux allusions que vous venez de lancer.

—Vos dénégations me laissent indifférent. Votre signalement est absolument conforme à celui qu'on m'a téléphoné ce

matin de Cassel; cela me suffit; je ne conanis que ma consigne.

— Ah! vous êtes... ?

— Agent de la Sûreté. C'est à ce titre que je vous arrête...

— Et si je refuse de vous suivre ?

— Je vous brûlerai la cervelle... Mes ordres sont formels à cet égard.

— C'est ainsi qu'on traite les chiens enragés.

— Parfaitement...

— Heureusement que j'ai prévu le cas.

Et, avant que le policier pût exécuter ses menaces, Jean lui mit sous le nez le canon d'un revolver.

— A nous deux maintenant, continua-t-il tranquillement. Je vous préviens que, si vous le voulez vxyKT -D bé si je vous vois faire un mouvement pour chercher dans vos poches, je vous abats comme un lapin.

Tout d'abord, l'homme, désorienté par cette soudaine offensive, n'osa pas bouger. Puis la première émotion passée, il chercha à reprendre l'avantage. Mais ce n'était pas facile avec un adversaire qui se tenait aussi bien sur ses gardes.

Cependant, le lieutenant, en réfléchissant, se rendait compte que cette aventure, quelle que fût, d'ailleurs, l'issue de la lutte présente, aurait forcément pour lui un résultat désastreux.

— Que je me rende à cet individu ou que je le tue pour m'en débarrasser, pensait-il, je me trouverai, de toutes façons, dans une situation extrêmement délicate et embarrassante. Par conséquent, j'aimerais mieux me tirer de là autrement. Si je pouvais, par exemple, fausser compagnie à ce particulier, ça ferait admirablement mon affaire. Mais, il me sera difficile de le tenir en respect jusqu'à ce que la nuit vienne et me permette de lui échapper, sans compter qu'il surviendra

d'ici là quelque passant, dont la présence compliquera encore ma position. Il serait donc préférable d'en finir au plus vite avec cette plaisanterie.

Juste à ce moment, un bruit de voix monta du bas de la côte.

Rizocourt prêta l'oreille et eut le tort de tourner légèrement les yeux dans la direction d'où venait le bruit.

C'était la seconde de détente qu'attendait le policier.

Il plongea rapidement la main dans sa poche. Mais son adversaire surprit ce geste et, avant qu'il eût pu agir, lui décocha sur le bras droit un formidable coup de canne plombée qui lui fit lâcher son revolver et pousser un juron de douleur.

Après quoi, Jean, tournant les talons, se mit à courir de toutes ses forces pour gravir la côte.

— Je suis plus agile que ce lourd Teuton, fit-il en lui-même et j'ai déjà une certaine avance sur lui. Par conséquent, en admettant qu'il veuille me poursuivre, je n'aurai pas de peine à être bien vite hors de son atteinte.

Ces prévisions étaient optimistes. Jean s'en aperçut bientôt en entendant une détonation éclater et les gros souliers de l'Allemand frapper la terre durcie moins loin de lui qu'il ne s'y attendait.

Cependant, il voulut encore narguer :

— Bah! l'imbécile tire sur moi. Comme si on pouvait attraper quelqu'un à cette distance. Cours, cours, va, mon garçon, j'ai les jambes plus longues que toi et tu ne tarderas pas à me perdre de vue.

Quelques minutes s'écoulèrent, au bout desquelles Rizocourt, détalant toujours avec toute la vitesse possible, crut avoir pris sur son adversaire une avance considérable.

Mais, en se retournant, il vit tout à coup le policier beaucoup plus près de

lui qu'il ne pouvait le supposer. Cette surprise lui fit perdre un peu de son assurance.

—L'animal, au lieu de suivre les lacets de la route, aura sans doute pris un raccourci, pensa-t-il; s'il me joue encore deux ou trois tours comme celui-là, nous allons nous retrouver en tête-à-tête, et c'est ce que je veux éviter à tout prix, car je serai forcé de lui trouer la peau pour protéger la mienne.

Pan! Pan! Deux nouvelles détonations retentirent encore, et, cette fois Jean tressaillit; car il lui sembla avoir saisi le sifflement d'une balle à son oreille.

— Je suis perdu, balbutia-t-il, en voyant diminuer toujours l'avance qu'il avait conquise dès le début; je suis perdu si je ne trouve pas, dans ce chaos de rochers, un défilé où l'on ne puisse pas suivre ma trace.

Rizocourt, à ce moment, était parvenu presque au point culminant du massif qui se termine au milieu du Rhin par l'épéron du Loreley.

Comme il faisait un suprême effort pour franchir rapidement le dernier coude de la route, ce qui le mettrait pendant quelques instants à l'abri des regards du policier, il aperçut soudain, à dix pas devant lui, un vieillard de haute taille qui stationnait au bord du fossé, appuyé sur son bâton. Cette apparition, d'abord, augmenta son trouble. Puis, il se dit qu'après tout, il ne risquerait pas grand'chose à implorer la pitié de cet homme; et l'affolement lui faisant oublier son rôle, il cria en français:

—Je vous en prie, sauvez-moi! Un fou me poursuit... là, tout près... cachez-moi!

Le vieillard eut une courte, très courte hésitation, car le temps pressait, et, faisant un geste de bienveillant accueil, ré-

pondit en français:

—Passez par ici, vite glissez-vous dans cette fissure et laissez-vous tomber dans ce trou. Là, maintenant, suivez ce couloir, soulevez ce rideau et entrez dans la grotte. Vous êtes chez vous. Ah! pardon, attendez que je prévienne mon vieux compagnon, c'est la première fois que je reçois une visite, cela pourrait lui déplaire. Ici, Schnell, venez dire bonjour au monsieur, c'est un ami, un compatriote... et pas de démonstration bruyante!

Un énorme chien des Pyrénées, qui dormait dans un coin, vint docilement se coucher aux pieds de son maître, leva vers l'inconnu son regard loyal, et, s'étant copieusement étiré avec un petit grognement de satisfaction, s'assit gravement près de l'entrée.

—Là, maintenant que la connaissance est faite, veuillez prendre un siège, continua le maître de céans; après une course pareille, vous avez besoin de vous reposer. Mon installation n'est pas luxueuse, comme vous voyez, mais je mets tout de bon coeur à votre disposition.

Jean avait déjà jeté un regard autour de la pièce et constaté, autant que la demi-obscureté le lui permettait, que le mobilier était, en effet, assez rudimentaire. Il se composait tout uniquement d'un cadre de bois contenant un lit de feuilles sèches, d'un tabouret et d'une table à deux planchettes, dont l'une portait des livres et l'autre quelques ustensiles de cuisine, avec un gros morceau de pain.

—Allons, prenez cet escabeau, répéta le vieillard, et remettez-vous de votre frayer.

Le jeune homme n'avait pas encore ouvert la bouche, d'abord parce qu'il était à bout de souffle, ensuite parce que cette scène, qui s'était déroulée en une minute à peine, l'avait plongé dans un ahurisse-

ment complet.

Comme ses jambes tremblaient, il se laissa tomber sur le tabouret, tandis que son hôte s'asseyait sur un coin du lit en disant :

— Eh bien, ça va mieux ? Vous n'avez plus peur de... ce fou ?

— De ce fou ! Quel fou ? Ah ! oui... C'est que...

— Ne cherchez pas d'explications. Je pense bien qu'il n'y a pas le moindre fou dans cette affaire. Vous me conterez ça plus tard, si vous le jugez à propos. L'essentiel, n'est-ce pas, était de vous mettre d'abord à l'abri. C'est ce que j'ai fait.

— Merci, merci de tout mon cœur... Vous m'avez sauvé la vie... mais... mais, ne peut-on pas m'atteindre ici ?

— Soyez tranquille. Personne ne connaît ce repaire qui me sert d'asile depuis plus de dix ans et où aucun être humain n'a eu jusqu'à présent l'idée de venir me déranger. Si vous avez remarqué, d'ailleurs, par quel chemin vous avez passé, vous avez pu vous rendre compte qu'il était impossible de découvrir cette grotte-là où elle est cachée. J'ajoute que, si par un hasard extraordinaire, quelqu'un parvenait à suivre votre trace jusqu'ici, Schnell ne tolérerait pas cette incursion dans ses domaines. Celui qui oserait s'engager dans ce couloir, sans ma permission, serait étranglé avant que nous ayons le temps d'intervenir.

— Je vois que vous êtes bien gardé.

— Mieux qu'un roi dans son palais, certainement.

— Et... vous vivez là... toujours ?

— Toujours.

— Ma foi, pour qui aime la solitude et ne tient pas au confortable, ça ne manque pas de charme. Pas de contrariétés, pas de disputes avec les voisins, pas d'obligations sociales.

— Ma seule obligation est d'aller tous les cinq ou six jours pêcher dans le fleuve qui gronde au pied de ce rocher. Je vends mes poissons à la ville voisine et cela suffit à nos modestes besoins ; je veux dire ; les miens et ceux de mon chien.

— En somme, observa Rizocourt, vous vivez comme les anachorètes d'autrefois... C'est drôle qu'on puisse encore voir ça au milieu de notre civilisation. Mais je ne comprends pas bien...

— Vous ne comprenez pas pourquoi j'ai choisi cette existence solitaire. Ah ! ceci est l'histoire de ma vie...

— Pardon, vous n'avez pas saisi ma pensée. Je ne me serais pas permis de vous poser une question aussi indiscreète. J'ai simplement voulu dire que j'étais étonné de trouver ici un compatriote. Car, je ne me suis pas trompé tout à l'heure ? En me traitant de compatriote, après m'avoir entendu parler français, vous avez bien eu l'intention de me faire comprendre que vous étiez vous-même Français ?

— Hélas !

— Comment, hélas ? Est-ce que vous rougiriez de votre pays ?

— Je l'aime, au contraire. Mon 'hélas' signifie que je souffre de vivre loin de lui. Je reconnais, du reste que, si cette déchéance m'a frappé, c'est uniquement par ma faute. C'est ma conduite infâme qui m'a fait perdre le droit de vivre dans ma patrie, le droit de me proclamer fils de la France.

Jean eut un léger mouvement d'inquiétude.

— Ne craignez point, poursuivit l'exilé, qui avait saisi le sens de ce geste, je ne suis pas un criminel de droit commun, car je n'ai ni volé, ni tué. Mes instincts sanguinaires ne risquent pas de se réveiller tout d'un coup. Au surplus, la partie serait belle pour vous, car, à l'instant, j'ai vu dans votre main un revolver, et moi je n'ai pas d'autre arme que mon bâton.

— La bonté avec laquelle vous m'avez

offert l'hospitalité m'interdit de faire sur votre passé la moindre supposition désobligeante. On ne peut avoir que de nobles sentiments quand on est capable d'agir avec tant de générosité envers un inconnu... un inconnu qui avait, lui, toutes les apparences d'un criminel. Car, enfin, il n'y a pas à le nier, vous m'avez vu d'abord sous un jour plutôt défavorable ; poursuivi, traqué par... la police. Cependant, vous n'avez pas hésité à me secourir.

— Votre cri d'appel qui m'a révélé votre nationalité, me faisait un devoir de vous défendre.

— N'importe, fit le lieutenant, je vous dois pour cela une grande reconnaissance. J'en suis confus, car je ne possède aucun moyen de vous prouver ma gratitude : d'autant plus confus, que j'ai un autre service à vous demander.

Le vieillard était en train d'examiner le jeune homme avec une attention profonde, et son examen l'intéressait si vivement, l'absorbait si complètement qu'il ne songea pas à répondre.

Jean, sentant le regard de son hôte fixé sur lui, se leva autant pour échapper à ce regard dont l'insistance le gênait un peu, que pour pouvoir examiner à loisir le vieil ermite sans le lui faire remarquer. Et à son tour, lorsqu'il eut considéré longuement les traits du vieillard, il parut se plonger, non sans une certaine émotion, dans une méditation profonde.

Le silence se prolongea, plus d'une minute. Enfin, Rozicourt reprit :

— En vous demandant ce service, je vous montrerai que j'ai en vous, la plus entière confiance.

— Je suis prêt à vous aider. Parlez.

— Eh bien, vous avez deviné, n'est-ce pas, que, sans être un criminel, je me trouve tout de même dans une situation délicate... au regard des lois de ce pays, et que je désire, par conséquent, regagner au plus vite et incognito la frontière française.

— Expliquez-vous plus clairement.

— Volontiers. Je n'ai rien à vous cacher, surtout après le témoignage d'intérêt que vous m'avez donné. Permettez-moi donc de vous exposer d'abord rapidement pourquoi je suis aujourd'hui sur les bords du Rhin, aux prises avec la police allemande, alors que je devrais être à mon poste, au milieu de mes camarades, dans cette vaillante catégorie d'avant-garde, qui veille sur la frontière, là-bas, de l'autre côté des Vosges.

— Vous êtes officier ?

— Oui, je suis lieutenant d'infanterie en garnison à Gérardmer.

— Ah !

— Quoi ?

— Rien... Continuez.

— Je suis depuis trois ans, en résidence dans cette ville. Ma mère demeure avec moi. Je n'ai jamais connu mon père... et, depuis deux ans, j'aime une jeune fille qui habite dans votre voisinage. Je désire en faire ma femme. Les deux familles étant d'accord, nous avons fixé la date du mariage à la fin de ce moi. Or, il y a quatre jours, je prie ma mère de faire venir les pièces nécessaires pour les publications...

A ce moment ma mère m'apprend que mon père n'est pas mort ou du moins qu'il a disparu sans qu'elle ne sache ce qu'il est devenu ; il lui sera donc impossible, ajouta-t-elle, de se procurer son acte de décès et il faudra entreprendre de longues formalités pour remplacer cet acte. Sur ces entrefaites, arrive à la maison un oncle de ma fiancée qui devait être un de mes témoins. Cet homme me déclare brutalement que mon père est un misérable, qu'il a déserté et volé la caisse de sa compagnie en 1870, et que jamais il ne laissera sa nièce épouser le fils d'un pareil individu.

Le vieillard était devenu très pâle.

— Alors, bégaya-t-il péniblement, qu'avez-vous fait ?

— Je me suis révolté d'abord. J'ai essayé de nier... de nier l'évidence. Après



quoi, je me suis incliné. Pouvais-je faire autrement ?

— Mais j'ai jugé qu'à la suite d'une déception aussi cruelle je ne pouvais pas rester à Gérardmer ; et, en attendant mon changement, je me mis en tête d'exécuter un projet étrange, fou, où j'avais fort peu d'honneur à recueillir puisqu'il est convenu que les entreprises de ce genre ne sont pas honorables ; mais où, par contre, je risquais sûrement ma vie. Du reste, en me lançant dans cette aventure, j'avais bien l'idée que j'y laisserais ma peau et cette considération était la principale raison qui me poussait à persévérer dans ma résolution ; pouvais-je tenir à la vie, puisqu'il m'était impossible de vivre avec celle que j'aimais ? Voici, maintenant, en quoi consistait mon projet. Ayez la bonté de me prêter encore quelques minutes d'attention. Le régiment d'infanterie prussienne, en garnison à Cassel, vient d'être pourvu de fusil nouveau modèle.

Parlant très correctement l'allemand, c'est la langue de ma mère, je résolus de me présenter dans ce régiment sous le nom d'un officier qui venait d'y être affecté et qui ne devait rejoindre son poste que quatre ou cinq jours plus tard, de dérober le mécanisme du nouveau fusil et de rentrer bien vite en France avec ce butin précieux, sinon glorieux.

Tout marche d'abord à merveille. On m'a parfaitement pris pour l'officier dont j'avais usurpé le nom, je me suis fait apporter chez moi un fusil, j'en ai dévissé le mécanisme et je suis parti. Malheureusement, l'éveil fut donné avant que j'eusse eu le temps de regagner tranquillement la France. J'ai appris à Coblenz que mon signalement avait été télégraphié dans toutes les gares frontières et que je ne tarderais pas à être arrêté.

Alors, je me suis affolé. J'ai pris le train, au hasard, pour la première station dont le nom m'est revenu à l'esprit, avec

l'idée vague de passer le Rhin dans un endroit désert et de traverser ensuite, déguisé en chemineau, les territoires qui me séparent de mon pays.

C'était absurde. Je l'ai reconnu depuis, trop tard. Voilà comment, en allant de Saint-Goarshausen vers le Loreley, je suis tombé, par une extraordinaire malchance il faut l'avouer, sur un agent de la Sûreté habillé en berger.

— Ce n'est pas étonnant, les mouchards fourmillent dans ces parages.

Après s'être tu un instant pour regarder son hôte dont la voix émue, le visage bouleversé l'avaient frappé, le lieutenant continua :

— Lorsque je me vis aux prises avec ce policier, que j'aurais pu tuer, d'ailleurs, attendu que je l'avais surpris par une brusque offensive, je ne trouvai pas d'autre moyen de me tirer de ce guépier que de prendre la fuite. Car, après avoir fait d'avance le sacrifice de ma vie, après avoir même désiré de trouver la mort dans cette aventure, la menace immédiate du danger réveilla si vivement chez moi le sentiment de la conservation, que je n'eus plus d'autre objectif que de sauver ma peau.

Cette course folle durait depuis dix minutes. J'étais à bout de forces, bien près de succomber sans doute, lorsque je vous ai rencontré et supplié de me secourir... Et sans hésiter... vous avez fait le geste sauveur. Ah ! merci, merci mille fois... Mais, qu'avez-vous donc ? Vous pleurez ? C'est le récit de mes aventures qui vous émeut à ce point ? J'ai peut-être dit quelque chose qui vous a fait de la peine ?

Le vieillard, dont le visage était, en effet, sillonné de larmes, répondit d'une voix brisée :

— Vous comprendrez bientôt pourquoi je pleure, pourquoi je pleure à la fois de douleur, d'émotion, de joie ; et vous constaterez avec moi qu'entre les mains de Dieu, qui conduit les événements, nous

sommes vraiment moins que e fêtu de paille livré aux caprices de la tempête. Mais avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous poser encore quelques questions pour dissiper mes derniers doutes, ou plutôt, pour fortifier mes convictions.

— Parlez, je suis tout oreilles.

— Quel âge avez-vous lieutenant ?

— J'aurai vingt-huit ans le mois prochain.

— Où êtes-vous né ?

— A Kaysersberg, en Alsace ; en France à ce moment-là.

— Et vous vous nommez ?

— Jean Rozicourt.

Le vieillard ouvrit les bras et prononça gravement :

— Mon fils, tu as devant toi l'homme qui t'a donné la vie, dont tu portes le nom ; l'homme qui aurait dû te défendre, en défendant son pays, te soigner, t'élever l'homme dont tu devrais être fier et dont tu ne peux que rougir. Maudis-moi, tu en as le droit. Je m'incline devant ton geste de réprobation.

Jean était extrêmement pâle et paraissait en proie à une émotion intense. Cependant, il s'avança, sans hésitation vers l'exilé, fléchit le genou devant lui et murmura :

— Mon père, car après avoir longuement considéré vos traits, je ne doute pas que vous le soyez, mon père, je n'ai pas à vous maudire et je n'ai même rien à vous pardonner. Si coupable que puissiez être, vous avez trop souffert depuis vingt-trois ans pour que vos... erreurs ne soient pas largement expiées. De plus, vous venez de me sauver la vie, c'est le seul souvenir qui me reste du passé. d

— Cher enfant !

Le jeune homme qui suivait sa pensée conitlnua ;

— Tenez, un détail encore... détail insignifiant sans doute, mais qui servirait, si c'était nécessaire, à corroborer ma certitude. Ce Christ d'ivoire jauni que je vois

sur votre poitrine, je le reconnais ou, plutôt, je connais le pareil.

— Oui, ma femme en possède un identiquement semblable. C'est ta grand'mère qui nous les a donnés tous les deux le jour de notre mariage. Quand je fus appelé sous les drapeaux, au moment de la déclaration de guerre à l'Allemagne, ta mère me remit ce saint emblème en disant " Il te protégera contre les balles ennemies, ou, si tu dois mourir, il t'aidera à mourir en chrétien." Comme je ne croyais à rien à cette époque, je glissai l'objet dans ma poche, sans attacher aucune importance à ces paroles et simplement pour faire plaisir à la pauvre femme.

J'ai reconnu, depuis, que cette croix aurait pu être ma sauvegarde. Si je m'étais inspiré de la grande leçon de dévouement et de sacrifice donnée par Celui qui a souffert les injures et la mort pour le salut des hommes, je n'aurais pas été lâche devant l'ennemi, je n'aurais pas déserté.

Sans doute Jésus en prêchant la fraternité, l'amour du prochain, a condamné la guerre et ses horreurs ; mais il a montré aussi qu'il fallait parfois sacrifier généreusement sa vie pour défendre sa foi, sa famille, sa patrie... Si ma conscience avait été plus ferme, si je m'étais bien persuadé qu'il importe d'accomplir, avant tout, son devoir, je n'aurais pas tremblé devant la menace de la souffrance et de la mort.

Jean approuva d'un signe de tête.

— Done, poursuivit le vieillard, je désertai. Une nuit que j'étais en sentinelle, j'abandonnai mon poste, laissant sur place, fusil, sac et cartouches, et je filai à travers champs. Le code militaire n'est pas tendre pour les cas de ce genre : si j'avais été pris, c'était le peloton d'exécution. J'eus la chance — ou le malheur, comme on voudra — d'échapper aux patrouilles françaises et aux éclaireurs allemands. Huit jours après, j'étais en Belgique.

Il serait trop long de raconter combien fut misérable l'existence que je menai à partir de ce jour, loin de ma famille et de mon pays, D'abord je dus me mettre à travailler pour vivre, car je n'avais emporté sur moi qu'une somme insignifiante, et accepter n'importe quel travail. Je fis tous les métiers, en Belgique, en Hollande, en Russie, en Angleterre, et enfin en Allemagne où les circonstances me ramènèrent, il y a quinze ans.

C'était à Hambourg que j'avais trouvé à m'employer chez un amateur. J'y restai trois ans. Puis un jour, je fus pris d'un profond dégoût pour les choses et les gens qui m'entouraient, et je partis, comme j'avais déjà voyagé si souvent, un ballot sur l'épaule et mon bâton à la main.

Le hasard, ou le secret désir de me rapprocher de ma patrie, me poussa de ce côté ; et un soir, que je m'étais arrêté au bord de cette route, le hasard encore me fit découvrir le chemin qui mène à cette grotte. J'élus domicile dans ce trou et je vis là, depuis plus de dix ans, loin du bruit, loin des hommes, seul avec mon chien — pauvre toutou, trouvé abandonné lui aussi sur la route — seul en tête à tête avec mes remords et mes regrets amers.

— Puisque vous étiez si malheureux, pourquoi n'avez-vous pas cherché un refuge dans votre pays, auprès de votre famille ? Il y a eu, depuis vingt-cinq ans, bein des amnistis dont vous auriez pu profiter...

L'exilé fit un geste de protestation.

— Oh ! cela, non, jamais ! dit-il avec force. Ayant conscience de mon infâmie, je n'aurais jamais osé reparaitre dans mon village, au milieu de ceux qui connaissent ma conduite et infliger ainsi aux miens le contact de ma flétrissure.

D'ailleurs, depuis la catastrophe qui avait mutilé la patrie, qui avait séparé l'Alsace de la France, je ne savais pas ce qu'étaient devenus ma femme et mon fils. Au surplus, je le répète, si j'avais

été sûr de les retrouver à Kaysersberg, ma résolution n'eût pas changé pour cela. Et je crois que, dans votre propre intérêt à tous les deux, j'ai mieux fait d'agir ainsi. En effet, on ne me voyant pas reparaitre on pouvait supposer que j'étais mort, même mort glorieusement ; le doute laissait, du moins, le champ libre à toutes les suppositions. En revenant, au contraire, je précisais une situation mal définie, je déshonorais le nom de mon fils, je compromettais son avenir.

— Malheureusement, la triste vérité a été connue tout de même et mon avenir n'en est pas moins brisé.

— Hélas ! mon pauvre enfant !

— Oh ! pardon, reprit vivement le lieutenant, je n'ai pas eu l'intention de vous adresser un reproche. D'ailleurs, j'ai d'autant moins de raisons de juger la situation avec amertume, que le mal me semble, maintenant, tout à fait réparable, grâce à notre rencontre providentielle ici.

— Il y a des tares qu'on n'efface pas. Je ne crois guère à la possibilité d'une réparation.

— Si, Ecoutez-moi. Je vous disais, il y a un instant — avant de connaître les liens qui nous unissent — que j'avais à vous demander un service : c'est de m'aider à traverser le Rhin sans éveiller l'attention des limiers qui sont lancés à ma poursuite.

— Rien n'est plus facile. Quand la nuit sera venue, nous descendrons au fleuve par un sentier de chèvres, que seul je connais et ma barque nous transportera sans bruit sur la rive gauche.

— Parfait. Une fois là, nous mettons le cap sur le pays neutre le plus proche : le Luxembourg ou la Belgique, et nous filons aussi vite que possible. Je dis ; nous car il ne peut plus être question de nous séparer désormais, et jamais je ne consentirai à rentrer seul en France. La route sera longue, je ne l'ignore pas, mais nous nous soutiendrons mutuellement ; nous

serons deux pour déjouer les pièges qu'on nous tendra, pour veiller en cas d'alerte.

Quel policier serait, d'ailleurs, assez malin pour retrouver mon signalement sous l'accoutrement dont je vais m'affubler ? J'aurai des vêtements troués et déchirés, des souliers éculés et fendus sur les côtés pour montrer qu'ils ont fourni de longues marches, et nous baragouinerons un mauvais français, mêlé de patois piémontais, qui indiquera clairement notre nationalité. Qui donc pourrait reconnaître le faux capitaine Reichenbach dans l'un de ces braves ouvriers italiens. Hein, que pensez-vous de ma combinaison ?

Après avoir réfléchi un instant, le vieillard répondit :

— Mon cher enfant, le fait que nous nous soyons rencontrés aujourd'hui, alors que rien, rien au monde, ne permettait de prévoir que cette rencontre pût avoir lieu, prouve qu'il y a là une intervention divine. J'en conclus — on croit volontiers ce qu'on désire, — que Dieu, après m'avoir puni comme je le méritais, juge mon châtement suffisant, et m'offre le moyen de mourir dans ma patrie, auprès des miens. Je ne veux pas rester sourd à cet appel. D'autre part la solution que tu viens de préconiser me semble la plus raisonnable, la plus facile à réaliser. Nous partirons donc cette nuit. Et que Dieu nous protège !

Pour toute réponse, Jean Rizocourt pressa longuement son père dans ses bras. Et, à ce moment, Schnell, qui avait suivi d'un oeil étonné toutes les péripéties de cette scène émouvante, vint glisser entre eux sa bonne grosse tête comme pour dire :

— Moi aussi, je serai du voyage... Je pense bien que vous ne m'oubliez pas.

#### IV

### REUNIS

La "combinaison" de Jean Rizocourt

fut couronnée d'un plein succès.

Nos deux braves ouvriers piémontais n'eurent à subir aucune alerte, à éviter aucun piège, reçurent même dans les fermes le plus cordial accueil et arrivèrent sans encombre, au bout de huit jours de marche, à la frontière luxembourgeoise. Comme ils n'avaient aucun papier prouvant l'identité qu'ils s'étaient donnée, le passage de cette frontière pouvait faire surgir quelque difficulté ; on aurait pu leur chercher noise et les prier de rester en Allemagne. Par bonheur, le jour où ils arrivèrent devant la ville frontière de Grevenmacher, il y avait une foire importante qui amenait beaucoup de monde de la Prusse rhénane. Grâce à cette circonstance, ils passèrent, au milieu des troupes, sans être remarqués. Et, une fois sur le territoire du Grand-Duché, ils n'avaient plus rien à craindre.

De Grevenmacher, ils filèrent immédiatement par le chemin de fer jusqu'à la capitale : Luxembourg, où Jean fit l'emplette de deux habillements neufs pour son père et pour lui.

Le vieillard eut bien quelque peine à abandonner ses vêtements d'anachorète. Mais son fils lui ayant représenté que cette tenue plutôt négligée aurait l'inconvénient d'attirer sur eux l'attention malveillante des gendarmes français, il se résigna.

Et dès qu'ils furent habillés de neuf des pieds à la tête, nos deux voyageurs s'embarquèrent pour Longwy, afin de gagner directement Gérardmer, par Nancy et Epinal.

Au milieu de tant d'aventures et de tribulations, Jean n'oubliait pas sa pauvre mère et supposait bien qu'elle devait être inquiète de n'avoir reçu aucune nouvelle de lui depuis près de quinze jours. Aussi, pendant l'arrêt du train à Longwy, eut-il la bonne pensée de lui télégraphier :

Voyage heureux et productif. Rentrerais ce soir 9 heures, apportant grande surprise.

Le lieutenant était convaincu qu'à la suite de ce télégramme, sa mère viendrait l'attendre à la gare. Il fut donc assez surpris, en descendant du train de n'apercevoir sur le quai que son ordonnance, l'excellent Blanchard, qui s'empressa, d'ailleurs, à sa rencontre avec toutes les marques d'une joie sincère mêlée d'un peu d'embarras.

— Eh bien, mon ami, demanda l'officier, comment ça va-t-il ? et quoi de neuf ?

— Ça va à peu près, mon lieutenant... Il n'y a pas grand'chose de neuf, excepté que...

— Quoi donc ? Ma mère serait-elle souffrante ?

— Oui, mon lieutenant... c'est justement ce que j'avais à vous dire.

— Elle est malade, vraiment malade ?

— Dame, oui, assez, tout de même...

— Parle donc vite, voyons...

— Eh bien, voilà ce qui est arrivé. Le lendemain du jour où mon lieutenant est parti en voyage, on est venu comme ça dire à la maison que Mlle Marguerite était bien malade et qu'elle demandait à voir madame. Comme de juste, Madame y est allée tout de suite, y a passé l'après-midi, puis est retournée encore le lendemain et ainsi pendant huit jours. Je dois même dire qu'elle restait là-bas non seulement toute la journée, mais encore une partie de la nuit. Il paraît que, pendant ces huit jours, Mlle Marguerite, qui avait une très mauvaise fièvre, était bien basse. On croyait presque qu'elle ne s'en remettrait pas.

— Mais maintenant, elle est remise ? Elle va bien ? interrogea fiévreusement le jeune homme.

— Mlle Marguerite ? Oh ! mais oui, elle est quasi guérie. Seulement, lorsqu'elle a été hors de danger, ç'a été le tour de Madame. Elle s'était fatiguée à veiller, elle a pris froid par-dessus le marché, et, ma foi, elle a été obligée de se mettre au lit. J'ai couru chercher le médecin qui a déclaré que c'était grave. Alors, dame,

nous étions assez embarrassés, et ce qui nous ennuyait le plus c'est qu'on ne pouvait pas prévenir mon lieutenant, puisqu'on ne savait pas son adresse. Enfin, nous n'avons pas perdu la tête tout de même, la femme de ménage et moi ; nous nous sommes mis à soigner Madame du mieux que nous avons pu.

— Merci, mon brave Blanchard. Je n'oublierai jamais ça.

— Mme Werner, qui était moins tracassée du côté de sa fille, est venue aussi, souvent, nous aider, continua le soldat, et même le vieux monsieur, vous savez le vieux monsieur qui criait si fort, est passé quelquefois demander des nouvelles.

— Ah ! c'est bizarre. Enfin, voyons la conclusion de tout cela, c'est que ma mère est également en voie de guérison ?

— Oui, le docteur trouve que ça va beaucoup mieux. Moi, je crois que Madame sera debout dans deux jours, car, depuis qu'elle a reçu la dépêche qui annonçait le retour de mon lieutenant, elle ne parle que de se lever.

— Pauvre maman ! Comme elle a dû souffrir de ne pas m'avoir auprès d'elle !

— Et dire, murmura le vieillard, que cette série de catastrophe, s'est encore mon oeuvre !

— Chut ! interrompit le jeune homme en pressant la main de son père, vous ne m'avez pas promis de ne plus faire d'allusion au passé ?

— Soit ! Je me tais.

Pendant cette conversation, le trajet entre la gare et la villa Rizocourt avait été affectué.

Après avoir fait entrer son père dans sa chambre, au rez-de-chaussée, en compagnie de Schnell qui n'avait pas voulu quitter son maître, Jean se rendit seul auprès de sa mère.

La vieille dame était, en effet, dans un état assez satisfaisant, et l'arrivée de son fils n'était certainement pas étrangère à cette rapide amélioration.

— J'ai été bien inquiète pendant ces deux semaines, mon cher enfant, dit-elle après avoir embrassé tendrement le jeune homme : enfin, n'en parlons plus, puisque te voilà.

— Si j'avais prévu cette maladie, je ne me serais pas éloigné. Mais tu es guérie, n'est-ce pas ?

— A peu près. Tu ne me demandes pas des nouvelles de Marguerite ? Tu sais quelles inquiétudes elle nous causées ?

— Blanchard m'a mis vaguement au courant. Elle est tout à fait hors de danger, maintenant ?

— Tout à fait. Voyons et ton voyage ?

— Mon voyage, ma chère maman, a merveilleusement réussi. J'étais ou, plutôt, je m'étais chargé moi-même d'une mission très délicate, en Allemagne. Sans doute, j'ai couru quelques dangers, je te raconterai ça plus tard, quand nous aurons le temps. Mais je me suis avantageusement tiré d'affaire et je rapporte des résultats fort appréciables.

— Tant mieux si ça peut avoir une heureuse influence sur ton avenir !

— Pour ça j'en doute, car on n'a pas l'habitude de récompenser par de l'avancement les actions comme celle-là. J'ai simplement conscience d'avoir rendu service à mon pays, mais c'est tout.

— C'est déjà beaucoup. Enfin, tu as fait pour le mieux, n'est-ce pas ? Et maintenant ta surprise ? Tu sais que tu as vivement piqué ma curiosité. J'attends avec impatience.

— Devine. . . Non, tu ne peux pas deviner et ce serait trop cruel de ma part de te faire languir. J'aime mieux te dire tout de suite. Eh bien, j'ai retrouvé mon père et je le ramène.

La brave femme retomba sur son oreiller, très pâle, désorientée.

Puis, elle se ressaisit et balbutia :

— Mais c'est inouï, invraisemblable... Tu connaissais donc le lieu de sa retraite.

— Pas du tout. J'ai rencontré mon père par hasard et dans des circonstances fort dramatique, qui donnent à cette rencontre un caractère romanesque tout à fait curieux. Ce serait trop long t'expliquer ça aujourd'hui.

— Oui, oui, un autre jour. Va d'abord chercher mon pauvre mari. Où est-il mon cher Albert ?

— En bas, dans ma chambre, où il attend que tu l'autorises à venir se mettre à tes pieds.

— Dites-lui vite de monter. C'est moi qui courrais à sa rencontre, si je le pouvais.

×

Nous croyons inutile de dire combien fut attendrissante la scène qui marqua la réunion définitive de ces trois êtres — scène pendant laquelle tous les trois rivalisèrent d'humilité, de générosité et d'affectueuse abnégation. Ce fut Albert Rizocourt qui s'arracha le premier aux épanchements pour dire :

— Voyons, ce n'est pas tout de s'attendrir sur le passé, il faut songer à l'avenir. Je sais que mon fils est privé, par ma faute, d'un bonheur sur lequel il comptait ; et, comme je crois qu'il est assez facile de réparer le mal que j'ai causé, je suis prêt pour cela à tous les sacrifices, à toutes les humiliations.

— Non, non, protesta Jean, je ne veux pas qu'on fasse la moindre bassesse devant ce monsieur qui s'est montré envers nous si brutal, si insolent.

— Son attitude s'est beaucoup modifiée depuis ton départ, insinua doucement la mère.

— Ainsi, poursuivit M. Rizocourt, c'est mon vieil ami Werner qui s'est opposé à ton mariage avec sa nièce ; c'est lui qui m'a traité de misérable, de déserteur, de

voleur... Déserteur, suffisait hélas ! Mais voleur, non, je n'accepte pas cette épithète et j'entends me laver de cette accusation. Tiens, puisque Werner est à Gérardmer, je vais lui parler immédiatement.

— Il est onze heures, mon père, vous ne pouvez pas faire une visite à cette heure indue.

— Soit ! ce sera pour demain.

×

Le lendemain, Jean dut accompagner son père, dès neuf heures du matin, chez les dames Werner. En apercevant son ami d'autrefois qu'il avait si malmené depuis et que, d'ailleurs, il ne reconnut d'abord que grâce à la présence de son fils, M. Werner éprouva une sensation plutôt désagréable. Le premier choc fut terrible, l'explication longue, orageuse. Tout finit cependant par s'arranger : et ce fut M. Werner qui tendit la main à Rizocourt en disant :

— Tu es un gremlin, c'est indiscutable — un gremlin comme il n'en faudrait pas beaucoup pour gangrener toute la France et nous faire perdre à jamais cet espoir de la revanche que, nous autres Alsaciens nous conservons et conserverons toujours. Mais ton fils est un si brave cœur que je ne peux pas empêcher Marguerite de l'épouser. Au surplus, je ne veux pas qu'on m'accuse encore, comme on l'a fait depuis quinze jours, d'avoir rendu ma nièce malade, d'avoir failli la tuer. Donc, ces enfants se marieront quand ils voudront. Je ne me mêle plus de leurs affaires. Seulement, toi, Rizocourt, je te répète, tu n'es pas digne d'avoir une belle-fille comme celle-là.

Le pauvre père, par égard pour son fils, s'inclina devant la boutade.

— Je tâcherai de la mériter par ma bonne conduite, balbutia-t-il. Dans tous

les cas, je lure, si j'ai des petits-enfants, je travaillerai de mon mieux à en faire des bons Français et de bons chrétiens.

×

Après cette consolante entrevue, Jean n'avait plus qu'à régler ses affaires personnelles pour être prêt à devenir l'heureux époux de Mlle Marguerite Werner.

Le soir même, il eut un long entretien avec son colonel. Il lui raconta les péripéties de son voyage en Allemagne, le succès de sa périlleuse entreprise et lui avoua enfin loyalement — sous le sceau du secret — dans quelles conditions il avait retrouvé son père et l'avait ramené à Gérardmer. Et le colonel touché de cet aveu eut le bon goût de répondre :

— Ça ne m'empêchera pas, mon ami, d'être votre témoin le jour où vous épouserez Mlle Werner.

...Le lieutenant partit le lendemain pour Paris afin de rendre compte au ministre de la Guerre du succès complet de sa mission et de lui en remettre l'intéressant résultat. Deux jours plus tard il était de retour à Gérardmer et reprenait son service... en comptant les jours toutefois comme "ceux de la classe." Car, l'Avent est arrivé et il a fallu fixer la cérémonie aux premiers jours de janvier...

Mais cette fois, il n'y manquera personne ; et cette douce satisfaction vaut bien un mois de retard.

FIN



LES RAMEAUX

L'âcre senteur des buis verts  
Flotte au porche des églises,  
Et c'est la fin des hivers,  
Et c'est le retour des brises;

Mais c'est aussi, pour vous tous  
En qui Dieu voudrait renaître,  
Le parfum lointain et doux  
Qui parle du tendre Maître,

Qui vous rappelle le jour  
Où, par les chemins rustiques,  
Il allait, prêchant l'amour  
Et les beaux espoirs mystiques,

Puis entrant—trionphateur  
Que guettent les gémonies,—  
Sous un hosanna vainqueur  
Et l'arc des palmes unies,

Dans la perfide Cité  
Meurtrière aux doux prophètes,  
Le Paris d'alors, vanté  
Pour ses vices et ses fêtes,

Où sitôt l'arbre des bois,  
Dépouillé de sa verdure,  
Allait s'ériger en croix  
Ignominieuse et dure,

Et sitôt les rameaux verts  
Pousser de longues épines  
Pour faire, sur l'univers,  
Pleuvoir les gouttes divines.

François FABIE.





## LE PECHEUR CONVERTI

PAR LEON TOLSTOÏ

**U**n homme parvenu à l'âge de soixante-dix ans, et qui avait passé toute sa vie dans le péché, tomba malade, mais ne se repentit point.

Enfin, la mort survint. L'homme vit que sa dernière heure était arrivée, pleura et dit :

—Seigneur! pardonne-moi comme tu as pardonné au brigand sur la croix.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il expira. Mais l'âme du pécheur se mit à aimer Dieu, elle crut en sa grâce et s'en-vola vers les portes du paradis. Le pécheur heurta longtemps et supplia pour qu'on l'admît dans le royaume céleste.

—Qui est cet homme qui frappe à la porte du paradis? dit une voix derrière l'huis. Quelles œuvres a-t-il accomplies sur la terre?

Et la voix de l'accusateur énuméra toutes les mauvaises actions de cet homme

sans en mentionner une seule qui fût bonne.

—Non, les pécheurs n'entrent pas dans le royaume de Dieu; va-t'en d'ici.

Alors, l'homme dit :

—Seigneur! J'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face, et je ne sais pas ton nom.

—Je suis l'apôtre Pierre, répondit la voix.

—Apôtre Pierre, aie pitié de moi, souviens-toi de la faiblesse humaine et de la miséricorde de Dieu. N'étais-tu pas un disciple du Christ? N'as-tu pas reçu de sa bouche sa doctrine et n'as-tu pas vu l'exemple de sa vie? Et souviens-toi que, lorsqu'il était dans l'angoisse et souffrait, par trois fois, il t'a demandé de ne pas dormir, mais de prier, et, toi, tu as dormi parce que tes yeux étaient lourds. Trois fois, il t'a trouvé endormi. Et, moi, j'ai agi de

même. Souviens-toi encore que tu lui as promis de ne point l'abandonner jusqu'à sa mort, et que tu l'as abandonné trois fois, quand on l'a conduit devant Caïphe. Et, moi, j'ai agi de même... Et souviens-toi encore que, lorsque le coq a chanté, tu es sorti du prétoire et tu as amèrement pleuré. Et, moi j'ai agi de même. Tu ne peux pas me défendre l'entrée du royaume céleste.

Derrière la porte du paradis la voix ne répondit rien. Le pécheur resta quelques moments silencieux, puis se remit à heurter; il demanda la permission d'entrer.

Une autre voix, cette fois celle du roi prophète David, lui cria :

—Va-t'en! Des pécheurs comme toi ne peuvent pas vivre, à côté de nous, dans le paradis.

Mais le pécheur ne se le tint pas pour dit; il ne quitta pas la porte du paradis et reprit :

—Aie pitié de moi, roi David, et souviens-toi de la faiblesse humaine et de la miséricorde de Dieu. Le Seigneur t'a aimé et t'a fait grand devant les hommes. Tu possédais tout ce qu'un homme peut souhaiter : la puissance, la gloire, la richesse, tu avais des femmes, des enfants; mais, du haut du toit, tu aperçus la femme d'un de tes humbles sujets, et le péché est entré en toi : tu as pris à Uri son épouse et tu l'as fait tuer lui-même par l'épée d'un Ammonite. Toi, qui était riche, tu as enlevé au pauvre sa dernière brebis, et tu l'as fait périr lui-même. Et, moi, j'ai agi

de même. Souviens-toi qu'ensuite tu t'es repenti et tu as dit : "Je reconnais ma faute et je me repens de mon péché." Et, moi, j'agis de même. Tu ne peux pas me défendre l'entrée du royaume céleste.

La voix du roi David, derrière la porte, se tut.

Mais le pécheur ne lâcha pas prise. Il se remit à cogner à la porte et à réclamer son admission parmi les bienheureux.

Une nouvelle voix, cette fois celle de Jean-le-Théologien, le disciple préféré du Sauveur, lui cria :

—Va-t'en! Les pécheurs ne peuvent pas entrer dans le royaume céleste.

Mais le pécheur, ayant reconnu la voix de Jean-le-Théologien, fut tout joyeux et eut un grand espoir, et il dit :

—Maintenant, j'entrerai; Pierre et David ne m'empêcheront pas de pénétrer, parce qu'ils connaissent la faiblesse humaine et la miséricorde de Dieu. Et, toi, tu me laisseras entrer, parce qu'en toi, il y a beaucoup d'amour! N'est-ce pas toi, Jean-le-Théologien, qui a écrit dans ton livre que Dieu est amour et que celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu? N'as-tu pas, en ta vieillesse, dit aux hommes un seul précepte : "Frères, adorez-vous les uns les autres?" Et tu pourrais, maintenant, me haïr et me chasser? Ou renies tes propres paroles ou aime-moi et laisse-moi entrer dans le paradis!

Les portes du paradis s'ouvrirent toutes larges. Jean embrassa le pécheur repenti, et le laissa entrer dans le royaume céleste.





# LES CLOCHES DE ROME.

—  
**SAINTE-MARIE-MAJEURE**  
 —

## I.—Le moment de la grâce

**L**A nuit était noire, pas une étoile ne brillait au firmament, un vent froid et humide chassait des nuages venant du sud-ouest, qui semblaient tamiser une pluie fine et pénétrante, et couvraient d'un impénétrable manteau la campagne romaine tout entière.

Pas un berger n'était resté sur la plaine désolée ; les troupeaux étaient, depuis longtemps, rentrés dans les étables, les chiens eux-mêmes dormaient silencieusement autour de l'âtre glacé ; aucun bruit, aucun murmure ne se faisait entendre, si ce n'était, dans le lointain, les grondements sourds du Tibre, dont les eaux jaunâtres et tourbillonneuses descendaient, grossissant toujours et menaçantes, vers la mer.

Un seul homme semblait vivant au milieu de la vaste plaine, il cheminaut, sur son cheval, auquel il avait abandonné les rênes, perdu dans la nuit. Cet homme était jeune, grand et fort. Il portait un beau nom, il appartenait à une

noble race ; mais son nom est demeuré dans l'ombre, et nul ne sait de quelle famille il était rejeton, et nul ne le saura jamais, si ce n'est Dieu.

Enveloppé dans un ample manteau de futaine brune, que la pluie avait depuis longtemps traversé, coiffé d'un chapeau de feutre aux larges bords, d'où l'eau coulait de toutes parts en larges gouttes, sur les épaules frissonnantes du cavalier nocturne, il allait, pensif, la tête basse, n'entendant rien que les piétinements de sa monture, que sa main glacée avait cessé de guider, ne voyant rien autour de lui, si ce n'est l'ombre épaisse, et la route sans horizon.

Cet homme, dit-on, méditait, pourtant, un crime. Non pas un de ces crimes où l'on verse le sang humain ; mais un crime plus grand encore, sans doute, aux regards du Juge suprême ; un de ces crimes où la vertu d'une créature innocente doit sombrer dans l'abîme sans fond du déshonneur.

Il était parti, à l'heure où le soleil descendait dans les flots de la mer, et suivait la route qui mène à Albano. Il comptait arriver bientôt au terme de son odieux voyage ; livrant son âme à je ne sais quelles visions impures, quand, tout-à-coup, en relevant la tête, il s'était aperçu qu'il était égaré dans les champs.

Sa première parole fut une malédiction.

Il en est toujours ainsi, quand un coupable rencontre un obstacle à sa volonté dépravée, c'est à Dieu qu'il s'en prend ; il cherche à mordre la main qui le repousse de l'abîme, et blasphème l'ami dont il sait que l'amour veut et peut le sauver.

D'abord, il enfonça avec colère, ses éperons dans les flancs de sa monture, espérant retrouver ainsi le chemin qu'il avait quitté, et qu'il comptait bientôt reconnaître au bruit des pieds de son cheval frappant l'antique pavé de la voie des tombeaux, mais son espoir avait été

promptement déçu ; l'animal, après avoir fourni, pendant quelque temps une course désordonnée, s'était à la fin arrêté, haletant, épuisé, se cabrant et refusant ses services au cavalier, qui lui ensanglantait en vain les flancs couverts de sueur.

Renonçant à lutter contre un obstacle insurmontable, le voyageur avait, enfin, compris qu'il n'avait plus d'autre ressource que de laisser marcher au pas son coursier, et de s'abandonner à son instinct, en attachant au pommeau de la selle la bride, devenue complètement inutile.

Les heures s'écoulaient ainsi, lentes et tristes. Oh ! que n'eût-il pas donné pour entendre le tintement d'une horloge lointaine, pour apercevoir, brillant au travers d'une fenêtre close, la pâle lueur de la plus pauvre lampe dans la plus pauvre chaumière ! Mais rien ; rien que le silence et l'ombre, et la pluie qui lui fouettait le visage, et, dans son cœur, la rage, bouillonnante et folle, grossissant au souvenir de ses espoirs déçus.

Tout à coup, sous les pieds de sa monture, voici que le terrain s'ouvre soudainement et s'écroule : la terre, détremmée par la pluie, n'offre plus qu'une faible résistance, la voie souterraine d'une catacombe s'était trouvée sur son passage, la voûte avait fléchi, et le cheval et le cavalier commençaient à disparaître, quand celui-ci, réunissant ses forces et dégageant ses pieds des étriers, parvint à s'élancer sur le sol tremblant et mobile, pendant que le pauvre animal disparaissait, étouffé sous une avalanche de pouzzolane, en faisant entendre un gémissement plaintif.

Que faire ? l'instinct de la conversation avait poussé d'abord le voyageur à s'écarter du gouffre béant qui venait d'engloutir sa monture ; mais maintenant, que devenir, et vers quel point porter ses pas ? Déjà ses membres, engourdis par le froid, ne lui prêtaient plus qu'à peine leur service. Le jour devait être bien loin encore, et le vent, de plus en plus glacial

soufflait par rafales terribles, silencieusement sur la terre nue. L'infortuné se sentit pris d'une terreur soudaine comme s'il comprenait qu'il dût, bientôt, se préparer à mourir.

Oh ! mourir ainsi ! si loin et si près des siens, si loin et si près de sa noble demeure : mourir dans la boue de cette poussière détrempée d'eau, et la fange, plus bourbeuse encore, de mauvais désirs inassouvis, ! pensée amère.

Cette crainte le fit frémir. Un long frisson passa sur sa chair. La pâle vue de la mort illumine parfois, les plus noires ténèbres. Mourir, lui, si jeune encore, si plein de vie, si riche d'avenir, lui, le descendant d'une si noble lignée, s'éteindre ainsi, comme une mèche qu'on souffle, et se sentir écrasé par le pied invisible de la mort dans un boubier. La mort n'a donc point de respect pour les nobles bêtes..

Pauvre jeune homme, cette pensée lui mordit le coeur, comme l'eût fait un serpent. Le souvenir de ses belles années, perdues dans une débauche dorée, lui revint, avec d'ineffables remords. Le vice, quel qu'il soit, retrouve toujours son égalité hideuse devant une tombe béante. En face du bourreau, toutes les vies humaines exhalent toujours une même mauvaise odeur de fumier, et la hache levée de cet exécuteur des hautes-oeuvres de la justice divine, a, seule, le privilège de rendre tous les coupables égaux devant la loi. Mais s'il est dur de rendre de faux comptes à l'oeil du Maître qui a tout vu, n'est-il pas plus dur encore de déposer le bilan d'un passé, qu'ont brillanté toutes les délices éphémères de la jeunesse, de la fortune et du plaisir ?

En tous cas, si cela n'a rien qui ajoute à l'amertume du dernier breuvage, cela, non plus, ne doit avoir rien qui console ; rien surtout, qui rassure.

Transi par le froid, n'osant ni marcher, dans la crainte de tomber dans quelque gouffre ; ni s'arrêter, de peur de s'endor-

mir de son dernier sommeil, le pauvre jeune homme avançait lentement, étendant devant lui ses mains crispées dans l'ombre épaisse.

Le remords vint, comme une pointe acérée, percer son coeur. Oh ! c'est si affreux d'avoir mal vécu quand il faut cesser de vivre ! Combien les jouissances insensées auxquelles il avait livré son coeur, lui semblaient, maintenant, folles et vides ! Que n'eût-il pas donné pour ressaisir ces jours perdus et les employer mieux qu'il n'avait fait jusqu'ici ! A la suite du remords, le repentir commençait à pénétrer dans son âme ; et, à la suite du repentir, il sentit, bientôt, le besoin de prier.

Il se trouvait, alors, sous l'arche d'un aqueduc en ruines, sans doute un des fragments de celui de Néron ; mais si la voûte suspendue sur sa tête le garantissait un peu contre la pluie froide, le vent, qui s'engouffrait dans l'étroite ouverture, le glaçait de plus en plus. Il eut, un instant, la pensée de suivre la ligne des arceaux du monument antique ; mais il savait que les tronçons brisés de cette construction romaine étaient à chaque instant interrompus ; et, d'ailleurs, une erreur facile à commettre pouvait aussi bien les lui faire suivre dans une direction opposée au but qu'il voulait atteindre, que dans celle de la ville de Rome où il cherchait à revenir.

Ce fut alors que, voyant ses forces de plus en plus apaisées, et découragé de tous les efforts inutiles qu'il avait successivement tentés, ici se heurtant à une barrière, ou "stagonata" inconnue ; là, sentant ses pieds s'enfoncer dans une mare dont il ignorait la profondeur ; désespérant de pouvoir, avec le peu de vigueur qui lui restait, supporter, une heure encore, la fatigue et le froid aigu, ce fut alors qu'il pria.

Il se tourna, tout d'abord, vers Celle que l'Eglise nomme : Secours des chrétiens, refuge des pécheurs, consolatrice des affli-

gés, et pendant que des larmes sincères coulaient brûlantes sur ses joues, l'infortuné jeune homme, frappant humblement sa poitrine, promit à Dieu, s'il daignait lui sauver la vie, d'employer, désormais, cette même vie à son service, et de briser, pour jamais, les liens qui l'enchaînaient au mal.

### LA SPERDUTA.

— Mais, qu'est-ce que tu fais donc là ? Biago ? demandait, en se cachant sous les couvertures de son lit, la vieille Marthe, à son époux, le sonneur de cloches de Saint-Marie-Majeure.

— Ce que je fais, per basso, on dirait que c'est une chose nouvelle que j'aïlle sonner l'Ave Maria, tous les matins, à la bonne heure.

— L'Ave Maria ! Biago, est-ce qu'il est déjà quatorze heures ? j'aurais cru . . .

— Tu aurais cru, tu crois toujours qu'il est plus tôt, feignante. Tu sais bien que je ne me trompe jamais. C'est pas moi Biago Campanoni qu'on y prendra à laisser passer l'heure.

— Mais il fait noir comme dans un four.

— C'est le temps qui est couvert. Les nuits sont longues dans cette saison.

Et tout en parlant ainsi, le vieux Biago enfilant son pantalon de serge, et s'enveloppait dans une camisole de laine grise tricotée par sa prévoyante moitié.

Armé d'une lanterne sourde, et ramenant sur ses oreilles les bords jaunés de son casque à mèche, il s'achemina vers le clocher de la noble basilique ; puis, se suspendant à la corde de la grosse cloche, il commença à mettre en branle l'airain retentissant.

Dieu seul sait combien de gens, dans cette nuit mémorable, furent réveillés en sursaut par cette mélodie intempestive !

combien de chanoines pestèrent contre l'erreur du vieux Biago les réveillant traitreusement dans une saison pareille, à deux heures du matin ! Le préposta de l'église se promit, en se rendormant, de lui infliger une forte amende, pour le guérir de semblables distractions à l'avenir. Les plus sages, excusèrent le pauvre homme en le soupçonnant d'être somnanbule. La plupart des habitants de l'Esquilin lui lancèrent mille imprécations sincères, et, après avoir cru, un instant, que le tocsin les appelait au feu, continuèrent leur somme interrompu, en rêvant de désastres et d'incendies.

Mais si Dieu, qui ne fait rien d'inutile, n'avait mis personne dans son adorable secret, il n'en avait pas moins caché dans l'erreur du vieux Blaise un des secrets de sa miséricorde, pour sauver l'âme d'un pauvre pécheur repentant, aux prises avec la mort.

Et le matin même, à l'aube naissante, le preposto se rendait à l'église méditant sur le châtiment qu'il allait infliger à l'employé coupable, et se promettant d'être bien sévère, pour empêcher un pareil désordre de se reproduire jamais. Sonner pendant quinze minutes, à deux heures du matin . . . au coeur de janvier, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, quel scandale !

L'homme propose, signor preposto, mais de nos coeurs, dit-on, c'est Dieu seul qui dispose. Le pauvre Blaise, qui sait s'il sera châtié ? Qui sait si le bon ange à l'appel matinal duquel il doit de s'être réveillé avant l'heure prescrite et dont le doigt a dérangé les aiguilles du cadran, qui sait si le même ange ne saura pas, dans votre coeur, trouver de légitimes excuses ? Vous ne le croyez pas ; mais, peut-être vous trompez-vous un peu, bon signor preposto.

Oui ; le preposto se trompait, vraiment. En entrant à l'église, voici qu'un homme qui le suivait se jette, en pleurant, à ses

pieds, et le supplie d'entendre sa confession.

Ce qu'il lui dit, nul ne le sait ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque le vieux Biago vint, la tête basse, adresser au chanoine ses plus humbles excuses, celui-ci, au lieu de le gronder, lui remit entre les mains une bourse garnie de pièces d'or, en lui enjoignant — chose étrange — de sonner désormais, toutes les nuits, la même cloche pendant le même temps, et à la même heure.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nul ne connut jamais le nom d'un voyageur matinal qui s'était présenté, avant l'aube, à demi-mort de froid, à la porte Maggiore de la ville de Rome ; on dit seulement, que le sacristain du saint temple trouva, le même jour, une épée à la poignée d'argent sur les marches de cet autel, dans la chapelle de Marie. On dit que dans un ermitage de Camalauades, auprès de Frascati, le lendemain un jeune étranger demanda l'habit de novice au prieur de la communauté et vécut dans le monastère, en y pratiquant toutes les vertus religieuses et connu seulement sous le nom de frère Mariano.

On dit tant de choses ! Mais ce qu'on sait, c'est qu'à partir de ce temps — et déjà, depuis lors, se sont écoulés des siècles, — chaque nuit à deux heures du matin, la cloche de l'église, dans la vieille tour romane, s'ébranle encore et sonne. Et si quelqu'un est tenté de se plaindre, de ses vibrations matinales, ce n'est, ô non, ce n'est jamais le voyageur errant et égaré dans les ténèbres, qui, guidé par elle, retrouve, enfin, sa voie, et se remet en marche au son du bronze sacré sonnante la Sperduta.

## LA CHIESA NUOVA

(Eglise neuve)

L'oratoria.

— Pourquoi sonnez-vous joyeusement, ce soir, les cloches de l'Eglise-Neuve ?...

L'Angelus a, depuis longtemps, retenti dans les airs, et j'ai déjà récita, pour les âmes en peine, le De profundis que vous m'avez invité à dire à leur intention, à une heure de nuit ?

— Nous sonnons, nous sonnons pour appeler les fidèles.

— Vous mentez, cloches de l'Eglise-Neuve. L'Eglise est close depuis plus de deux heures, et personne n'y saurait entrer désormais, pour prier au tombeau du glorieux saint Philippe Néri, devant lequel sept lampes de vermeil brûlent nuit et jour, dans la chapelle incrustée de jaspe et de naere irrisé ; près l'autel bordé d'argent et éclairé d'une lumière si douce et si mystérieuse. Cloches de l'Eglise-Neuve, pourquoi donc mentez-vous ? Saint Philippe n'aimait pas le mensonge.

— Saint Philippe nous a dit de chanter, et nous chantons, pour appeler les fidèles à une solennité joyeuse, mais ce n'est pas dans l'église que la fête aura lieu.

— Où donc ?

— Par la porte à gauche, on entre dans une belle rotonde ornée de peintures, et là... saint Philippe nous a dit de chanter, pour appeler les Romains au théâtre.

— Au théâtre ! et saint Philippe vous a dit... horreur ! Cloches de l'Eglise-Neuve, vous mentez, vous mentez.

— Nous ne mentons jamais ; ce n'est point pour mentir que nous somme bénites. Et si tu veux regarder à la porte de la chapelle, tu verras de tes yeux le public qui envahit l'enceinte, et parmi eux, des ecclésiastiques, et même des hauts prélats.

— Des prélats, des gens d'église ! juste ciel, quel scandale ! Je savais bien que les théâtres, à Rome, étaient fréquentés par des prêtres ; mais voir le saint transformé en une salle de spectacle, et des évêques, et des cardinaux abuser à ce point des choses les plus sacrées ! dans une maison religieuse introduire semblables plaisirs ! transformer une chapelle en salle

de spectacle ! cloches de l'Eglise-Neuve, je ne le croirai jamais.

— A Rome, mon ami, les prêtres et les prélats ne vont point au théâtre, ainsi que le prétendent ceux de tes compatriotes qui affirment en avoir vu ; mais ici, c'est autre chose, et, avec la permission du glorieux saint Philippe, ils y viennent, et tu peux y aller toi-même si le coeur t'en dit, car le spectacle est bon ; quoiqu'on y assiste gratis.

— Cloches de l'Eglise-Neuve, vous me trompez encore. Si c'était un théâtre, j'y verrais entrer des femmes.

— Point du tout. Saint Philippe prétendaient que les femmes, le soir, doivent garder la maison, endormir leurs enfants, et veiller aux travaux du ménage. Il n'approuvait point que ces dames laissassent leurs pauvres petits nourrissons aux soins douteux d'une mercenaire ; et, pendant que ces innocentes créatures sont abandonnées dans leur berceau, il n'admettait pas que les mères s'en aillent parader dans les fêtes du monde, montrer leurs coiffures dans la loge d'un théâtre, leurs épaules dans un bal, ou même leurs ventail dans un concert. Nous n'appelons jamais les femmes, nous n'invitons que les hommes, par l'ordre de saint Philippe, du grand et glorieux apôtre de Rome, notre saint Philippe de Néri.

— O cloches de l'Eglise-Neuve, éclairez-moi ce mystère.

— Rien de plus simple, cher voyageur.

Du vivant de saint Philippe, un théâtre nouveau vint ouvrir ses portes non loin de celles de notre église. Les disciples de l'aimable saint s'en montrèrent à la fois scandiés, affligés et surpris, et vinrent se plaindre à leur père de ce que, près de la maison de prière, un lieu pareil fût autorisé et conviât les fidèles à des plaisirs si peu chrétiens et à des pompes si mondaines.

Saint Philippe se permit de rire des craintes de ses enfants.

— Mais, père, lui disaient-ils, il vient dit-on, dans ce lieu, des dames Romaines en foule, étalant un luxe de toilette dé-sastreux.

— Quand les hommes n'y viendront plus répondit saint Philippe, les femmes resteront peut-être plus volontiers à garder la maison.

— Mais les hommes aussi, viennent en ce lieu profane, passer des heures entières perdre leurs temps, leur argent, et quelquefois, hélas ! père Philippe, leurs pauvres âmes encore, restées captives dans les filets de quelque coquette désœuvrée, et tout cela sous le prétexte d'entendre une musique exquise, traduite par d'exquis musiciens.

— Quand les musiciens ne chanteront plus cette délicieuse musique, les jeunes Romains n'iront plus entendre de mauvaises pièces, mal rendues, dans une méchante salle de concert.

— Mais le spéculateur qui a engagé les artistes, les paie grassement, dit-on, pour chanter les oeuvres des plus grands maîtres, et fait d'excellentes affaires, en exploitant ainsi les goûts et les passions de son malheureux public.

— Quand un autre spéculateur aura des musiciens plus parfaits encore, et qu'il fera jouer les oeuvres de maîtres plus excellents, le public désertera la maison de folle joie, et viendra chercher, dans un autre lieu, de plus honnêtes et de plus vrais plaisirs.

— O ! père Philippe, celui qui accomplirait cette bonne oeuvre ferait vraiment un grand prodige.

— Celui qui accomplira ce prodige, mes enfants, est habitué aux miracles.

— Et il s'appelle ?...

— Et il s'appelle le bon Dieu.

Dieu l'opéra, en effet, par les mains de son serviteur Philippe ; une belle et riche salle fut, grâce à ses soins, bientôt et merveilleusement terminée, des auteurs célèbres furent invités à travailler à des piè-



ces honnêtes : les une firent les libretti et les autres furent engagés, par le saint, à chanter, aux jours même où s'ouvrirait le théâtre profane ; plus généreusement rétribués, ils transportèrent à la chapelle de l'Oratoire et leur orchestre et leur talent.

À la suite des musiciens, vinrent les Romains eux-mêmes.

Quand les Romains ne hantèrent plus le spectacle, on dit que, bientôt après, il fut aussi déserté par les Romaines.

Dans ce peys-ci, voyez-vous, les dames vont dans le monde, un peu pour jalouser les autres : mais beaucoup pour les messieurs.

Chaque pays, ainsi, a de singuliers usages.

Quand les hommes furent partis et que les femmes furent rentrées dans leurs ménages, la salle se trouva déserte, les petits enfants furent mieux soignés, les domestiques mieux surveillés, les hommes mieux amusés, l'argent mieux économisé, les quinquets s'éteignirent, l'entrepreneur fit faillite, et le diable eut dit-on, un pied de nez aussi long que sa queue, ce qui n'est pas peu dire, surtout si elle est en caoutchouc.

Voilà cher voyageur, pourquoi nous chantons joyeusement dans la nuit sombre, et pourquoi nous t'invitons à entrer bien vite dans la chapelle si tu veux trouver une place vacante encore, car les tribunes sont déjà pleines et l'oratorio va commencer.

— Vraiment, cloches de l'Eglise-Neuve, vous m'avez dit d'étranges choses. Mais la pensée d'entendre un opéra dans une église me gêne encore un peu, je l'avoue, cela me semble toujours comme une manière de profanation.

— Pour un habitant de la terre du progrès, vraiment, tu nous étonnes. Mais que ta dévotion se rassure. Entre les deux actes de la pièce, un religieux de la communauté te fera un petit discours, où tu pourras puiser plus d'un avis solitaire :

et si tu consens même à demeurer jusqu'à la fin dans l'enceinte sacrée, tu t'en iras point sans avoir reçu la bénédiction du Seigneur.

— O ! cloches de l'Eglise-Neuve, je vous assure que maintenant, votre voix me rassure et grandement d'édifie ; mais, de grâce, chantez plus bas. Je vois, là au coin de la rue voisine, poindre les fantômes d'une escouade de touristes. Hélas ! hélas ! à votre appel joyeux ils sont venus aussi. Ils vont entrer dans la chapelle de l'Oratoire et, pour prix de l'hospitalité reçue, après avoir entendu les oeuvres de Palestrina, de Marcello, ou d'Allegri, ils s'en retournèrent chez eux, dire à qui ne voudra pas les entendre, qu'ils ont été au théâtre, à Rome, en compagnie de prêtres et de prélats.

O grand saint Philippe de Néri, si vous vouliez, pourtant, vous pourriez bien arranger les choses de manière à ce que vos cloches, en appelant les Romains à l'Oratoire, n'y fissent jamais pénétrer d'imbéciles intrus !

— Laisse-les venir, ami, s'il en est de lâches et de stupides, il en est peut-être aussi, quelques-uns qui sauront nageller les ingrats. Et puis, qui sait ? qui sait, si dans le nombre, il ne s'en trouvera pas un, moins insensé que les autres, qui recevant la parole de Dieu dans un coeur plus honnête et plus humble, inclinera son front sous la bénédiction sublime de Jésus-Christ ; et, sentant dans les lieux de bon sens se réveiller son âme, daignera, désormais, consentir à n'être plus un étranger chez lui.

## SAINT PIERRE

Fondeur de cloches.

Regardez, tout au fond de la grande place de Saint Pierre, la noble façade de la superbe basilique. Voyez à l'angle du côté gauche, juste au-dessous du cadran

de l'horloge, une fenêtre carrée, dans laquelle un homme de six pieds, debout, ne paraît pas plus grand que le Petit-Poucet.

C'est là que sont logées les cloches de l'église vaticane, c'est là qu'elles reposent, là qu'elles disent tout ce qu'elles ont à dire au voyageur qui les comprend. Un romain ne s'y trompe point. — Ah ! voici l'office des chanoines qui commence. — Maintenant c'est l'annonce de la solennité du lendemain. — Oh ! oh ! voici le Saint-Père qui sort. Quel chemin va-t-il donc suivre ? La cloche de la Taspontine se charge de nous apprendre qu'il se dirige vers le pont Saint-Ange ; celles de Saint-Celse, de Saint-André, du Gesù, des Saints-Apôtres ont sonné à son passage : il se rend, sans doute, au Quirinal. Il suit la via Pia. Il va se promener sur la route de Tivoli ; il ira visiter sa chère basilique de Saint-Agnès, hors les murs. Bon Saint-Père, les cloches le suivent partout, avec leur chant joyeux, et ses enfants avec leur cœur !

Les cloches disent tout ce qu'elles savent et elles savent beaucoup. Mais le bourdon de Saint-Pierre, plus jeune que ses sœurs, a, peut-être oublié bien des choses. Il est tant de choses, aussi, qu'il est bon d'oublier !

Le voyez-vous ? — Quoi ! cette clochette, suspendue à la fenêtre carrée ? — Cette clochette, perchée à cent cinquante pieds de hauteur, est haute comme trois hommes, et on l'entend de loin, je vous l'assure. Hélas ! dans son passé tout n'est pas également beau. Son origine renferme une grande leçon dans une petite histoire. C'est triste ; mais c'est vrai. Et puis rassurez-vous, c'est court.

Quand le pauvre fondeur auquel elle doit l'existence, eut accompli son œuvre, et que la voix d'airain eut envoyé aux échos des sept collines les majestueuses ondées de ses vibrations sonores, l'artiste, espérant recevoir un éloge de la bouche souveraine, entendit — peut-être était-ce une innocente plaisanterie — qualifier son

instrument d'une façon bien sévère : on lui avait appliqué l'épithète insultante de : Chaudron !!!

Un chaudron ! Juste ciel, appeler de ce nom le fruit de tant de peines ! comment survivre à une honte pareille ? Rien que la mort n'était capable d'en effacer l'horreur.

Un chaudron ! le bourdon de Saint-Pierre, un chaudron ! Sous le poids d'une telle ignominie, la vie, décidément, n'était plus du tout possible.

Le père du chaudron ne put supporter cette honte.

Le lendemain, on repêcha dans le Tibre le cadavre du malheureux.

Hélas ! hélas ! grands de la terre, quel prestige terrible ont donc vos louanges et vos dédains ! Quand on voit un poète comme Racine mourir, consumé de chagrin, parce que Louis XIV lui avait, une fois, tourné le dos, on comprend que le fondeur de la cloche de Saint-Pierre n'ait pu supporter une critique de Pie VI,

L'orgueil est donc une bien vilaine chose ; en quelque pauvre cœur qu'elle aille se nicher.

Oh ! oui ; c'est une vilaine chose que l'orgueil ; mais elle n'est pas sans dangers, non plus, cette chose, vous voyez bien qu'on en meurt.

SAINT ANDRE DELLA VALLE ET

SAINTE AGNES DE LA

PLACE NAVONE

Sacrilège.

La profonde et sainte horreur que nous éprouvons pour tout ce qui se nomme politique, pourra nous servir d'excuse auprès de quiconque désirerait nous voir poser les pieds sur ce terrain brûlant.

Mais à propos des deux églises dont le nom se trouve en tête de ce chapitre, il

nous sera bien permis de pousser un gros soupir sur le sort des deux cloches dont une révolution les priva.

L'une fut donnée, hélas ! pour être transformée en un brutal instrument de guerre et l'autre fut volée et brisée pour se métamorphoser en billon.

Oh ! ce n'était pas pour tuer des hommes, pourtant, que la pitié des fidèles avait voulu placer dans le campanile de Saint-André la cloche qui devait les appeler à la prière. Combien les commotions sociales dérangent les cerveaux humains, mon Dieu ! Et combien les partis et les passions qui déchirent les enfants de la grande famille, nous font perdre, toujours, même ce sentiment de la véritable poésie : la poésie qui n'est que la fleur odorante de la vérité !

Glorieux saint Gaëtan, patriarche des Théatins, les révolutions que vous traversâtes vous firent subir de si cruelles outrages que l'on aurait bien pu se dispenser de livrer en pâture à une révolution nouvelle, la cloche qui appelait les chrétiens autour de votre autel.

Quel contre-sens imbécile ! dans cette église, où est fondée la confrérie de Saint-André-Avalin — confrérie destinée à prier Dieu de nous délivrer de la mort subite et imprévue, — c'est dans cette même église que l'on va enlever une cloche pour en faire un canon !

Une cloche devenue un canon ! Je ne sais s'il peut y avoir au monde d'association d'idées plus sauvages et plus impies. Ce bronze, qui sonnait joyeusement au baptême d'un petit enfant dans les langes, le voici, maintenant, instrument homicide vomissant, devant sa gueule empestée, la destruction et la mort ! Quelquefois, il est vrai, on l'avait vu appelé à prendre part à l'agonie d'un homme ; mais ce n'avait jamais été pour briser cruellement la trame de ses jours ; c'était pour obtenir au mourant le temps de bien mourir ; c'était pour sécher les larmes de ceux qui

l'aimaient, en ravivant dans leur âmes désolées le doux rayon de l'espérance et en y réveillant une pensée du ciel.

Etmaintenant... honte à celui qui conçut le premier ce projet détestable, honte plus grande encore à celui qui osa l'exécuter !

Mais toi aussi, cloche argentine de la vierge romaine qu'ont fait de toi les passions cupides et le sordide amour de l'or ? Ah ! ce ne fut pas le peuple qui osa porter sur toi une main sacrilège.

Le peuple romain doit bien se souvenir encore de la parole prophétique de saint Bernard ; et peut difficilement ignorer que ce n'est pas dans sa poche que coule, ordinairement, l'argent qui vient du prix des cloches fondues. Mais non, ce ne fut pas le peuple, qui commit, cloche de saint agnès, cette détestable profanation ; le peuple t'aimait et connaissait ta voix. Pendant que le marteau de l'étranger te brisait là-haut ; ici, sur la place désolée, le peuple, en t'écoutant gémir, répondait à tes plaintes par des larmes.

La place que tu occupais a été, depuis lors, remplie ; mais ton souvenir ne s'est pas éteint, et ne s'éteindra jamais dans les coeurs. Ta soeur ne connaît pas tes douces mélodies, et nul autre airain, désormais, ne dira plus tes doux chants.

Les révolutions ne savent que détruire : ma foi seule et la paix ont le secret d'édifier.

Honte, aussi, à celui qui te brisa, cloche de Sainte-Agnès ! car tu n'étais pas faite pour mourir dans l'opprobre, et, tombant dans un creuset impie, pour en sortir défigurée et méconnaissable, travestie en gros sous. Honte éternelle à qui te brisa, cloche argentine de Saint-Agnès. !

### SAINTE CECILE

Ce que disent les cloches.

Honneur à vous, au contraire, braves

Transtévérins ; à vous les descendants des durs Romains des temps antiques ; à vous les fiers gardes-du-corps de ma sainte Cécile, la douce vierge au souvenir rempli de chastes harmonies Ce n'est pas vous qui laisserez, braves Transtévérins, qui laisserez ravir votre précieux trésor.

Car c'était là que vivait — il y a de ce temps plus de siècles croulés déjà, que la vierge ne comptait d'années, — c'est là que vivait la jeune martyre, si frêle dans son corps et si forte de coeur ; ce fut là que couronnée de roses odorantes et unissant sa voix aux mélodies des anges, elle amena doucement au Christ les âmes de son jeune frère et de son noble époux, là, qu'elle distribua tout son bien aux pauvres, ses amis, assemblés dans cette cour même qui sert, maintenant, de vestibule à son église ; ce fut là, enfin, qu'elle pencha en chantant sa tête souriante sous le glaive du bourreau.

Trois fois l'acier en vain frappa son cou d'albâtre, et trois fois le sang jaillit à flots sans que la tête blonde de la martyre tombât. Oh ! que j'aime ces dalles qui semblent encore empourprées de ce sang virginal ! Ce fut ici, à cette même place, que le Souverain-Pontife saint Urbain vint, après qu'elle eut passé trois jours d'un miraculeux apostolat, recueillir, en pleurant, le dernier et prophétique soupir de sa brebis mourante ; ce fut à cette place que la vierge consacra, de son sang, la maison qui devait, pour jamais, devenir une église ; là, encore, qu'elle prédit que cette église irait, s'embellissant sans cesse, jusqu'à la fin des temps.

C'est là, enfin, que reposent ses précieuses dépouilles, flexibles et blanches, comme la tige d'un lis que l'on vient de cueillir. Là, la face modestement voilée, le corps revêtu d'un cilice de crin, les mains étendues et prêchant, jusqu'à la consommation des siècles, le mystère auguste de l'adorable Trinité, là elle dort du doux sommeil de l'innocence et de la paix, en attendant l'heure de la résurrection et de la gloire ; et c'est là que vous chantez gaiement sur le corps immaculé de la chaste vierge, cloches de Sainte-Cécile, de ma sainte Cécile, patronne des Transtévérins.

Chantez, oui, chantez dans la tour aux briques rougeâtres ; envoyez-vo volées joyeuses, par-dessus le vieux Tibre, aux échos de l'Aventin ; dites aux jeunes filles de demeurer toujours pures ; dites aux enfants d'être toujours dociles ; dites aux hommes, s'il est encore des hommes, de conserver toujours la charité et la foi.

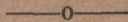
Dites à tous, cloches de Sainte-Cécile, que, sur le siège de Pierre, un autre grand Pontife a succédé à saint Urbain le grand Pape ; dites-leur que c'est un noble martyr aussi, qui n'a rien à envier aux martyrs des anciens jours ; dites-leur que jamais l'Église ne se glorifia de posséder un plus digne Pontife. Et que chacun, à votre exemple, lui conserve, ou lui donne, toutes sa docilité, avec tout son amour.

Je ne sais pas ce que vous dites à mes frères ; mais je sais bien que c'est là ce que vous me dites à moi, cloches de ma sainte Cécile ; oui, c'est bien là ce que vous me dites, et m'avez toujours dit.



LA FEMME A TRAVERS LES AGES

## LES DAMES ROMAINES



**O**N se fait, généralement, une idée assez fautive du costume que portaient habituellement les Romaines. Parce qu'on voit leurs statues drapées majestueusement, avec une robe à larges plis, on s'imagine que les femmes riches ou pauvres parcouraient toujours ainsi vêtues les rues de Rome; il en va de même pour les Grecques qu'on se figure vaquant sans plus d'attrail à leurs plaisirs et à leurs affaires.

On ne fait même à cet égard aucune distinction d'époque, et depuis les héros d'Homère jusqu'aux honnêtes bourgeoises comme depuis les temps de fabuleuse mémoire jusqu'aux dernières années de l'Empire, on ne se représente, comme type, qu'un seul et même personnage, tête nue, bras nus, et n'ayant pour tout vêtement qu'une tunique et une paire de sandales!

On ne songe pas que les artistes avaient adopté cette simplicité, et ne s'en étaient guère départis quelles que fussent les variations de la mode, parce que ce costume de convention leur permettait de conserver les avantages de la ligne, et, en même temps, donnait un caractère noble et sévère aux personnages dont ils avaient à conserver le souvenir.

Quelle ne serait pas la surprise de plus d'un lecteur, admirateur fervent de la tunique, si, transporté tout à coup dans la Rome d'Auguste ou de Vitellius, il voyait un médecin romain avec une perruque et un parapluie; un marchand avec un chapeau à larges bords ou un capuchon; un avocat reconduisant, en robe de chambre, son client sur le seuil de sa porte; un jeune cavalier en pantalon collant à la mode perse; et les femmes avec un corset et des brodequins à talons: les unes fardées, d'autres parées de faux cheveux et vêtues de robes rayées de diverses couleurs!

Commençons par la chaussure: le soulier des Romaines, quant à la hauteur, ne se terminait pas comme le nôtre; il s'élevait jusqu'à mi-jambe, en en prenant juste toutes les parties; il était ouvert par devant, à partir du cou-de-pied, et se fermait avec une sorte de ruban ou de lacet.

Pour être bien chaussée, il fallait que le soulier fût extrêmement serré. "Un soin particulier des gens du siècle, dit saint Jérôme, est d'avoir un soulier propre et bien tendu."

La pointe du soulier était recourbée. La matière la plus ordinaire du soulier était le cuir apprêté.

Les bergères espagnoles, au rapport de Pline, fournirent la mode des souliers de jones et de genêts. On mit aussi en œuvre la laine, le lin, la soie.

Si nous en croyons quelques auteurs, non seulement les souliers furent souvent chargés de feuilles d'or, mais il y en eut dont les semelles étaient d'or massif!

Le luxe ne s'arrêta pas là; la vanité dans la parure des souliers alla si loin que, non seulement le dessus était garni de pierreries, mais toute la chaussure.

La noblesse varia la mode; on eut le

chaussons et de sortes de chaussettes.

Au rapport de Quintilien, ces chaussettes étaient de couleur, et le plus souvent rouges, selon le témoignage d'Alexandre Napolitain. Une partie s'en laissait voir par l'ouverture du brodequin, elles étaient tendues au moyen d'une jarrettière de pourpre ou d'or qui en arrêtaient le haut.

Les femmes, dans leur appartement, portaient des mules et des pantoufles. Perse, dans une de ses satires, introduit deux personnages tirés d'une comédie de Ménandre: "O mon cher Dave! dit un



Dames romaines en visite.

soulier grec qu'on appelait "sicyonien". Il était plus léger, plus délicat que les autres. "Si vous me donniez, dit Cicéron, au premier livre de l'orateur, des souliers sicyoniens, je ne m'en servais certainement pas; c'est une chaussure trop efféminée."

On employa le liège pour exhausser la taille; les femmes s'en servaient à la ville et les actrices au théâtre.

Les souliers de femmes étaient blancs, pour l'ordinaire. Elles se servaient de

jeune homme, la belle Chrysés ne soutiendra point l'adieu que je me propose de lui faire.—Dis plutôt, reprend Dave, qu'elle répondra par un coup de sa pantoufle."

Aurélien interdit aux hommes l'usage des souliers rouges et le réserva aux femmes.

Le corset tenait aussi une place très importante dans l'habillement des dames romaines; il avait plusieurs noms qui correspondaient à ses diverses formes. C'était d'abord le Cestus, ou Cestus Nodus;

puis le Capitium; et enfin le Fascia.

Le Cestus, dont le nom vient d'un adjectif grec qui signifie brodé, était une large bande de peau ornée de broderie et qui se plaçait au-dessus de la taille de façon à entourer le torse en le comprimant légèrement; il était fixé sur le devant par un nœud; on le plaçait sur le thorax, puis on croisait les deux pans et ensuite on les ramenait sur la poitrine pour les fixer à la taille.

Le Capitium est un véritable corset,

les organes qu'elle entourait; le Fascia était surtout porté par les jeunes filles; c'était un corset hygiénique, un corset de maintien.

Ce qui était commun à ces divers corsets, Cestus, Capitium ou Fascia, c'était la couleur; en effet, les auteurs anciens nous apprennent qu'ils étaient pourpres.

Les autres vêtements des dames romaines consistaient en tuniques plus ou moins longues superposées les unes sur les autres; les ceintures jouaient un grand rôle



Servantes et paysannes.

mais, à l'encontre du Cestus qui se mettait à même la peau, il ne se portait que par-dessus le premier vêtement; ce dernier était une tunique de lin; le Capitium était donc bien un corset, il était d'une seule pièce et lacé sur le devant. Ce vêtement n'était en usage que dans la classe inférieure.

Le Fascia désigne une bande d'étoffe longue et mince qui enveloppait le haut du buste très étroitement et était destinée à maintenir dans leurs positions normales

dans la toilette; elles étaient variées à l'infini.

En été, le bras était nu; mais en hiver la tunique avait la manche longue.

Enfin, un manteau de laine très épaisse ou même deux manteaux, l'un de soie, l'autre d'une étoffe chaude, terminaient l'habillement.

La tête et le visage étaient recouverts d'un voile qui cachait les traits.

Nous ne pouvons entrer dans plus de détails sur les divers accessoires de la toi-

lette, car les modes variaient à l'infini, et les dames romaines tenaient en honneur de les suivre d'aussi près que possible. Pour la coiffure, par exemple, la mode était si changeante qu'il était d'usage lorsque quelque patricienne commandait son buste à un sculpteur, d'exécuter la tête sans chevelure afin de pouvoir changer la coiffure selon la mode; ce qui se faisait grâce à une perruque sculptée que l'on fixait sur le crâne du buste!

Malgré notre désir de suivre la mode, nous n'en sommes pas encore là. Dieu merci.

On ne portait pas de chapeau dans l'aristocratie romaine; seuls les paysannes et les marchands des rues s'abritaient la tête sous le chapeau de paille ou de jonc tressé.

Quant aux bijoux, ils étaient très intéressants et très variés.

Et maintenant, que nous voilà renseignés superficiellement sur le costume des Romaines, nous voyons que si les siècles changent la forme des empires ils ne changent que bien peu les modes. Ils se contentent souvent de les enlaidir tout simplement.

#### LA MORT DES FLEURS

Gloire de nos jardins, splendeur de nos corbeilles,  
Les poètes, aux heures de rêve ont chanté,  
Au clair de lune épars sur leur monde enchanté,  
Vos intimes beautés, ô fleurs! pures merveilles.

Fleurs de printemps, fleurs des grands bois, roses vermeilles!  
Fleurs capiteuses, fleurs subtiles, fleurs d'été!  
Fleurs d'automne égayant le manoir déserté!  
Fleurs d'hiver! qui prêtez votre grâce à nos veilles,

L'homme éperdu subit votre charme puissant!...  
Fleurs de jeunesse, fleurs de rêve et fleurs de sang  
Qui mettez de l'éclat aux fronts les plus rebelles.

Roses de mai, fleurs d'oranger, lis des autels,  
Salut! vous qui, tombant pour renaître plus belles,  
Inclinez vos langueurs sous les souffles mortels.

Juana-Richard LESCLIDE.





La Vie Drôle

# UNE VILAINNE AVENTURE

— 0 —

**A**YANT furieusement besoin, ce matin-là, d'une somme de 3 piastres, j'allai trouver mon ami Croute.

Il était chez lui, malgré l'heure matinale, mais je dois avouer que dès l'abord je ne reconnus point son appartement et pensais m'être trompé d'étage. En effet, l'antichambre, le cabinet de travail et la chambre à coucher de Croute étaient à tel point encombrés de vêtements que l'on se serait cru dans un rayon de grand magasin plutôt que dans le "home" d'un modeste commis qui est, comme vous ne l'ignorez point, l'emploi de mon ami Croute.

Cette marée de vêtements ne laissa pas de m'intriguer, mais j'avais d'autres soucis, et, sans m'enquérir des causes de cette inondation vestimentaire, je formulai gravement ma demande.

Mais, dès les premiers mots, Croute m'arrêta :

— 3 piastres!... malheureux... tu me demandes 3 piastres! Mais c'est de la folie!... Veux-tu un joli pardessus vert-bronze, tu n'as qu'à puiser dans le tas!... Mais 3 piastres!... Il faudra repasser mon bonhomme!...

A la vérité, j'avais beaucoup plus besoin de 3 piastres que d'un pardessus vert-bronze, et, devant le peu de succès de ma démarche, je m'enquis, mais uniquement pour cacher ma déconvenue :

— Au fait... que veut dire cet étalage de nouveautés... aurais-tu cambriolé une marchande à la toilette?

— Ah... mon pauvre vieux... si tu savais ce qui m'est arrivé...

Et, sans attendre que je l'y invitasse, mon ami Croute narra :

— Mon cousin Floche m'ayant invité à sa noce, en qualité de second témoin, je dus reconnaître que si mon habit noir jouissait encore d'une honorable fraîcheur, par contre, mon pardessus demi-saison se trouvait dans un état fort lamentable. Je ne pouvais décentement servir de second témoin à mon cousin Floche avec un pardessus aussi usagé.

Mais d'autre part, acquérir à beaux deniers comptants un pardessus demi-saison, en cette saison me parut superfétatoire, et je m'avisai du stratagème suivant, qui m'avait plusieurs fois réussi, et qui consiste tout simplement à choisir dans un grand magasin un vêtement à sa taille, à se le faire envoyer, le porter, en évitant soigneusement d'y faire des taches ou des accrocs et à le rendre froidement, le surlendemain, sous le prétexte que les poches ne sont point à la portée des bras.

Et, c'est ce que je fis.

La noce se passa le mieux du monde, et toute cette histoire n'eut eu aucune suite fâcheuse sauf, le lendemain, un fort

mal aux cheveux, si la fatalité n'eût voulu que je rencontraisse l'oncle Panouille que j'avais obligé dans le temps et qui, ayant réussi dans ses entreprises, voulut absolument me restituer les cinq mille dollars que je lui avait confiés en ces temps périmés.

Je rentrai chez moi la tête un peu brumeuse, pas assez, cependant pour que je ne songeasse point à mon pardessus demi-saison, et, l'ayant soigneusement emballé, dans les mêmes papiers sous lesquels il m'était parvenu, je le remis à ma concierge, en la priant de le rendre, le lendemain, à l'employé qui viendrait pour toucher la facture. Et je m'endormis heureux.

Or, le lendemain, quand je voulus porter à la banque la plus proche les cinq mille dollars que m'avait rendus l'oncle Panouille, ayant fouillé la poche de mon habit et ne les y ayant point trouvés, je poussai un cri de désespoir: je les avais laissés dans le pardessus demi-saison.

En deux bonds, je fus chez la concierge; hélas, il n'y avait pas cinq minutes que l'employé venait de partir! Je sautai dans un fiacre pour réclamer au magasin! Mais en route, je songeai.

J'étais dans mon tort, évidemment, car

cet argent, dans ce pardessus vert-bronze, était la preuve évidente que je l'avais porté. D'autre part, avouer que dans les poches de ce pardessus, il y avait cinq mille dollars, n'était-ce pas tenter la cupidité de quelque employé? Il fallait ruser, trouver un moyen, et, ce stratagème, il était simple, c'était acheter, en bloc, tous les pardessus vert-bronze existant en magasin!...

Mon cher, il y en avait quatre-vingt-quatorze!... Quatre-vingt-quatorze à \$20 —heureusement, ce n'était pas un bien grand magasin—et j'en eus pour dix-huit cent quatre-vingt dollars!...

D'ailleurs, les voilà, les quatre-vingt-quatorze pardessus vert-bronze!

Et d'un geste large, il me montra l'étrange décrochez-moi ça qui m'avait tant étonné.

—Au moins, fis-je, as-tu retrouvé tes cinq mille piastres!

—Pas plus que dans mon œil, déclara Croute!... Cet animal d'oncle Panouille, sous prétexte que je n'étais pas dans mon assiette, les avait gardés par devers lui, et ce n'est qu'hier qu'il me les a apportés!... Mais trop tard!... Les pardessus vert-bronze étaient acquis!...





## LA "POCHE RESTANTE"

"Pourquoi vous ne mettez jamais à la poste les lettres de votre femme."

Par A. Riou.

—Dis-moi, mon chéri, puisque tu sors, serais-tu assez aimable pour glisser cette lettre à la poste ?

—Mais certainement, avec plaisir, reprend Monsieur qui boutonne son pardessus avant de quitter le domicile conjugal.

La lettre passe d'une main dans l'autre, Madame esquisse un sourire de remerciement et Monsieur place délicatement la précieuse missive dans sa poche où tout naturellement... elle demeure à perpétuité. Voilà ce que nous nous sommes permis de dénommer, "la poche restante", qualificatif assez bizarre, convenons-en, mais qui dépeint nettement la situation.

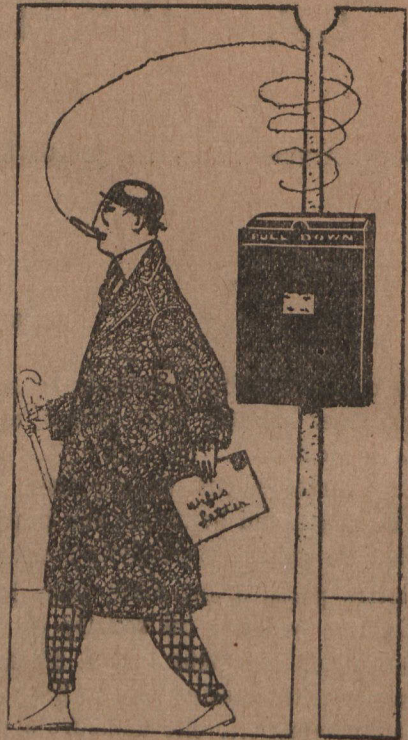
Que de catastrophes survenues à la suite de ces oublis involontaires, car notez bien qu'il ne faut voir dans cette manière de faire qu'un oubli, un simple oubli, et non le désir bien arrêté d'être désagréable à la plus gracieuse moitié du genre humain. Bien que nos compagnes se plaisent à médire sans cesse de ces monstres de maris, j'en connais peu qui auraient le courage, j'allais dire le cynisme, de braver les fu-

reurs de "l'ange du foyer", en élaborant par avance un aussi machiavélique projet. C'est la fatalité qui le veut ainsi, et pour aussi bien disposés que nous puissions l'être, le "malin" n'aura ni trêve ni repos, s'il ne fait sortir de notre pauvre cervelle la pensée du geste fatidique à accomplir. J'en connais des tas de maris, auxquels pareille mésaventure est arrivée non pas une, mais dix, vingt, trente fois et qui n'ont pu réagir contre ce travers. Dès qu'ils aperçoivent une enveloppe au bout du bras de leurs légitimes épouses, ils tressaillent à l'idée de la responsabilité à encourir, ils emploient les procédés les plus fantastiques pour assurer le bon fonctionnement de leur mémoire, nœuds dans les mouchoirs, petits rubans accrochés à la boutonnière, cordonnets autour du doigt, rien n'y fait, le premier ami rencontré fait dévier l'obsession, les bonnes résolutions s'envolent et la malheureuse missive enfouie dans les profondeurs de la poche du veston ne connaîtra jamais la douceur de la locomotion postale, ni les mani-

pulations délicates de nos gracieux facteurs.

Cette maladie, car à n'en pas douter, c'est une maladie toute spéciale que ce défaut de mémoire localisé sur un motif unique, paraît extrêmement difficile à guérir. D'aucuns prétendent qu'elle est incurable, et je serais assez porté à le croire si je m'en rapporte aux éminents praticiens qui se sont préoccupés de l'"aphasie". En effet d'après le professeur Sigmund Freud, assisté du docteur Ernest J. Jones, autrefois de Toronto (Canada), actuellement en Angleterre, ce phénomène d'amnésie est commun parmi les gens mariés et présente au point de vue guérison les plus grandes difficultés. Ces doctes savants n'ont pas encore trouvé le remède applicable à ce que je dénommerai une "infirmité", ni le spécifique susceptible de prévenir ou simplement d'enrayer les accès. Si vous le voulez bien, nous allons essayer à notre tour de définir le processus de cette maladie en prenant un exemple entre mille. Monsieur vient de recevoir des mains de sa femme la lettre qui engage sa responsabilité, il est certain qu'à ce moment précis il est intimement convaincu qu'il exécutera fidèlement la consigne reçue. Si par hasard un ami lui affirmait que cette missive est destinée à demeurer dans les replis les plus obscurs de sa poche, il bondirait d'indignation et jurerait ses grands dieux qu'une semblable pensée n'a jamais effleuré son esprit. Cependant une fois sur le chemin de ses affaires il oublie complètement la missive dont il s'est chargé et malgré les nombreuses boîtes aux lettres rencontrées sur son passage, la malheureuse enveloppe demeure plongée dans les ténèbres les plus épaisses de la poche restante. Pourquoi? Tout simplement parce que Monsieur ne prend pas assez au sérieux les correspondances de sa

femme. Pour lui les épîtres féminines n'ont qu'une importance relative, elles ne représentent à son intellect de fonctionnaire ou de négociant qu'une de ces distractions puériles auxquelles on ne s'attache que pour un moment, et son cerveau harcelé par les préoccupations sérieuses a



**Lancé sur le chemin de ses affaires, il oublie complètement la missive.**

tôt fait de laisser de côté ce qui ne lui paraît pas digne d'attention.

Notez que ce même mari est capable de s'infliger un détour de plusieurs kilomètres pour rendre un léger service à sa femme, pour lui acheter un bijou, pour se rendre compte de l'effet d'un assortiment de fourrures qui lui plaît, pour lui procurer certains médicaments dont elle a besoin, parce que ce sont là des tâches qui lui paraissent mériter une certaine attention, et qu'en bon mari qu'il est, il jouit

par avance du plaisir qu'il pourra procurer. Mais jeter une lettre à la boîte lui paraît chose négligeable par rapport aux nouvelles envoyées, et partant de ce principe que les choses banales ne méritent pas une attention soutenue, il oublie carrément ses promesses et devient ainsi le pourvoyeur de la fameuse "poche restante".

C'est ici qu'interviennent les effarantes théories du docteur Freund, qui affirme l'opposition systématique du cerveau à s'assimiler les choses qui lui paraissent ridicules. Il se passe, dit-il, dans les méninges de l'homme un travail machinal que je ne puis mieux comparer qu'à ce mouvement irréfléchi qui nous fait instinctivement éviter les obstacles rencontrés sur le chemin. C'est là une impulsion toute mécanique qui se traduit par un geste impulsif, or c'est ce même geste qui nous fait rejeter de notre pensée la promesse faite quelques minutes avant.

Ce qui tiendrait à prouver que le fond de cette théorie est exacte en elle-même, à savoir que nous oublions très vite les choses désagréables, serait, à mon avis, l'attitude du joueur. Bien entendu, je ne parle ici que du joueur passionné, qui étroitement par la fièvre de sa furie, passe volontiers la nuit autour du tapis vert. Suivez-le au cours d'une partie sérieuse; pendant une heure il a perdu une somme considérable d'argent, sa face se crispe, ses traits se contractent, la sueur perle à son front et ses yeux de fièvre semblent lancer des éclairs. Brusquement la "chance" tourne, l'intermittence tant attendue se produit, il a quelques coups heureux qui ramènent un peu d'or dans sa sèbile presque vide, immédiatement il oublie le passé, le sourire fait place à la crispation douloureuse de tout à l'heure, il s'épanouit, la gaieté revient, et cependant il

n'a reconstitué qu'une très faible partie de son apport. Presque sans transition il a chassé de son cerveau les pensées déprimantes, pour les remplacer par d'autres qui lui sont agréables. Cette remarque a été faite tant de fois, même par les gens du peuple que tout le monde connaît le célèbre dicton: "Une heure de bonheur fait oublier des années de tristesses", il est bon d'ailleurs qu'il en soit ainsi, car si dans le cours de l'existence, nous tenions un compte rigoureux des journées de plaisir et des jours de chagrins, ces derniers l'emporteraient assurément de beaucoup et l'expression "Vallée de larmes", ne serait pas un vain mot.

Darwin qui fut un des philosophes dont l'histoire conserve précieusement les pages géniales, répétait fort souvent qu'il se méfiait énormément de lui-même. "Lorsque, dans le cours de la journée il me vient une idée, disait-il, je m'empresse de la noter sur mon carnet de façon à la retrouver plus tard. En agissant ainsi, je remédie à cette anomalie cérébrale, qui veut que la mémoire ne garde une trace fidèle que des choses qui lui paraissent agréables."

Si vous invitez quelqu'un à venir vous voir et que vous oubliez cette invitation, c'est que la personne en question ne vous intéresse que médiocrement, si vous écrivez une lettre et que vous la laissiez dans votre poche c'est que vous n'apportez qu'une minime importance à ce qu'elle contient, de même que si un médecin néglige de visiter un malade à l'heure désignée, c'est qu'il considère son cas comme peu intéressant.

S'il vous arrive d'oublier le nom de famille d'une dame faisant partie de vos relations, mais que vous vous souveniez immédiatement que son prénom est Maud, Kitty ou Margaret, méfiez-vous, vous êtes

sur la pente fatale. Il y a gros à parier que vous éprouvez pour cette personne un sentiment très vif, ce qui a déterminé chez vous un travail subconscient. Vous avez le désir de pouvoir interpeller cette personne par son nom de baptême et insensiblement votre esprit a rejeté le nom patronymique pour ne conserver que celui qu'il vous serait infiniment doux de prononcer.

Cependant la mémoire des noms est d'une utilité incontestable dans la vie et détermine chez celui qui la possède et sait en profiter une source énorme de satisfaction. Napoléon Ier usait merveilleusement de cette faculté spéciale qu'il perfectionnait sans cesse par un prodigieux effort de volonté. Il connaissait, assure-t-on, le nom de tous les vieux grognards qui composaient sa "garde", et la suprême satisfaction pour ces vétérans, était de s'entendre interpeller personnellement par l'Empereur un jour de revue, avec cette familiarité non exempte de grandeur qui faisait de lui le plus grand "manieur d'hommes" que l'on ait encore connu. On prétend qu'à la suite de son couronnement, il reçut à sa cour une délégation des maires de Corse, venus spécialement pour le féliciter et lui jurer obéissance. Au milieu du groupe, se tenait le maire d'une toute petite ville voisine d'Ajaccio, où l'empereur n'avait fait que passer à sa sortie de l'école de Brienne. Tout en parlant, Napoléon, à qui rien n'échappait, l'aperçut, noyé parmi les notables, alors, s'interrompant, il lui fit signe de la main, et l'appelant par son nom le pria d'avancer près de lui. Il y avait vingt ans que ce nom n'avait été prononcé devant lui. Le pauvre maire, médusé par cette prodigieuse mémoire et fier de cette marque d'estime décernée publiquement, voua à partir de ce moment à l'empereur un culte qui ne s'é-

teignit qu'avec la vie, et qui fit de lui un des plus fervents défenseurs de l'empire.

Dans le même ordre d'idées n'avez-vous jamais fait cette remarque, c'est que vous savez exactement où sont placés les objets qui vous paraissent agréables à manier, tandis que vous oubliez fréquemment l'endroit où se trouvent des objets insignifiants.

Nous nous sommes sensiblement éloignés de notre premier objectif, la fameuse "poche restante", bien que toutes les déductions précédentes n'aient pour but que de converger sur cette idée: "Considérez toujours les lettres qui vous sont remises par votre femme comme des documents de la plus haute importance, pénétrez-vous bien de cette pensée, que vous pouvez par un défaut involontaire de mémoire devenir l'instrument de la pire des catastrophes. Alors seulement vous n'oubliez plus de jeter à la boîte ces précieuses élucubrations." Je n'exagère nullement en vérité en parlant de "documents importants". Que peut-il y avoir de plus graves qu'un rendez-vous donné à la couturière ou à la modiste, ou la demande d'envoi du dernier catalogue paru? Quant à la catastrophe, je ne me permettrai pas de la décrire, mais je laisse tout simplement à mes lecteurs mariés le soin de se représenter le plus exactement possible la "scène", au moment précis où Madame fouillant dans un paletot délaissé, trouve une de ses lettres (vieille de deux mois), dormant paisiblement dans le tréfond de la "poche restante". N'y a-t-il pas de quoi frémir! Je crois donc être dans le vrai, en affirmant que la simple évocation de ce tableau conjugal, suffira pour imprimer en lettres de feu dans les mémoires les plus rebelles, le souvenir de la mission si délicate et parfois si difficile à accomplir.



## Histoire d'un Ecu de Cent Sous

—§—

C'était un dimanche. Il pleuvait comme il pleut quelquefois à Paris : une pluie fine et serrée, qui mouille presque autant que si l'on recevait une douche. On est, en effet, dans le nuage.

Lorsque vous faites rencontre de cette pluie ou de ce nuage sur un point populaire de Paris, vous vous remisez au plus vite : il y a tous les vingt pas une grande porte qui consent à vous abriter.

Mais si la pluie vous assaille au moment où vous suivez une des rues incomplètes du nouveau Paris : la rue de Rennes, par exemple, dans sa partie la plus haute, vous ne pouvez choisir qu'entre deux refuges : ou bien la résignation, ou bien le porche extérieur d'une petite église que l'on nomme généralement "l'église de bois" faute de savoir son nom officiel de Notre-Dame-des-Champs.

L'église de bois se trouve quelquefois un peu loin.

Alors on court, on court ! On arrive essoufflé, et plus ou moins mouillé.

La plupart du temps, on a couru en vain. Le porche extérieur, profond d'un mètre et demi à peine, a déjà trois ou quatre couches de réfugiés, avec ou sans crinoline, qui vous présentent une barrière

re infranchissable.

Les personnes pieuses ont pénétré dans l'église. Ce qui se tient en dehors ne représente guère que des promeneurs surpris par le mauvais temps et peu désireux de s'abriter dans la maison de Dieu, où l'on est tenu au respect des convenances, outre une participation indirecte à la pitié des fidèles.

Un dimanche donc, vers une heure de l'après-midi, la pluie commençait. Deux hommes, arrivant l'un par le haut, l'autre par le bas de la rue de Rennes, se prirent à courir dans la direction de l'église de bois.

Tous deux parvinrent à l'entrée du porche avec un tel ensemble que leurs poitrine se heurtèrent légèrement, et que leurs lèvres se touchant presque, s'offrirent à la fois le même sourire d'excuse.

Le même sourire, mais non pas le même mot.

L'un dit : Pardon.

L'autre dit : Excusez.

Il y a là une nuance. Du reste, un simple coup d'oeil sur ces deux hommes nous apprendra bien davantage que cette nuance.

Celui qui avait dit : Pardon, était un

monsieur de trente à trente-six ans, dont la physionomie distinguée et le vêtement de bon goût indiquaient un homme du monde. On l'appelait M. Chancel.

Celui qui avait dit : Excusez, était un gros jeune garçon à la mine réjouie, quoique affreusement mal vêtu. On l'appelait Potart.

Par le temps de photographie qui court, les portraits littéraires ne doivent pas se marchander. Il serait véritablement mesquin que l'on se refusât à l'exécution de deux petits pastels à la plume, quand l'image du premier venu, garantie ressemblante, se paie six francs la douzaine.

Faisons poser d'abord M. Chancel.

Il est grand, mince, fine redingote noire juxta posée à la taille, un lorgnon d'écaïlle qui se balance, un bout de chaîne d'or qui passe, une main qui volontiers se montre, car elle a la blancheur d'une oisiveté aristocratique. Ce pourrait être le signalement du "mirliflor" d'autrefois ou du "gandin" d'aujourd'hui ; mais sur le visage rayonne une expression qui comprime l'effet de la superbe toilette.

Un "gandin" a la physionomie niaise, nulle, hâve, cadavéreuse malgré sa teinte claire, et de plus, l'oeil éteint. Cela doit être. Vaniteux par état, la contemplation de son propre individu l'absorbe sans relâche. Nous regardons tous en dehors, lui ne regarde qu'en dedans. Joli homme peut-être, homme éteint.

M. Chancel est une intelligence très chaude, réglée par la pure lumière des principes, adoucie par les aménités du sentiment chrétien. Il a l'air fier, et il a l'air extrêmement bon. Son oeil brun vous gêne ; son sourire vous charme : on sent sur ce visage de la poésie et de la prière. Il plaît ou il déplaît tout de suite.

Il a plu tout de suite au gros Potart, puisque tout de suite le gros Potart est venu se heurter contre son sourire.

Lui, Potart, a plus également à M. Chancel. Le regard du chrétien a de la portée

et juge vite.

Rien de plus facile, d'ailleurs, que de juger ce brave garçon : il a une mine franche, naïve, drôlement étonnée, qui ne cache rien. Sa culotte est trouée aux coudes, ses souliers ont des lézardes béantes, son paletot, tatoué de boue, narguerait la sollicitude d'une brosse de chien ; son caquet de feutre gris a des écornures. Cela lui est bien égal ! Potart n'a pas le préjugé de la toilette ! Au sommet de toutes ces belles choses, il vous arbore une grosse face de couleur rouge brique, avec de petis yeux, un gros nez, des dents blanches, qui vous donne envie de rire, parce qu'elle est toujours prête à rire.

M. Chancel, recevant Potart dans ses bras, eut à la fois un froncement de sourcils et un sourire sympathique.

La pression de leur propre pesanteur les fit pénétrer ensemble dans le tas.

Même en arrivant jusqu'au fond du porche et en s'accolant à la muraille de bois, on était encore atteint par les rafales de la pluie.

Il fallait absolument parvenir jusqu'à l'intérieur de l'église, pour se trouver tout à fait à l'abri.

M. Chancel ouvrit la porte, non sans quelque peine, à cause de la foule qui, au dedans, s'occupait plus de la messe que des retardataires et il dit à Potart :

— Entrez, monsieur !

Potart exprima son refus par le mouvement de tête ordinaire.

M. Chancel insista :

— Comment, vous ne voulez pas entrer ?

— Non. On n'entre dans les églises que pour faire des prières. Moi, j'ai oublié les miennes, et je n'en fais jamais.

— Entrez toujours : je prierai pour vous et pour moi.

— Ah ! bien obligé : mais ce n'est pas la même chose. Le suisse ou un autre, verrait que c'est une frime, et peut-être qu'on me mettrait à la porte.

— Allons, ne craignez rien, et entrez vi-



te.

Cela fut dit d'un ton d'autorité amicale. M. Chancel retenant la porte entr'ouverte. Potart entra, effaré, et son capelet de loutre à la main.

Le gros garçon paraissait tout penaud. Il ne s'occupait plus de son introducteur. Roulant son feutre entre ses mains, il regardait le fond de l'église, sans voir.

M. Chancel qui l'observait, fut content de lui. Point d'affectation, point de pose ; un bon air simple, où se laissait deviner un respect instinctif.

— Cet homme, pensa Chancel, n'a rien en lui du libre penseur, ni même du sceptique. On a beau chercher sur sa figure une trace des sentiments hostiles ou railleurs que l'église inspire à tant de gens, on ne l'y découvre pas. Il n'est point même curieux : il n'est rien ; il attend, et il pourrait devenir quelque chose.

Le bénitier, formé par un coquillage de très minime format, s'apercevait à petite distance.

M. Chancel étendit le bras par dessus les épaules de quelques personnes placées devant lui ; il prit de l'eau bénite et en offrit, du bout de son doigt, à Potart.

Potart éprouva une espèce d'envie de rire et il allait refuser.

La main qui lui offrait l'eau bénite était blanche : le monsieur qui ne riait pas, lui dit à demi voix :

— Allons ! Allons !

Le jeune gars s'exécuta. Son gros doigt rouge effleura le doigt blanc effilé, et puis ..

Et puis il parut fort embarrassé.

Mais M. Chancel fit semblant de ne pas le voir.

Sans doute, Potart trouva en lui un souvenir des pieuses bonnes femmes du peuple qu'il avait vues faire le signe de croix dans l'église.

Sa physionomie devint benoîte, son oeil se leva mélancoliquement sa tête se courba lentement, son front alla chercher le

bout de son doigt.

Mais ce fut tout le signe de la croix, si bien commencé, demeura inachevé.

Potart ne se sentit pas moins parfaitement en règle. Il vous prit aussitôt une attitude aisée, et se tint d'aplomb, sur ses jambes, comme un homme qui se trouve chez lui, ou plutôt comme un homme qui ne craint plus qu'on le mette à la porte.

A ce moment, il y eut une poussée du dedans au dehors. Les deux nouveaux venus, cédant à la poussée, se trouvèrent dans l'angle de l'église, près d'un escalier en bois qui monte à la tribune ou à l'orgue et qui leur offrait l'avantage d'être isolés et abrités.

La sonnette annonça l'arrivée de l'officiant. Cela produisit sur la foule l'agitation ordinaire. M. Chancel affecta de négliger pour un instant son voisin et de suivre la messe.

Mais Potart le regardait ! le regardait ! avec la curiosité innocente de l'enfant qui examine les pieuses pratiques de sa mère.

Ici, il nous faut bien écouter les scrupules de M. Chancel, et accueillir sa résolution avec indulgence.

Les scrupules disaient :

— Si je m'occupe de ce garçon, j'entendrai la messe négligemment, tort grave ! outre que ma négligence lui ôtera peut-être le respect des choses saintes, auquel il est disposé, en même temps qu'elle lui inspirera assez peu d'estime pour ma piété et celle des catholiques en général.

Le zèle de la cause de Dieu répondait :

— Si je laisse ce garçon livré à lui-même, sans plus m'en occuper pendant le cours de la messe, l'ennui va l'atteindre : ou bien il s'en ira, ou bien son esprit remuera dans sa tête, et y fera de mauvaise besogne.

Alors, ce n'était pas la peine de l'attirer dans l'église. Il y est. Je ne l'ai pas cherché. La Providence me le confie pour que j'agisse sur lui. Il faut décidément m'en occuper, avec prudence toutefois, et

de manière à ne scandaliser personne.

M. Chancel ajouta :

— Ce qui d'ailleurs est bon devant Dieu ne saurait être mauvais nulle part. J'ai l'air de commencer un petit roman dans l'église. Eh bien ! ne nous effarouchons pas d'un mot. Le petit bout de roman n'en sera que meilleur.

Le gros Potart examinait M. Chancel du coin de l'oeil.

M. Chancel avait affecté de prendre une attitude et une physionomie distraites, pour que son voisin comprit la disposition où il était, de causer un peu.

Potart sentait bien que l'on ne cause pas dans une église comme on causerait sous le porche extérieur. Il attendit l'occasion.

Tout à coup, il voit les personnes assises se lever, et il remarque que M. Chancel, qui se tenait debout négligemment, rectifie sa pose.

Il se penche sur son voisin, et lui dit à demi-voix, d'un air naïvement curieux :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

M. Chancel lui répond également à demi-voix :

— Le prêtre dit l'évangile du jour : une page de la vie du Seigneur Christ. Tous les chrétiens se lèvent et demeurent debout, en signe de respect.

Potart poussa des coudes, afin d'élargir sa place, et, tenant son capelet de feutre d'une certaine manière, il s'affaça les épaules de façon à rappeler le soldat au port d'armes.

Il avait entendu l'évangile. Cela semblait lui plaire et le grandir : de petites grimes de sa face rougeaude indiquèrent qu'il était content de lui.

Un peu après, nouvelle observation de Potart :

— V'là le suisse, avec sa hallebarbe et un curé ! On fait la quête.

— Oui, c'est l'usage.

— Mais tout le monde n'est pas obligé de donner ?

— Sans doute. On est parfaitement libre de s'abstenir. Toutefois, lorsque l'on s'abstient, il faut au moins le regretter, ne fût-ce que par politesse.

— Il y a du monde qui blâme cela.

Du monde irréligieux et vicieux. Pour moi, lorsque le clerc quêteur me présente la bourse de l'église, je croirais faire injure à l'église si je n'y déposais pas mon offrande.

Potart se tut, et pour preuve des graves embarras de sa réflexion, il passa sa main dans ses cheveux par devant, ensuite, il se gratta la tête, ferme, par derrière !

M. Chancel souriait, et il suivait le moindre des mouvements de Potart.

Enfin la main gauche de Potart parut s'engager dans une poche de son pantalon. Mais comme son esprit travaillait ! et comme son oeil fauve exprimait bien l'amertume de ses hésitations !

M. Chancel détourna la tête et pria mentalement

Il priait Dieu de venir en aide à ce pauvre Potart, et d'accueillir avec bienveillance son hésitation même !

Tant de chrétiens, en pareille circonstance, refusent sans hésiter.

Potart, évidemment n'hésite plus. Il dandine sa tête avec une négligence aimable. Son parti est pris.

Mais le travail de sa réflexion l'avait absorbé au point de l'empêcher d'entendre le premier appel du Sanctus.

Le suisse et le clerc approchaient. M. Chancel observait son homme soigneusement :

— Donnera-t-il ?

Voilà le suisse qui traverse la masse compacte :

— Pour les besoins de l'église !

Et tout en disant :

— Pardon, messieurs, mesdames.

Il refoule les gens de manière à compromettre l'équilibre de quelques-uns, notamment de Potart, qui s'était avancé comme pour voir .

Potart éprouve-t-il donc de l'irritation ? Il se dégage et il sort d'un groupe où le suisse l'avait rejeté, ni plus ni moins que s'il défendait sa place à la queue qui se déroule près d'un théâtre !

Il se dégage si bien, ou plutôt si mal, qu'il tombe sur le clerc quêteur, de la même manière à peu près qu'il était tombé, une demi-heure avant, sur M. Chancel.

Celui-ci ne put pas voir ce que faisait le gros garçon.

Mais il vit un sourire et un salut du clerc quêteur.

Et il vit presque aussitôt la face de Potart se tourner vers lui, radieuse, victorieuse, quoique ébouriffée.

Pas un mot cependant.

C'était bien inutile. La face ébouriffée disait avec une superbe éloquence :

— Hein ! J'ai donné ; mais cela n'a pas été sans peine.

— Vous avez fait comme moi et comme les meilleurs ?

— Oui, je n'avais plus qu'un malheureux sou pour tout potage. Je l'ai donné. Bah ! je boirai une goutte de moins. Et puis, on dit que quand on donne à Dieu, il vous rend alexantruple.

— Alexantruple ?...

— Oui, cent fois autant.

— Ah !... au centuple. Eh bien ! mon cher ami, ce que vous avez fait est très-louable, mais ce que vous y ajoutez est très-mauvais. Rectifiez cela bien vite. Lorsque l'on donne à Dieu, quoi que ce soit, il faut le lui donner avec désintéressement, et jamais en vue d'en obtenir le retour... au centuple.

— Oh ! j'ai dit cela en l'air, pour dire que cela se disait. Mais je n'y avais pas pensé du tout en donnant ma pièce.

— A la bonne heure.

— Puisque, une fois par hasard, j'entre dans une église, je dois y faire mon devoir, pas vrai ? Sans cela, vaudrait mieux ne pas y entrer, même recevoir la pluie

en dehors.

— Chuut !

— On sonne ! Qu'est-ce que c'est ?

— C'est la consécration. Le prêtre prononce les paroles qui font descendre Dieu près de nous. Voyez comme toutes les personnes assises s'agenouillent et s'inclinent.

— Oui. C'est égal, on a de la peine à croire ça.

— Toutes les personnes qui vous entourent le croient, et moi d'abord, qui ne suis dépourvu ni d'esprit ni de raison.

— J'entends...

— Tout à l'heure, au troisième appel de la cloche, le prêtre élèvera Dieu au-dessus de nous, sur nous. Vous entendrez alors un silence d'une profondeur mystérieuse, comme on ne l'entend que dans les églises. Votre cœur battra, votre cœur bondira.

— Il y en a à qui cela ne fait rien.

— Ceux-là sont les cœurs mauvais et des esprits malades.

— Et si on ne veut pas croire !

— On le peut. L'homme est libre. Son refus alors est simplement une révolte.

— Eh bien ! une supposition. Comme voilà moi, si j'avais bonne envie de croire, avec vous et les autres, que le bon Dieu va venir tout à l'heure, qu'est-ce que je pourrais y faire ?

— Rien de plus aisé. Aussitôt l'appel de la cloche, vous vous agenouillez. Si vous sentez votre cœur battre précipitamment, vous faites le signe de la croix et vous dites Credo ! Le silence profond de la masse des fidèles vous émeut et vous trouble ; vous vous courbez plus bas, et vous dites encore : Credo ! Dieu, qui plane sur nous, vous aura vu : aura recueilli votre hommage et le battement de votre cœur. Mais le voilà ! Silence !...

Le troisième appel de la cloche venait de retentir. M. Chancel mit un genou à terre.

Potart fit de même.

La voix du suisse et le tintement de la bourse du clerc quêteur s'étaient tus. On n'entendait plus rien ; la vie semblait s'être retirée de cette énorme foule, et les rafales de pluie qui battaient les vitraux de couleur ajoutaient encore à l'expression mystérieuse du silence.

Mais Dieu qui entend tout, même les plus intimes frémissements de la pensée, entendit la prière mentale du pieux chrétien agenouillé près de Potart :

« Seigneur ! cet homme est un esprit simple, comme vous les aimez. — revient à vous avec l'innocente gaucherie d'un cœur filial. Aidez-le, mon Dieu ! Faites-lui bon accueil : accordez un sourire à cette pauvre jeune âme qui, pour vous plaire, bégaie une parole de foi et d'amour. »

Ayant murmuré cette prière, M. Chancel tourna la tête vers Potart. Il le vit s'agenouiller des deux genoux et porter sa main à son front.

Mais cette fois, le signe du chrétien s'exécuta tout entier, et le nouveau converti se tenait dans une attitude d'humilité si exemplaire, qu'un vide respectueux s'était fait autour de lui, sans qu'il s'en doutât.

Ainsi, dans un coin obscur de l'église, à la place réservée aux pauvres et aux petits, s'accomplissait une sorte de drame auquel son mutisme communiquait la grandeur.

La grandeur ! Car le plus humble est grand à proportion de ce qu'il se rapproche de Dieu.

M. Chancel se releva le premier. Il regarda aussi du côté de l'autel, pour offrir ses remerciements à Celui qui seul dispose de la lumière, et en fait tomber les rayons où il lui plaît.

Potart à son tour se releva. Dans sa bonne simplesse, il commença par frotter solidement les genoux de sa culotte, gris de poussière.

Le brave garçon ne connaissait pas le

respect humain : au lieu de dissimuler son agenouillement, il s'en vantait presque.

La grâce qu'il venait de saisir au vol l'avait converti.

Elle ne l'avait pas transformé.

Ses genoux ayant reçu le coup de brosse manuel dont ils pouvaient bien se passer, il se tourna, rouge et joyeux, vers M. Chancel :

— Ça y est.

M. Chancel n'attendait guère mieux, et il sourit.

Potart recommença :

— Ah ! mais oui, ça y est. Dame ! J'ai exécuté tout à votre commandement. J'ai dit Credo au moins trois fois, avec un bon signe de croix par dessus. Seulement, c'est drôle ! voilà qu'à présent il semblerait que le Credo m'est resté dans la bouche. J'ai besoin de le répéter : Cre-do, cre-do, cre...

— Plus bas ! plus bas !...

— Ah ! oui, c'est juste. Eh ben ! maintenant que le bon Dieu nous a vus tous là, à genoux des deux genoux, ça doit être fini ?

— Non. Il y a encore une chose très-importante, que la cloche nous annoncera par trois salves consécutives : la communion.

— Oh !... Je crois avoir entendu parler de ça. Est-ce qu'il va falloir communier ?

M. Chancel ne put s'empêcher de rire.

— Non, répondit-il. Mais, malheureux enfant, est-ce que vous n'avez pas fait votre première communion ?

— Moi ? je n'ai rien fait du tout jamais. Je n'avais que huit ans quand ma mère est morte à l'hôpital. C'est la première fois de ma vie que je fais quelque chose dans la chose de la religion.

— C'est étrange ! Voici pourtant que vous êtes redevenu chrétien, et un bon chrétien.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Vous pourriez bien avoir raison. Je sens en moi quelque chose qui n'y pas il y a un quart d'heure. Mais dites-moi donc vite ce qu'on va faire encore au sujet de la communion, pour que j'y mette du mien, si c'est possible.

— Ecoutez. Le temps presse. C'est d'un extrême intérêt. Je vais vous expliquer cela rapidement.

M. Chancel donna à Potart cette explication rapide. :

— Au moment des trois salves consécutives de la clochette, les fidèles qui se sont préparés à la communion s'approchent de la sainte table, c'est-à-dire de la grille du choeur, et ils attendent que le prêtre leur apporte la divine hostie.

C'est pour eux une grande affaire et un instant difficile. Il faut que leur âme et leur esprit soient purs et sans reproche. On ne réussit pas toujours à écarter les distractions ou les préoccupations. Mais les communicants ont une famille ou des amis dans l'église ; les plus pieux fidèles sont là d'ailleurs. Chacun s'intéresse aux **communicants**, même sans les connaître : chacun s'impose le devoir de participer au grand acte qu'ils vont accomplir. Les chrétiens, vous le savez, forment une immense famille : les communicants sont donc nos frères, nos sœurs. Ils sont là, pleins de trouble ; on doit les soutenir, les aider, les défendre ! Alors, sur divers points de l'église, il y a des inconnus qui se mettent en union, en communion avec les convives de la sainte table, et qui se tiennent l'esprit dans le même état de pureté et de dignité que s'ils communiaient eux-mêmes. Comprenez-vous. ?

— Oui, oui. C'est comme une bataille : on se soutient les uns les autres. Ceux de là-bas agenouillés près de la grille du choeur, sont censément de pauvres petits qui sont timides et qui tremblent ; on a l'air de leur crier, en dedans : "Aie pas peur ! les amis sont là !". Moi, j'aimerais mieux une vraie batterie à coups de

poing...

— Sans doute ; celle-ci est beaucoup plus difficile.

— Mais, dites-moi vite : pensez-vous qu'avec deux ou trois de mes bons Credo et autant de mes bons signes de croix, je puisse donner un coup d'épaule aux messieurs et aux dames qui vont communier tout à l'heure ?

— J'en suis sûr ! Votre piété simple et ferme les servira mieux que ma meilleure prière.

— Pourquoi cela ?

— Parce que votre conversion, qui date de dix minutes à peine a fixé sur vous le regard de Dieu, vous êtes pour le moment l'enfant de sa prédilection.

— Ah ! silence, à votre tour ! Voilà la sonnette qui parle.

M. Chancel s'écarta un peu et mit un genou à terre.

Potart se fit de la place par un mouvement brusque, et il tomba à genoux des deux genoux.

Les fidèles qu'il avait brusqués le regardaient avec surprise et crainte.

L'oeil ferme, le visage énergique comme un soldat dans la mêlée, son capelet de feutre crispé dans sa main gauche, et sa main droite exécutant des signes de croix calmes et d'une sorte d'ampleur magistrale, Potart ressemblait à un moine des tableaux de Rembrandt.

Bientôt M. Chancel se releva. Il prit son lorgnon et se hissa sur ses pointes, car l'autel était loin. Il vit que les communicants, toujours peu nombreux à la messe de une heure, regagnaient leur place.

Cependant, abîmé dans sa sainte oeuvre, le nouveau converti demeurait seul à genoux dans le vide qui s'était fait autour de lui.

M. Chancel toucha l'épaule de Potart du bout du doigt.

Potart obéit et se releva.

Mais le labeur mental l'avait tellement absorbé, qu'il éprouva un étourdissement

qui le fit chanceler.

M. Chancel dut le retenir.

Beau spectacle encore, que ce monsieur très-bien vêtu, et ce gros garçon mal peigné, enlaçant leurs bras comme deux amis.

Potart remarqua le sourire attendri d'une dame qui goûtait le charme chrétien de ce tableau.

Il dégagea son bras et prit son aplomb.

Non sans dire à l'élégant monsieur qui l'avait soutenu :

— Excusez !

Et il tira de la poche béante de son paletot un horrible mouchoir à carreaux bleus et rouges.

Il le pelotonna. Il en essuya son front mouillé de sueur.

L'ayant remis dans le trou béant de son paletot :

— J'en sue à grosses gouttes. Vous me croirez si vous voulez ; je suis tailleur de pierres, et ces temps-ici je transborde des moellons pour la bâtisse. Eh bien ! j'aurais manoeuvré un moellon de sept à huit quintaux, que cela ne m'aurait pas fatigué autant. Les genoux me tremblent ! Mais les messieurs et dames de la communion peuvent se vanter d'avoir été crânement soutenus.

— Dieu vous en tiendra compte.

— Oh ! pour ça !... Il faut vous dire que j'ai un regret.

— Ah ! voici que l'on sort. Confiez-moi votre regret en suivant la foule.

M. Chancel et Potart se tenaient côte à côte, cédant ou résistant à la poussée ordinaire du monde qui se tasse au moment où finit la messe.

— Voilà, dit Potart : je crois que j'ai bien exécuté tout d'après vos conseils ; mais je sens que j'ai commencé par une sottise. Après avoir donné à la quête le méchant petit sou qui me restait, j'ai eu le tort de me souvenir que si on donnait quelque chose qui contente le bon Dieu, il vous le rendait à... comment donc ?

— Au centuple.

— Oui. Certainement, je n'ai pas donné mon pauvre sou par égoïsme. C'est égal, je n'aurais pas dû dire cela : cela aura peu-être gâté toute mon affaire.

— Mon brave enfant, rassurez-vous. Les lois divines paraissent sévères, à cause de leur parfaite rectitude ; mais Dieu lui-même est plein d'indulgence pour ses fidèles enfants : la preuve, c'est qu'on l'appelle le bon Dieu ! Ne lui attribuez donc pas de la méticulosité. Lorsqu'il nous juge, même avec une légitime sévérité, il ne fend pas les cheveux en quatre.

— Tiens ! c'est vrai, cela. Vous devez avoir raison. Faute d'être instruit dans ces choses-là, je mettais deux bêtises l'une sur l'autre.

On arrivait sous le porche. Potart et Chancel se trouvaient dégagés de la foule.

Celui-ci, ayant remarqué déjà la vaste poche où le gros garçon avait remis son mouchoir, il voulut se donner le plaisir de mettre à l'exécution la loi du centuple.

Depuis quelques instants il tenait caché dans sa main un écu de cent sous.

Tandis que Potart avait la tête tournée, M. Chancel glissa la volumineuse pièce d'argent dans la poche béante.

Et désireux de s'éloigner au plus vite, pour que son amicale générosité ne lui devînt pas un embarras, il dit à Potart, en lui tendant la main :

— Là ! Nous voici sous le porche. Le temps est redevenu beau. Je vous laisse où je vous ai pris. Je suis très-pressé. Nous nous reverrons. Adieu. Pensez à moi.

— Bien le bonjour, répondit Potart.

Potart n'avait ni prétentions ni belles manières. Le monsieur s'en allait ? soit et... bien le bonjour. Il n'essaya pas même de le suivre du regard.

Potart remonta la rue de Rennes jusque près de l'embarcadère de l'Ouest. en flânant, en sifflotant avec la désinvolture propre à la secte parisienne que l'on nomme "les travailleurs qui ne travaillent pas."

Arrivé au plus haut de la rue de Rennes, ne sachant pas 'il devait suivre le boulevard Montparnasse à la droite ou à gauche, il se retourna.

L'église de bois lui apparut, et la cloche carillonnait galement.

— Tout à l'heure, se dit Potart, j'étais dans l'église. Que de choses j'ai faites ! Le signe de la croix, à genoux ! la prière ! la communion ! Oui, j'ai communié, je le sens bien, à preuve que depuis dix minutes, moi qui crache toujours, je me retiens de cracher, comme si le prêtre avait mis sur ma langue la chose... je ne sais pas comment cela s'appelle... le bon Dieu, enfin. Drôle de maison, qu'une église ! On y entre par hasard, pour se garer de la pluie ; on y reste une demi-heure : il vous y arrive tant d'affaires qu'il semble que vous y soyez resté six mois. Et puis on en sort tout secoué, tout bouleversé ! Le plus drôle encore, c'est qu'il y ait un tas de fichus bêtes qui se moquent de ça !...

Potart, soufflant comme un boeuf, regardait d'un air de menace les individus qui passaient près de lui.

Et il continuait ses réflexions in petto.

— Ce qui est bien plus drôle que tout le reste, c'est ce credo que j'ai dit dans l'église. J'en ai plein la bouche, plein la tête et plein le coeur. Pour un peu, j'arrêteraï ce gros homme qui passe, je le prendrais par le bras, je lui prononcerais mon credo en face, là, crânement ! Et s'il avait le malheur d'en rire, je te vous lui flanquerais une râtisse que le diable en prendrait les armes. Cela me soulagerait un peu.

Et Potart ajoutait tout aussitôt.

— Oui, mais le sergent de ville arriverait, m'empoigneraï et il me fourrerait au poste. Ce qui m'explique que le Credo est là pour vous recommander d'avoir de la patience, de la raison, et de vous tenir tranquille et sage pendant qu'il vous bouleverse. Je vois très-bien par mon credo,

que celui qui fait son devoir dans la religion est un homme.

Il avançait toujours, raisonnant ainsi en lui-même.

La grâce, cette puissance occulte dont l'impiété se raille, l'échauffait et le mûrissait.

Tout-à-coup il devint soucieux : le cours de ses réflexions changeait.

— Pourvu que je n'aie pas gâté mon affaire, en disant la bêtise que je regrette : "Ce que l'on donne à Dieu, il vous le rend au... centuple !" Le bourgeois m'a rassuré. C'est égal ! S'il me survenait quelque misère aujourd'hui, je croirais que mon animal d'ex... de centuple, en est cause. Mais en voilà-t-il de la franfreluche pour une demi-heure passée dans une église ! Et une église en bois ! Ma parole j'en sue ; les gouttes me tombent sur les yeux.

Potart fit la chose la plus naturelle du monde. Puisqu'il suait, il porta sa main à sa poche pour en tirer son mouchoir, et cela au moment même où il passait d'une chaussée boueuse à une chaussée couverte de dalles.

Tirant son mouchoir, il tira aussi l'écu de cent sous, qui tomba sur les dalles avec une sonorité éclatante.

— Oh !... oh ! mon Dieu !...

Potart ressentit un bondissement de coeur effroyable. Il pâlit et il eut presque peur.

— J'ai donné un sou à la quête : il m'arrive cent sous... juste !

Le brave garçon crut à un miracle. Cela lui causa la surprise similaire de l'effroi que l'esprit le plus ferme doit éprouver en se trouvant face à face du surnaturel.

Il regardait l'écu de cent sous et il n'osait pas le ramasser.

Mais voyant quelqu'un qui s'avançait, l'instinct conservateur le ramena aux impressions de la simple nature.

Il se baissa et prit l'écu de cent sous,

peut-être un peu étonné que la blanche pièce ne lui brûlât pas la main.

Une fois descendu des hauteurs de l'atmosphère surnaturelle, une réaction s'opéra en lui, et il raisonna, convenablement du reste, parce que la grâce ne cessait point d'agir.

— Que je suis bête de croire que le bon Dieu va faire, comme cela, un miracle pour Potart ! Alors il en ferait tous les jours des mille : les écus de cent sous pleuvraient. Il y a tant de pauvres gens, et de braves gens, qui en ont plus besoin que moi, et qui les méritent mieux que moi ! Maintenant je me souviens. A la sortie de l'église, le monsieur se tenait à ma droite, du côté de la poche où je venais de remettre mon mouchoir... Il m'a quitté très vite. C'est lui. Il n'y a donc pas de miracle !...

Cependant Potart s'engageait dans un chemin douteux.

— Allons, se dit-il, c'est un écu de cent sous comme un autre. Il arrive à propos. J'ai déjeuné d'un hareng saur et d'un petit pain de deux sous ; cela creuse plutôt que cela ne nourrit. Un bon verre de vin me ferait pas de mal. Je ne marcherai pas deux minutes sans trouver ce que je cherche.

Sans doute ; mais en deux minutes l'esprit aussi marche.

Celui de Potart marcha si bien et si vite, que le brave garçon passa près de deux ou trois cabarets sans se sentir le goût d'y entrer.

Quelque chose de plus puissant que l'hésitation le retenait.

Il le reconnut ainsi de lui-même. :

— Décidément, les idées qui me reviennent sont des mauvaises ! Prenons garde ! J'ai eu tort de me dire que cet écu de cent sous était comme les autres. Non, il n'est pas comme les autres : il est arrivé au bout d'une affaire qui sera peut-être la plus grande affaire de ma vie. Potart, sois un homme !....

Derrière cette plébéienne exclamation il y avait un parti-pris énergique, digne de l'étrange faveur que Dieu venait d'accorder à l'un de ses plus obscurs enfants.

Potart arracha un morceau d'affiche qui pendait à un mur.

Il enveloppa l'écu de cent sous sous un quadruple pli.

Il mit le papier dans sa poche, en la clôturant du bouton avec soin.

Et, fidèle à son rude idiome de fils du peuple.

— Quand je le sortirai de là il fera chaud.

Sans doute, Dieu accueillit cette parole noblement agreste, car sa volonté souveraine glissa entre les interstices de la loi providentielle pour arriver jusqu'à Potart..

Notre nouveau et fier chrétien avançait sur le boulevard, la tête haute.

Ne sachant où aller, il aspirait dans l'air quelque chose comme un conseil ou une résolution.

Le voilà qui s'arrête brusquement. Il applique un gros coup de poing sur son capet de feutre, et il projette un cri :

— Oh ! j'ai mon affaire ! Rue de Sèvres ! C'est rue de Sèvres que demeure mon ancien patron, M. Fournel, un entrepreneur de bâtiments des plus huppés de Paris. Je l'ai quitté il y a si mois, à la suite d'une dispute. M. Fournel est criard mais brave homme : nous avions tort tous les deux ! Je suis bien sûr qu'il ne m'en veut pas. Courons chez lui ! Il y a cinq minutes de chemin, et le bon Dieu a l'air de me conduire.

Potart arrive un peu essoufflé. Il s'arrête en face d'une superbe maison de structure ancienne ; pierres de taille, hautes fenêtres, vaste porte cochère pourvue d'un marteau de bronze qui correspondait à une sonnette ; un bon aspect, solide et calme comme la plupart des choses du vieux temps.

Avant de sonner, Potart regarde la



maison, pour s'assurer qu'il ne se trompe pas, et il sourit :

— C'est bien cela. Oh ! les entrepreneurs ne sont pas des imbéciles. Ils bâtissent des maisons neuves en carton-pâte pour les bourgeois, mais ils gardent pour eux les vieilles maisons en pierre de taille.

Et il tira le marteau de bronze.

La sonnette répondit d'une voix claire.

— Mon Dieu ! se dit Potart, c'est le même timbre que la sonnette de l'église de bois. Cela m'avertit de ce que je dois faire avant d'entrer.

Il répéta, mais discrètement, ce qu'il avait fait dans l'église.

Trois fois la sonnette de M. Fournel tinta.

— Catherine ! Catherine ! Dépêchez-vous donc d'aller voir qui sonne !

La servante accourut ; le maître lui-même arriva, empressé de voir quel personnage sonnait ainsi sur le ton de l'autorité impatiente.

On ouvrit : c'était un ouvrier, des moins cossus.

M. Fournel lâcha un juron et une épithète.

Potart ne se laissait pas désarçonner pour si peu. Il entra benoîtement, et il dit de son air le plus libre :

— Bonjour patron. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Tu vois bien que si, puisque je t'ai appelé butor.

— Bien obligé, papa Fournel.

— Qu'est-ce que tu me veux ? Allons dépêche !

— Puisqu'il faut me dépêcher, je vais mettre les morceaux doubles. Patron, c'est demain lundi. Le lundi, il y a toujours des vacances. Je vous demande de m'employer demain, où vous voudrez, à ce que vous voudrez, à l'heure que vous voudrez, je serai exact.

— Tiens, tiens, tiens ! Tu as donc bien changé, mauvais drôle ?

— Faut croire.

— Et depuis quand.

— Depuis une heure. Mais ne me questionnez pas, il y a de la religion là-dessous. Je sors de l'église.

— C'est encore plus cocasse. Voyons, entre et écoute. Tu vois bien ce tas de moellons, et de solives, et de poutrelles qui encomrent ma cour ? Deux fichus galavards de manoeuvres devaient venir ce matin me déplacer tout cela, parce que j'ai aujourd'hui du monde à dîner. Ils ne sont pas venus. Cela te va-t-il, et ta paresse se fait-elle des scrupules, à cause du dimanche ?

Potart se gratta l'oreille, signe d'une délicate réflexion. Puis il regarda M. Fournel bien en face, et avec un mouvement de tête résolu qui dissimulait quelque pensée intime :

— Cela me va, patron, précisément à cause du dimanche.

— Eh bien ! à la besogne.

Et M. Fournel expliqua à Potart ce qu'il avait à faire.

Potart, toisant la besogne d'un coup d'oeil, s'était dit :

— Précisément à cause du dimanche, cela me va.

Nous verrons bientôt de quelle abondante lumière peut se sentir pénétré tout-à-coup l'homme qui rentre dans l'Eglise de Dieu par la porte de la foi simple et naïve.

Ayant ôté son paletot et pris les ordres du patron pour le déplacement d'un énorme tas de bûches, de poutrelles, de moellons, de matières encombrantes. Potart se rua sur la tâche avec une énergie froide et forte. Le poids des fardeaux lui gonflait les veines du front ; ses jarrets musculieux pliaient, et sa taille se cambrait sous la charge. Il allait toujours, sans se soucier des déperditions de la sueur, non plus que de l'insuffisance de son déjeuner du matin.

M. Fournel, qui l'observait d'une fenê-

tre du premier étage, essaya de tempérer son zèle.

— Potart, ménage-toi !

— As pas peur, patron, cela me connaît.

— Tu vas me faire le plaisir de t'arrêter un instant pour prendre un verre de vin.

— Un verre de vin ?... Ça n'est pas de refus, patron, pourvu qu'il y ait une croûte de pain avec.

M. Fournel apporta une bouteille, un verre, un morceau de pain.

Et tandis que Potart buvait et mangeait assis sur un moellon :

— Tu ne m'as pas demandé ce que je donnerai pour tes deux heures de travail qui en valent bien trois, du train que tu marches ?

— Patron, soyez tranquille, nous serons plus que bien d'accord.

— Je sais que les travaux du dimanche se paient toujours un peu plus cher.

— Oui, oui, mais je n'ai pas besoin d'être encouragé pour conduire la chose rondement. Il va vous venir du monde, il faut que votre cour soit bien propre et tout bien en ordre. Alors, ne perdons pas de temps.

Et il se remit à attaquer les fardeaux avec une vigueur que le pain et le vin venaient de rajeunir.

Un instant il s'arrêta pour souffler un peu et pour se faire à lui-même cette réflexion :

— Drôle d'histoire ! Autrefois, dans les temps — car il me semble que c'est déjà bien loin quoique je pourrais dire hier — quand j'avais à soulever une pièce trop lourde, je m'aidais par un gros juron ! Aujourd'hui, je voudrais jurer, que le juron ne viendrait pas. Quand il me faut donner un coup de reins solide, je fais vibrer une parole meilleure dans ma bouche : Crrredo ! Cela double ma force, et je trimballe le moellon comme une plume. Pourquoi jurer ? C'est bête ! Je ne veux plus jurer jamais.

Et l'esprit éclairé d'une lumière chrétienne plus vive, il ajouta :

— Autre chose encore de plus drôle ! Les jurons me rappellent le jour où j'ai tiré à la conscription, il y a deux ans. Nous étions des centaines de conscrits dans la salle du tirage. En pensant à la mauvaise chance et aux mauvais numéros, tout ce-la jurait, sacrant, lâchait des paroles abominables. Mon tour approchait. Ne voilà-t-il pas que j'ai eu l'idée de faire autrement que les autres, et que j'ai pris le parti de ne pas prononcer un juron avant de mettre la main dans la cloche pour prendre un numéro ! Et ne voilà-t-il pas que j'ai tiré le 640, un des meilleurs ! Oui, c'est plus drôle que tout le reste. Certainement, le monsieur d'aujourd'hui est pour beaucoup dans ma... conversion, puisqu'il dit que je suis converti, mais je vois bien que la chose avait déjà un commencement. Quand un homme se convertit, cela vient peut-être de plus loin qu'on ne croit, et il y a peut-être un autre monsieur qui s'en est mêlé, sans que personne s'en doute. Mais pas tant de raisons ami Potart ! C'est l'heure de travailler ; travaille mon vieux, et plus vite que ça !

Nous pouvons nous dispenser de suivre Potart dans l'exécution de ses prouesses moellonières. Il fit si bien qu'après deux heures et demie de travail, la cour de M. l'entrepreneur de bâtiments, débarrassée et balayée, était aussi propre que le salon.

Potart, voyant venir le maître, jeta le balai dans un coin.

— Eh bien ! patron, ça y est.

— Ah ! mon brave Potart, tu peux te vanter d'être un rude travailleur !... Et maintenant la paie !...

— Oui-dà ! parlons-en.

— Oh ! ce sera vite fait. Les deux flâneurs qui devaient venir ce matin auraient gagné une pièce de trente sous, à cause du dimanche. Tu as fait la tâche des deux : je vais te donner trois francs.

— Patron, c'est beaucoup, plus que cela

ne vaut ! Mais comme vous dites : A cause du dimanche !... Eh bien ! à cause du dimanche, je ne prendrai pas vos trois francs.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ne nous fâchons pas, patron ! Je vous ai expliqué que je sortais de l'église avec bien des choses dans la tête. L'Eglise défend le travail le dimanche, vous savez pourquoi. J'étais libre de travailler pour rendre service à un homme. Le salaire gâterait tout. N'en parlons plus. Vous me connaissez, patron ? Ce que Potart a dit, c'est dit.

— Diantre ! Tu parles comme un homme.

— Oui, et je me propose d'agir de même.

— Alors, mon garçon, j'accepte ton service, et tu peux être sûr que je te revaudrai cela.

— Patron, vous pouvez me le revaloir tout de suite. Ecoutez...

Potart tira de sa poche l'écu de cent sous, enveloppé de papier et il continua ainsi :

— Vous voyez cet écu de cent sous ? Eh bien ! je voudrais le conserver tel qu'il est jusque dans mes vieux jours. Il m'est venu au sortir de la messe, par la générosité d'un homme... que le bon Dieu inspirait. Malheureusement, je n'ai que cela, et pas un sou de monnaie. Je vas donc vous prier de me conserver mon écu de cent sous, comme la prune de vos yeux, jusqu'au jour de la paie, car vous êtes un trop brave homme pour ne pas m'employer la semaine entière ; seulement, vous me ferez avance de la monnaie. Dame ! il faut bien que Potart mange. Depuis sept heures du matin qu'il est levé, Potart n'a qu'un hareng saur sur la conscience.

— Bien, mon garçon ! Adjugé l'écu de cent sous. Je vais d'abord te donner la monnaie, ensuite je mettrai cela dans mon secrétaire, avec l'enveloppe et une éti-

quette. Tu reprendras ton écu à la fin de la semaine ou à la fin de l'année, quand cela te conviendra. Mais, dites-moi, monsieur Potart, puisque vous n'avez qu'un hareng saur sur la conscience, me sera-t-il permis de vous offrir de passer dans l'office, où Catherine vous servira une espèce de dîner suivant votre appétit ?

— Pardon !...

— C'est que, avec tes scrupules religieux que je respecte d'ailleurs, tu serais capable de voir là un salaire dissimulé, ce qui certainement me ferait l'effet d'une... ânerie.

— Oh ! oh ! patron, Potart n'est plus si bête qu'il en a l'air. Il sait déjà que dans les choses de religion, comme dans n'importe quoi, on ne doit pas fendre les cheveux en quatre.

— Tiens, tiens ! C'est une idée. A l'occasion j'en ferai mon profit. Pour le moment tu vas nous fendre un morceau de veau en quatre, avec un reste de pâté et une bouteille de vin. Cela t'ira-t-il ?

— Cela m'ira dix mille fois mieux qu'un gant. Mais c'est que je vas tout engloutir ! Depuis votre tas de moellons, j'ai un appétit, voyez-vous !...

— A ton aise, Potart. Je connais cela par ma propre expérience. Il y a d'ailleurs un proverbe qui court la maçonnerie, et qui t'autorise à mastiquer ferme "Qui boit et mange bien et travaille bien ne fait pas tort à son maître." Je t'ai donné la monnaie de cent sous ?

— Oui, oui, patron. C'est boutonné dans ma poche, et cela n'en sortira que tout à la douce.

— En avant, et à table !

Assisterons-nous au dîner de Potart ? Un beau spectacle, à vous communiquer de l'appétit pour huit jours ! Le gros garçon dévorait. Mais la description manquerait de délicatesse.

Catherine, pieuse servante de l'Auvergne, avait su par son maître quelques détails sur l'écu de cent sous et sur les scru-

pules relatifs au travail du dimanche Elle prit de Potart le soin qu'il méritait. Il y eut une aile de volaille et un plat de légumes de supplément, même du dessert. Vers la fin du dîner, elle dit au dîneur à demi-voix, et sur un ton maternel :

— Monsieur Potart, voulez-vous que je vous apporte un petit verre de bon vin, ou deux ?

— Non, répondit Potart presque durement, le vin n'est occupé qu'à nous jouer de mauvais tours. J'ai décidé que je m'en méfierais et je commence aujourd'hui.

— Ah ! monsieur Potart, ce que vous dites-là est d'un jeune homme sage. Le bon Dieu et la Sainte-Vierge vous béniront.

— Merci, mademoiselle Catherine. Une parole comme celle-là me fait plus de plaisir qu'un verre de vin. Mais voyez ! (montrant la bouteille) je me suis arrangé pour ne pas tout boire. Il en restera. Si peu que ce soit, il y en aura assez pour que le vin comprenne que Potart est son maître.

L'autre maître, l'entrepreneur, entra à ce moment. Il avait entendu les derniers mots : l'objurgation de Potart contre le vin.

Il prit la bouteille, la secoua pour vérifier, la reposa sur la table et fixant Potart d'un grand air :

— Mon cher ami, quand un jeune homme part de ce pied-là, il fait toujours son chemin. Tu as commencé en flanquant une leçon aux travailleurs du dimanche ; demain tu en flanqueras une aux festoyeurs de la Saint-Lundi ! Continue mon garçon je serai là pour te soutéir.

— Ah ! grand merci de tout mon coeur, patron. Foi de Potart, vous serez content de moi.

— A la bonne heure. Mais voyons, as-tu assez de tes cent sous de monnaie.

— Oui, oui. Je suis capable de les faire durer jusqu'à la fin de la semaine.

— Tu aurais tort. Fais-les durer seulement jusqu'à mercredi soir. Je couperai

ta paie en deux ; cela te fera douze francs... pour commencer.

— Quatre francs par jour ! Ah ! patron, vous me dorloitez ! Je n'en espérais pas autant.

— Cela me regarde. Tu n'es présentement qu'un manoeuvre mais je sais qu'autrefois tu taillais la pierre assez bien : il faudra y revenir.

— Oh ! !... j'y pensais sans oser le dire.

— Bon, bon ! Et tout à l'heure, de ce pas, où vas-tu ?

— Ah ! c'te bê... Excusez, patron. Je vas retourner à l'église de bois, plus raide et plus droit qu'une flèche.

— Ensuite ?

— Ensuite ? j'irai dans une autre, dans deux autres, dans trois autres ! Et ensuite j'irai me coucher.

— Bonjour donc. A demain matin, cinq heures : ici.

— J'y serai.

Potart y fut en effet. Il arriva même le premier d'une bande ouvrière de vingt personnes.

A l'heure du déjeuner, la bande de vingt se réduisait à huit.

A l'heure du dîner, la bande de huit se réduisait au seul Potart.

Potart ayant résisté sans peine à l'entraînement des festoyeurs de la Saint-Lundi, cela lui valut de n'être pas tourmenté le lundi suivant, ni les autres lundis.

Nous le laisserons suivre la voie nouvelle que la divine Providence lui avait ouverte.

Et nous le retrouverons au bout de quatre années dans une petite ville de la banlieue, mûri par la foi et le travail, ayant, comme le disent les travailleurs, le pied dans l'étrier, mais toujours Potart.

C'est-à-dire que le lecteur voudra bien se persuader qu'il a dormi quatre ans.

M. Fournel tint la promesse qu'il avait faite à Potart. Aprs deux ou trois semaines d'épreuve, et d'épreuve complètement

satisfaisante, il le remit à la direction de son principal tailleur de pierres, qui eut bientôt transformé la manoeuvre en une espèce d'artiste exécutant la moulure et la vive arrête aussi bien que le premier sculpteur du bâtiment.

Potart vous faisait des semaines de trente-cinq à quarante francs, sans se forcer. Bientôt il devint tâcheron et eut des tailleurs de pierre sous ses ordres. Le vin prenant sa part, mais très petite. Les écus de cent sous se tassaient à la caisse d'épargne, ce qui n'empêchait pas d'acheter la mortre d'or, avec la douzaine de chemises et une confortable provision de vêtements quasi bourgeois.

Les quatre années dont nous parlions antécédemment avaient passé, et nous retrouverons tout à l'heure Potart établi dans une petite ville de la banlieue à laquelle nous donnerons un baptême imaginaire, c'est-à-dire que nous appellerons Virangin.

Virangin est une de ces cités neuves qu'improvise le caprice parisien. Elle a quinze ans d'existence au plus, et elle possède déjà une jolie église, une école communale, une municipalité, le tout flambant neuf, avec une petite place et beaucoup de superbes boutiques.

Ce sont des rentiers parisiens, des marchands en retraite, des amateurs de villégiature, qui forment sa population plus ou moins fluctuante. L'engouement a donné là : on bâtit toujours.

Potart y trouve son compte, car il est devenu entrepreneur de bâtisses.

Il est devenu aussi un homme marié.

Il est même devenu, depuis deux ou trois fois vingt-quatre heures, un père de famille, ainsi que vous l'allez voir.

Mais il est demeuré Potart plus que jamais. Le voilà qui se dirige vers la municipalité de Virangin en compagnie d'une sage-femme portant un nouveau-né.

Il entre sans dire gare, et pénètre dans le bureau du secrétariat, où se tient un

homme de cinquante ans, de mine grave et importante, chauve, avec des lunettes.

#### IV

Potart.— Le maire est-il là ?

Le secrétaire.— Que lui voulez-vous ?

Potart.— Je veux lui faire inscrire un enfant, ici présent, du sexe masculin, comme disent les écrivassiers !

Le secrétaire.— Vous n'avez pas besoin du maire pour cela.

Potart.— Cela m'est incirconflexe, le maire ou l'adjoint. C'est vous qui êtes l'adjoint ?

Le secrétaire.— Non, je suis le secrétaire.

Potart.— Excusez ! Plus que ça de pose ! Alors l'adjoint doit avoir un tricorne avec un plumet.

Le secrétaire.— Monsieur !...

Potart.— Eh bien ! Inscrivez-nous le petit entrepreneur tout de suite et rondement.

Le secrétaire, (taillant sa plume)—Vous avez des témoins ?

Potart.— Non. On m'a dit qu'il y avait dans les mairies des hommes pour cela à qui on donnait vingt sous chacun pour témoigner la chose. Je paierai ce qu'il faudra.

Le secrétaire.— Monsieur !...

Potart.— Quoi, monsieur ? Sont-ils là vos hommes ?

Le secrétaire.— Monsieur, nous acceptons quelquefois le témoignage du concierge et d'un voisin, mais il n'y a rien d'officiel.

Potart.— Cela m'est égal. En attendant, inscrivez toujours, j'irai ensuite les chercher pour l'exécution du paragraphe.

Le secrétaire.— Monsieur !...

Potart.— Monsieur ! Cela va finir ? N'en parlons plus. Vous êtes peut-être un brave homme tout de même. Seulement, si

on ne taillait pas la pierre plus vite que vous ne taillez votre plume, il aurait fallu au moins trois cents ans pour rebâtir la capitale.

Le secrétaire, (irrité) — Finissons-en, monsieur ! Vous êtes le père du nouveau-né ?

Potart.— Un peu : je m'en flatte.

Le secrétaire.— Vos nom, prénom et profession ?

Potart.— Jean-Nicolas Potart, entrepreneur de bâtisses à Virangin, vingt-cinq ans.

Le secrétaire.— La mère ?

Potart.— Louise-Françoise Bréhu, lingère, vingt-deux ans.

Le secrétaire.— Etes-vous mariés ?

Potart.— Eh bien ! dites donc, gratte-la-plume, pour qui nous prenez-vous, ma femme et moi ?

Le secrétaire.— Monsieur !...

Potart.— Seigneur ! le voilà encore parti !... (Criant.) Oui, nous sommes mariés depuis un an, en légitime mariage, et ceux qui ne font pas comme nous sont des propre-à-rien ! C'est que... vous aviez l'air de nous soupçonner ma femme et moi !..

Le secrétaire, (avec dignité).— Abrégeons je vous prie. Quels prénoms donnez-vous à l'enfant ?

Potart.— A mon garçon ? Eh bien ! voilà : Jean-Louis Cent-sous Potart.

Le secrétaire.— Hein ?

Potart.— Jean-Louis Cent-sous.

Le secrétaire.— Cent-sous ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

Potart.— Cent-sous, c'est le nom que je veux donner à mon petit.

Le secrétaire.— Monsieur, nous n'acceptons pas des noms ridicules. Il y a derrière vous un almanach de cabinet : choisissez un autre nom.

Potart.— Par exemple, voilà du neuf ! Je ne peux pas donner à mon petit le nom que je veux ?

Le secrétaire.— Si, excepté un nom ridicule.

Potart.— Ridicule ? Et dans les temps, vous inscrivez bien les nouveau-nés sous le nom d'un fruit, ou d'un légume, ou d'un Brutus !

Le secrétaire.— Vous êtes libre encore de choisir le nom du Grec Aristide.

Potart.— Un nom de vieux Grec ? Et vous trouvez que ce n'est pas ridicule, cela ? Je suis catholique, entendez-vous ! Et je dis que ceux qui donnent à leurs enfants d'autres noms que des noms de saints sont des va-nu-pieds, des sans-cœur des..

Le secrétaire, (gravement) — Alors, monsieur, pourquoi infliger à votre fils le nom de Cent-sous ?

Potart.— Infliger ? Infligé vous-même ! En voilà une raide ! Vous me demandez pourquoi ? Parce qu'il y a dans mon passé de jeune homme une histoire d'un écu de cent sous à qui je tiens à faire honneur ; même qu'il est dans ma poche, l'écu de cent sous, et je puis en être fier ; et je vas vous le montrer.

Ce disant, le rude garçon tire de sa poche un papier qu'il déplie ; ensuite il ouvre la porte de la balustrade à jour que la prévoyance municipale élève partout entre l'autorité et le public, et il pose, ou plutôt il frappe son écu de cent sous sur la table du secrétariat.

Le secrétaire ne daigne pas même regarder.

Potart.— Cet écu de cent sous, voyez-vous, il m'a été donné il y a quatre ans dans une église par un monsieur que je ne connaissais pas, et que je n'ai jamais revu depuis. Avec l'écu de cent sous, le monsieur m'a donné aussi beaucoup d'autres choses meilleures, des paroles, des explications — et des fameuses ! — qui ont fait de moi un homme et un chrétien !

Le secrétaire.— Monsieur, je suis aussi un chrétien, mais chaque chose à sa place : faites-moi le plaisir de repasser de l'autre côté de la balustrade.

Potart.— C'est juste, je repasse. Seule-

ment, ne dites pas que vous êtes un chrétien : vous êtes un poseur. Parce qu'on a eu le tort de vous remettre pour deux liards d'autorité, au lieu d'être poli et agréable avec les bons garçons comme moi, vous singez le personnage. Vous penchez la tête en arrière, vous faites semblant de tailler votre plume, vous regardez en dessus de vos lunettes d'un air capable ; vous vexez le monde !..

Le secrétaire.— Monsieur !..

Potart, (en colère.)— Enfin, finissons-en. Vous n'avez pas le droit de m'empêcher d'appeler mon garçon du nom que je veux. Cela ne fait de mal à personne... **Ecrivez comme je l'ai dit, et plus vite que cela, ou je me fâche.**

Le secrétaire, (penchant la tête d'une manière aristocratique.)— Le bruit que vous faites monsieur, est parfaitement inutile, et tout à l'heure il se retournera contre vous. Je n'écrirai pas le nom !

Potart, (ouvrant la balustrade)— Vous n'écrirez pas le nom de Cent-sous !

La sage-femme, (criant)— Monsieur Potart, je vous en prie, ne vous mettez pas en colère, cela finira par vous faire aller en prison.

Potart, (près du secrétaire.)— Je veux qu'il écrive, et il écrira ou je lui fais manger ses lunettes !

Le secrétaire, (debout.) — Monsieur, vous m'insultez dans l'exercice de mes fonctions !..

Potart, (frappant le bureau du poing.) — Ta fonction ? Mais fonctionne donc, vieux maître d'école ! Je ne te demande que cela.

A ce moment, une porte s'ouvre, à gauche, dans le fond du bureau, et un monsieur paraît.

Le monsieur. — Qu'y a-t-il donc, et pourquoi ce bruit ?

Le secrétaire. — Monsieur l'adjoint, c'est un homme qui prétend me contraindre à...

Potart.— Monsieur l'adjoint ? Bon !..

L'adjoint, (à Potart)— Que demandez-vous donc, monsieur. ?

Potart, (fixant l'adjoint.)— Ah !... Est-ce bien possible ?.. Je ne me trompe pas !.. C'est vous !..

L'adjoint, (étonné.)— Il me semble, en effet, vous avoir vu déjà...

Potart.— Eh ! où ! Il y a quatre ans ! Dans l'église de bois ! Votre écu de cent sous ! Le voilà, monsieur ! (Il le montre dans le creux de sa main.) Le même ! Gardé comme une relique ! Il a fait de moi un chrétien et un homme !..

L'adjoint, (ravi.)— Ah ! mon brave enfant !.. Donnons-nous la main, et entrez donc dans mon bureau.

Potart, (radieux.)— Merci bien, mon adjoint ! Mais c'est que j'ai là le petit, que je viens faire inscrire.

L'adjoint.— Vous êtes donc marié ?

Potart.— Oui, mon adjoint, marié et établi, et en bon chemin : tout cela avec la messe de l'église de bois et l'écu de cent sous.

L'adjoint, (à la sage-femme.)— Allons, venez ! C'est grand plaisir pour moi de recevoir ensemble le père et le fils.

Ils entrent. La porte se referme sur eux. Le secrétaire essuie ses lunettes en soufflant, et il se remet à tailler sa plume.

Voilà notre gros Potart tout à même d'une grande belle salle à la décoration austère : papier vert sombre, fauteuils en velours vert sombre, bibliothèque aux rideaux du même vert, et un parquet ciré, avec un lustre grandiose qui tombe du plafond.

Lui-même, Potart, se sent assis dans un superbe fauteuil municipal que lui a avancé M. l'adjoint d'un air affectueux ! Cela lui monte à la tête ; il est incapable de contenir sa potardise.

— Dites donc, monsieur mon adjoint, nous ne sommes plus sous l'auvent de l'église de bois. Là où vous m'avez insinué un écu de cent sous dans ma poche, en trahison !

— Ah ! ah ! vous avez donc deviné ?

— Fallait bien être sorcier pour cela. Mais il a fait des petits, votre écu de cent sous ! Même qu'en voici un que je vous présente : Jean-Louis Potart...

— Très-bien. On vous appelle Potart ?

— Toujours comme vous voyez. Dame ! vous ne m'avez pas demandé mon nom, je ne vous l'ai pas dit.

— Cela ne m'était pas nécessaire : le bon Dieu nous connaissait bien l'un et l'autre, et j'ai senti qu'il devait suffire à vous guider.

— C'est vrai ! Pourtant, une fois que j'ai eu, comme on dit, le pied dans l'étrier j'aurais bien voulu vous connaître et vous rencontrer encore.

— Vous voyez que le bon Dieu suffit à tout. Il nous remet aujourd'hui face à face. J'habite Virangin, et l'on me nomme M. Chancel.

— M. Chancel ! C'est un plus joli nom que Potart. C'est drôle ! ils sont très-ressemblants nos deux noms ! Ils étaient faits l'un pour l'autre : le nom de Potart a eu bigrement de la chance de rencontrer le nom de Chancel près de l'église de bois !... Oh ! oh ! oh ! j'ai l'air d'avoir manqué de faire un calembour !

— Potart, mon cher Potart, s'écrie en riant M. Chancel, dites-moi donc en abrégé ce que vous êtes devenu depuis... quatre ans.

— Volontiers. C'est long, quatre ans, mais cela peut tenir en quatre minutes : vous êtes sans doute pressé, et mon petiot aussi. Donc, en vous quittant, j'ai cherché de l'ouvrage tout de suite. Tout de suite le bon Dieu m'a mené chez un brave homme d'entrepreneur qui a consenti à prendre sous sa garde votre fameux écu de cent sous, que je ne voulais plus quitter. Et tout de suite, le dimanche même, j'ai eu de la besogne ; une rude ! Je l'ai bâclée sans rien dire. La besogne faite, j'ai refusé le salaire, oh ! mais là, rondement à cause du dimanche. Tout de suite, le bra-

ve homme d'entrepreneur m'a pris en amitié. Je piochais dur ; il me payait au mieux ; je me suis mis à aimer le travail et à haïr le vin. Au bout de deux ans, j'avais quinze cents francs à la caisse d'Épargne, et je commençais à faire de petites entreprises de maçonnerie pour mon compte. Vous pensez bien que je m'étais adressé à un prêtre, un bon prêtre, qui m'a converti comme il faut, et que tous les ans je figure en bonne ligne dans le régiment de la grande communion de Notre-Dame, non compris les autres fêtes carillonnées où je communié encore selon l'endroit où je me rencontre ! L'an passé je me trouvais à la tête de plus de mille écus, et nippé mieux qu'un bourgeois. J'ai fait connaissance d'une bonne petite femme, une orpheline de dix-huit ans, élevée chez les Soeurs de l'Instruction, pas trop belle, mais laborieuse, une bonne santé et un bon état de lingère. Depuis trois mois, nous avons loué ici à Virangin, une boutique qui sera superbe et j'espère que le bon Dieu ne me refusera pas sa bénédiction. Avant-hier, ma femme a mis au monde un petit entrepreneur qui n'est pas encore baptisé, parce que des personnes qui m'avaient promis d'être parrain et marraine ont manqué à leur promesse. Et... et voilà ; la mère et l'enfant se portent bien.

— Mon cher ami, je ne trouve pas une seule bonne parole à vous dire que celle-ci :

Et M. Chancel tendit la main à Potart avec une franche affection.

La main blanche et la main rouge demeurèrent quelques instants pressées.

Le maçon, un peu confus, écarquillait un large sourire.

M. l'adjoint paraissait fort ému.

— A présent, reprit Potart il faut bien que je vous explique la difficulté que j'ai eue tout à l'heure pour l'inscription de mon petit.

— Ah ! c'est vrai !



— C'est à cause de votre écu de cent sous .

— Par exemple ! Il me semble impossible que mon écu de cent sous ait eu tort.

— Mais, mon adjoint, vous ne lui faites pas assez d'honneur à votre écu de cent sous ! Vous devriez être content de le revoir, après quatre ans d'absence. Tenez, le voilà ! Le même ! Seulement il a l'air neuf, parce que je l'ai lessivé et blanchi au moyen d'un acide.

M. Chancel prit l'écu de cent sous et l'examina d'un air songeur.

— C'est bien lui. Si le jour où je l'ai glissé dans votre poche, au sortir de l'église de bois, quelqu'un m'eût prédit l'influence qu'il aurait sur votre destinée, je me fusse refusé de le croire. Et cependant, rien de plus naturel. Derrière l'écu de cent sous — voici que je me souviens ! — il y avait votre bonne simplicité, votre retour à la foi, votre agenouillement, votre credo ! Il y avait enfin la protection de Dieu, bien autre que la mienne. C'est égal, je me sens bien heureux d'être devenu l'instrument d'une chose si belle ; car cette belle chose sera l'honneur de ma vie !

— Ah mais oui ! Ce jour-là, vous avez taillé une fameuse pierre ! Bien sûr, on en aura causé là-haut !...

— Et votre difficulté de tout à l'heure ? Parlez-en donc !

— Ah ! c'est juste. Votre secrétaire est peut-être un brave homme, mais têtu en diable. On dirait un vieux maître d'école.

— Il l'a été en effet.

— Là ! j'en étais sûr ! Nous nous sommes empoignés pour un rien. Moi qui depuis quatre ans garde votre écu de cent sous comme une relique, je voulais donner à mon gamin un nom qui provienne de notre affaire : je voulais l'appeler Jean-Louis-Cent-sous. Le maître d'école s'y est refusé, parce que le nom de Cent-sous lui paraissait ridicule.

— Tiens ! tiens ! c'est une idée. Mais vous ne lui avez sans doute pas expliqué

vos motifs.

— Je m'y disposais ; seulement pour cela, il fallait ouvrir la balustrade et m'approcher de lui. Vous comprenez qu'ayant ouvert la balustrade et m'étant permis d'entrer dans le vénérable secrétariat sans sa permission, je n'étais plus un homme ; j'étais un chenapan, un révolutionnaire, un je ne sais quoi, bon à pendre. Eh bien ! et vous mon adjoint, est-ce que cela vous paraît ridicule que mon garçon s'appelle Cent-sous ?

— Ridicule, non ; mais c'est une espèce de bizarrerie qui a le tort de se heurter contre un usage chrétien. Vous savez ce que je veux dire ?

— Oui, oui ; il y a un bienheureux qui se nomme l'écu de cent sous, et que l'on adore ici-bas assez généralement mais ce n'est pas un bienheureux reconnu par l'église.

— Vous y êtes.

— Ah ! mon adjoint, cela me fait de la peine de renoncer à l'idée que j'avais eue. J'aurais été bien content que mon petit portât la marque du miracle que le bon Dieu a fait pour moi, il y a quatre ans, dans l'église de bois !

— Vous y tenez, mon cher Potart ?

— Oui. J'y tenais ferme.

— Eh bien ! je vais vous indiquer un moyen d'arranger tout cela sans sortir de la règle. L'écu de cent sous auquel vous tenez tant, c'est un peu moi, n'est-ce pas ? Comme aussi le cher souvenir de l'église de bois ?

— Oui, monsieur, assurément.

— Partant de là, je vais vous offrir une solution à laquelle je pense que vous n'objecterez rien. Votre fils s'appelle Jean-Louis ? Nous l'appellerons Jean-Louis-Charles-Antoine.

— Charles-Antoine ? Si cela vous va, cela me va. Mais pourquoi Charles-Antoine !

— Je vais vous le dire. Vous souhaitez que l'écu de cent sous de l'église se fixe

sur la tête de votre enfant, et l'écu de cent sous c'est moi. Vous devriez deviner le surplus ! On me nomme Charles, et on nomme ma femme Antoinette. Ma femme et moi nous serons parrain et marraine de votre fils : ainsi votre fils portera mon nom de Charles.

— Ah ! mais jarnicoluche ! cela me va mieux que des lunettes à un sapeur, ça ! Vous serez le parrain de mon petit ? Et votre épouse, la marraine ? Foi de Potart, mon adjoint, on me nommerait baron des cinq empires que je ne serais pas plus content ! Faut dire ça au petit tout de suite...

Potart va vers la sage-femme et il crie à l'enfant :

— Hé ! Charlot ! Voilà qu'il te tombe du ciel un parrain !...

Puis se tournant vers M. Chancel, qui rit à cette brave liberté chrétienne :

— C'est vrai, ça ! il y a quatre ans, il m'est tombé du ciel un écu de cent sous et de bonnes choses avec, au moyen d'un monsieur que je ne connaissais pas. Aujourd'hui, voilà le même monsieur inconnu qui se trouve juste à souhait pour donner à mon garçon un parrain superbe ! Cela fait deux miracles l'un sur l'autre.

L'expansion de Potart dura ainsi l'espace d'un grand quart d'heure. L'honnête garçon parlait à son fils, parlait à M. Chancel, s'excusait de son intempérance de langue et ne continuait pas moins.

La sage-femme dut y mettre ordre, en rappelant que le petit M. Charles éprouvait le besoin d'être inscrit sur le registre de la mairie d'abord, nonobstant d'autres besoins qui nécessitaient son retour à la maison.

M. Chancel appuya l'observation de la sage-femme, et il prit à son compte la formalité municipale. Potart lui dicta les noms du père, de la mère, du fils, ce qui suffisait pour le moment.

— Et les deux témoins, dit Potart, avec leur pataraphe ?

— Je m'en charge, lui répondit M. Chancel. Mon beau-père, M. le comte de Prailly, et moi, nous signerons l'acte.

— Oh ! mon petit Charles aura pour témoin de sa naissance un comte ? C'est un vrai effondement de bénédictions qui me tombe sur la tête ! Il faut que je coure raconter ça à ma femme !

M. Chancel se garda bien de réprimer cette innocente joie. Il savait que la soupape des paroles abruptes est nécessaire à certaines natures. Par la porte entr'ouverte du cabinet de l'adjoint, Potart, en se retirant, recueillit un sourire et un adieu amical :

— Au revoir. A bientôt. Bonjour à votre femme !

Ce "bonjour à votre femme" charma Potart. Potart avait l'air d'être un intime de l'adjoint. Aussi passa-t-il naïvement radieux près du secrétaire à lunettes.

Comme Potart était un très-bon garçon, prêt à sortir, il dit au secrétaire :

— Bonjour, mon vieux ! Sans rancune.

— Monsieur !...

Mais ce monsieur, au ton froid et poli ne ressemblait pas à l'autre monsieur qui avait tant déplu à Potart.

Potart crut devoir répondre à la politesse, et, se retournant à demi :

— Bon, bon, ne vous dérangez pas ! Continuez la taille de votre plume !

Trois jours après la double scène qui précède, la petite ville de Virangin était tout en l'air : on allait baptiser en grande cérémonie le fils de M. l'entrepreneur. Un groupe de messieurs très comme il faut et de dames en toilettes élégantes partaient de la maison de Potart, avec le petit Charles en tête, paré d'une pelisse magnifique et enfoui sous les dentelles, riches cadeau de la marraine à son filleul !

Le parrain et la marraine suivaient.

Une soeur de madame Chancel donnait le bras à son père, M. le comte de Prailly.

Mais la comtesse, bonne dame au visage bienveillant, encadré d'une blanche chevelure demeurait seule.

— Mon cher Potart, dit le parrain, offrez donc votre bras à ma belle-mère...

Potart fit de son mieux. Sentant le bras d'une comtesse sous le sien, il rougit comme une jeune fille.

Il se taisait. La comtesse alors l'interpella :

— Monsieur Potart, vous avez l'air préoccupé, même contrarié...

— Oh ! pas trop. Mais là, c'est-il contrariant que ma bonne femme ne puisse pas voir cela !... .

Si le lecteur rêve de Virangin, et qu'il cherche en son rêve la maison Potart, il la trouvera dans une large rue qui mène à la place de l'Eglise. Une maison blanche, un magasin de lingerie très-beau, en vitrage, avec une caisse de fleurs de chaque côté de la porte, et au-dessus du magasin, sur toute sa longueur, en lettres de bois doré : A l'écu de Cent sous.

#### LA CHANSON DU PETIT PIGEON BLEU

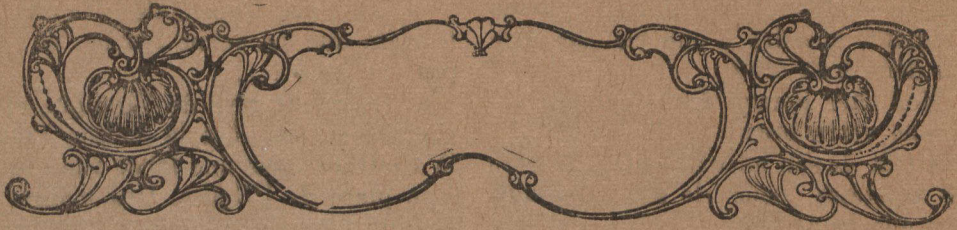
Dans les palmiers berceurs dorment les tourterelles.  
 Mais un rayon d'aurore a réveillé soudain  
 Et fait s'éparpiller dans l'odeur du jardin  
 Tout un vol de couleurs vives et d'ombres frères.

Sous les cieux animés de mignonnes querelles.  
 Aux bords des séguias au sourire argentin,  
 Trois autres pigeons bleus qu'éveilla le matin  
 Font sonner le grelot joyeux de leurs voix grêles.

Ah ! fillettes, riez, et tournez en chantant  
 La chanson enfantine et grave par instant,  
 Que l'on entonne autour de la rose épousée :

Petite tourterelle, au nid, dans le palmier,  
 Tu sens battre ton coeur sous ton aile irisée,  
 Car tu rêves l'amour d'un jeune et beau ramier !

Louis GALARD.



## L'Illusion Au Theatre

### DE QUOI SE COMPOSE UN REPAS SUR LA SCENE

**O**N répète à chaque instant que "le théâtre est l'image de la vie"; il faut bien avouer que le génie de certains artistes nous donne fort souvent l'illusion de la réalité. Qui de nous, n'a senti à de certains moments, au cours d'une représentation théâtrale, ses yeux s'embuer de larmes et son cœur se crispier douloureusement à la vue d'une situation émouvante. Bien plus, quel est celui qui n'a pas fait de rapprochements entre les sentiments personnels dont il est pénétré, et ceux du personnage que l'acteur fait vivre devant ses yeux. J'ai dans ma vie parcouru de nombreux théâtres sur bien des points du globe. J'ai, comme beaucoup d'autres, partagé la bonne fortune de vibrer sous le charme dégagé par certains artistes de talent, plus souvent j'en ai rencontré de médiocres, mais presque partout, j'ai vu le public se laisser entraîner à l'illusion d'optique de la scène, et répéter la phrase consacrée: "C'est bien ça la vie."

Comme tous ces braves gens eussent changé d'avis, s'ils avaient pu pendant les entr'actes, jeter un léger coup d'œil sur les coulisses et contempler leurs favoris,

dégagés de l'illusion de la rampe. Tout ce que l'on a pu dire sur la vie intime des comédiens, sur les petites mesquineries, les vilénies qui se jouent derrière le rideau d'un théâtre, sont encore au-dessous de la vérité. Il faut avoir été intimement mêlé à cette existence des coulisses pour en connaître les travers, il faut surtout être prodigieusement doué pour se débarrasser de toutes les basses intrigues qui s'y déroulent, s'adapter au rôle que l'on est chargé d'interpréter et le faire comprendre au public. Il est vrai de dire que l'artiste digne de ce nom, cesse d'être lui-même dès qu'il a mis le pied sur la scène, il n'est plus que le personnage enfanté par l'auteur et il oublie tout ce qui n'est pas dans la note. C'est encore de l'illusion, illusion de la scène, illusion de la salle, le théâtre n'est fait et ne vit que de ça.

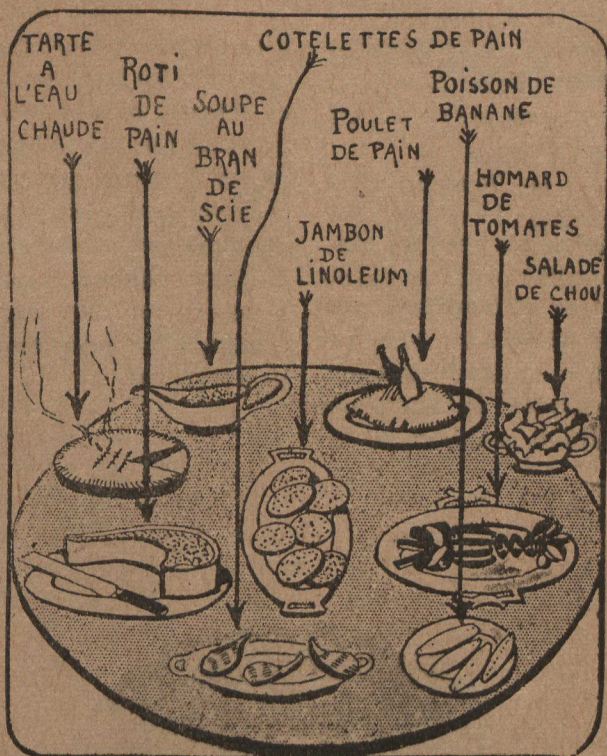
Aussi que de stratagèmes employés pour arriver à la rendre aussi complète que possible, que de truquages, de machineries compliquées, qui stupéfieraient le spectateur, s'il lui était donné de les voir mettre en œuvre. Je n'entrerais pas dans une série de descriptions qui me mène-

raient beaucoup trop loin, je me contenterai de présenter à mes lecteurs la composition d'un de ces repas fastueux servis par des laquais chamarrés, dont le menu fait venir l'eau à la bouche de certains pauvres diables des places à bon marché.

Nombre de procédés ont été employés pour figurer les différents mets incorporés dans un dîner. Pour le potage on se servait autrefois d'un liquide coloré, mais

découpez des morceaux de linoleum en ayant soin de laisser le rouge en dessus et l'illusion à distance sera complète. La salade sera confectionnée avec des feuilles de choux et quelques tomates artistement arrangées sur un plat, figureront à s'y méprendre une superbe langouste cuite à point.

Voulez-vous du poisson, des tranches de bananes vous serviront à souhait, quant



on en a reconnu l'inconvénient. Outre que c'était difficile à servir, on pouvait craindre à tout instant les taches occasionnées par les éclats de la mixture. On se sent aujourd'hui de "sciure de bois", et les résultats au point de vue de l'optique ont fait prévaloir son emploi.

Voulez-vous présenter un plat recouvert de tranches succulentes de jambon bouilli,

au poulet rôti il sera encore plus facile de le faire apparaître. Avec un pain viennois à croûte dorée, dans lequel vous enfoncez deux morceaux de bois figurant les cuisses, vous figurerez un poulet délicieusement rissolé, si vous préférez une dinde prenez un pain plus gros, tout en conservant le même procédé.

Les rôtis de bœuf sont généralement ob-

tenus par l'emploi d'une large tranche de pain coloré avec du jus, elle se découpe aisément, et offre toute l'apparence d'un plat succulent. Des tranches de pain grillé au bout desquels on ajoute des papillotes en papier remplaceront à s'y méprendre des côtelettes de mouton, et offriront l'avantage de pouvoir être mangées par les acteurs.

Le dessert est tout aussi facile à improviser, voulez-vous une tarte toute fumante, prenez un plat de terre contenant des pommes de terre bouillies bien chaudes, recouvrez le tout d'un papier bien serré sur l'orifice, dès que vous crèverez l'enveloppe la vapeur s'en dégagera.

Pour les liquides ou les liqueurs, on se sert de thé. Pur, il simule le whisky, coloré avec de la grenadine, ce sera du vin. Le "ginger ale" remplit l'office de champagne. L'eau elle-même est remplacée, non pas l'eau qui sert à boire, mais celle qui est destinée à produire un effet scénique. Ainsi, veut-on représenter le sauvetage d'un individu en train de se noyer, on en-

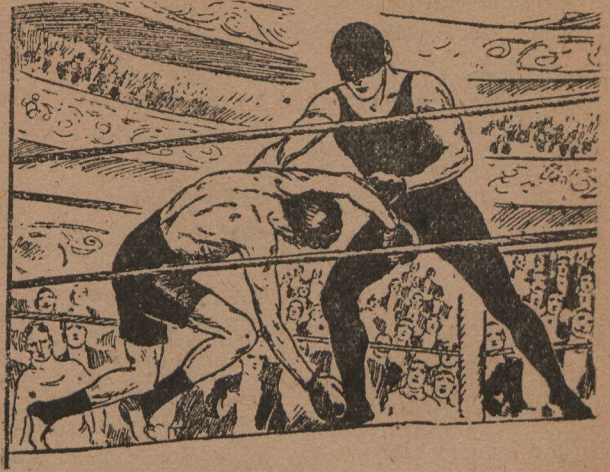
duira d'une forte couche de vaseline les vêtements de l'acteur, avec, ses cheveux ébouriffés et le reflet que produira la lumière sur la matière grasse dont il est enduit, l'artiste aura l'apparence absolue d'un homme ruisselant d'eau sortant d'une rivière ou de l'océan.

Et maintenant mes chers lecteurs n'enviez pas la place de ces malheureux figurants, costumés en grands seigneurs, qui s'installent aux tables somptueuses servies sur la scène. Beaucoup d'entre eux considèrent mélancoliquement et l'estomac vide les mets qui leur sont présentés, et songent qu'une tranche de bouilli ferait cent fois mieux leur affaire. N'en est-il pas de même pour ceux qui reçoivent sous vos yeux des bourses garnies d'or, dédaigneusement lancées par des marquis de hautes lignées, et qui, la représentation terminée, rentrent chez eux à pieds, tout transis, pour économiser les cinq cents de leur tramway.

A. RIOU.



# LA BOXE DANS L'ANCIEN TEMPS



L'ESPRIT sportif si important qui se manifeste depuis quelques années avec une vigueur nouvelle, vient de remettre en honneur la boxe, ce sport vieux comme le monde.

La boxe était en grande vogue chez les Grecs, au quatrième et au cinquième siècle av. J.-C., c'est-à-dire au moment de l'apogée de la civilisation hellénique, où la culture du corps et celle de l'esprit marchaient de pair, où les philosophes reprochaient à un jeune homme d'avoir les membres grêles, comme ils le blâmaient de n'avoir aucune connaissance en métaphysique.

Cette époque fut donc une période "d'amateurisme" semblable à celle que nous voyons éclore actuellement.

La boxe grecque ressemblait étrangement à la boxe américaine moderne. On y frappait des deux mains et principalement à la mâchoire. On s'y servait même de gants plutôt destinés, comme nos gants actuels de boxe, à protéger les phalanges que pour amortir les choes.

Les combats avaient lieu au "finish" et le knock-out était usuel.

Au cinquième siècle av. J.-C., on se ser-

vit d'une nouvelle espèce de gants plus durs et plus lourds, dont Platon préconise l'emploi comme donnant à la boxe plus de ressemblance avec le combat véritable.

En l'an 325 environ avant J.-C., le poète Théocrite, dans sa 22<sup>e</sup> idylle, donne une belle description d'un combat de boxe qui eut lieu entre Amycus et Polydeucès. Le premier était un athlète aux membres gros et saillants. Ses oreilles étaient déchirées à la suite de nombreux combats.

Son adversaire était plus léger et d'une adresse incroyable. Le début du combat se passa en une lutte de tactique et de feintes. Polydeucès, grâce à d'adroites attaques, amène Amycus à avoir le soleil dans les yeux; mais ce dernier n'en a cure et précipite l'attaque par de larges swings des deux bras.

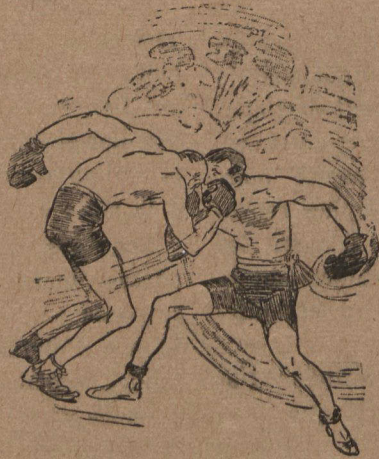
Un coup à la pointe du menton — coup que pratiquent nos boxeurs modernes — paralyse un instant son adversaire qui attaque de nouveau. Amycus a le visage martelé, ses yeux enflent et il n'y voit plus.

D'un direct à la base du nez, Polydeucès l'envoie à terre, mais il se relève aussitôt et le combat reprend, acharné.

Amycus se montre en état d'infériorité; ses coups sont mal assurés et ne portent pas. A bout de force, il saisit la main gauche de Polydeucès—ce qui est contraire à toutes les règles, nous dit le poète—et essaye d'en finir par un terrible coup de poing du droit. Pogleucès esquive et riposte à la tempe "en mettant toute son épaule dans le coup". Amycus essaye de

s'accrocher, mais les coups pleuvent et le voilà qui s'effondre à terre définitivement.

Nous avons dans cette description l'exact tableau d'un combat moderne et nous devons au poète Théocrite, qui vivait il y a vingt-deux siècles, un souvenir reconnaissant pour cette peinture si exacte d'un sport qui renaît de ses cendres.







## La Distribution Inégale des Sexes sur la Surface du Globe

**D**EPUIS que le très intéressant problème de la dépopulation a été posé dans certaines puissances, toute une théorie de statisticiens se sont mis à l'œuvre pour démontrer quelles pouvaient être les causes premières de cet arrêt dans l'accroissement des races. Je n'irai pas jusqu'à relater ici toutes les hypothèses qui ont été émises à ce sujet, il y en a qui peuvent se soutenir, d'autres franchement baroques, enfin de ridicules; parmi toutes ces données, il en est une qui me semble primer par sa simplicité, tant il est vrai que les choses les plus à votre portée, sont celles auxquelles nous pensons le moins.

A vouloir trop prouver, on ne prouve généralement rien, et toutes les colonnes de chiffres, classées dans des tableaux trop compliqués pour être lus, ne valent pas, selon moi, la justesse de l'observation faite par M. Gulischambarow. Tout simplement il a cherché à se rendre compte, de la façon la plus exacte possible, de la répartition des sexes sur la surface du globe, et il est arrivé à cette conclusion très simple, que le nombre des femmes étant en minorité marquée il y avait peut-être lieu de chercher là et pas ailleurs la solution demandée. Sans vouloir prendre

évidemment toutes les opinions émises, je me contenterai dans ces quelques lignes de présenter à mes lecteurs les chiffres mêmes de la statistique de l'éminent savant et cela à titre purement documentaire.

En admettant, dit-il, que dans l'Amérique chaque femme vivante soit pourvue d'un mari, il resterait encore assez d'hommes pour représenter la population de l'Etat du Missouri, en d'autres termes, il y a en Amérique une plus value de 3 millions et demi d'hommes, par rapport aux femmes, et ces chiffres sont basés sur le recensement des dix dernières années écoulées.

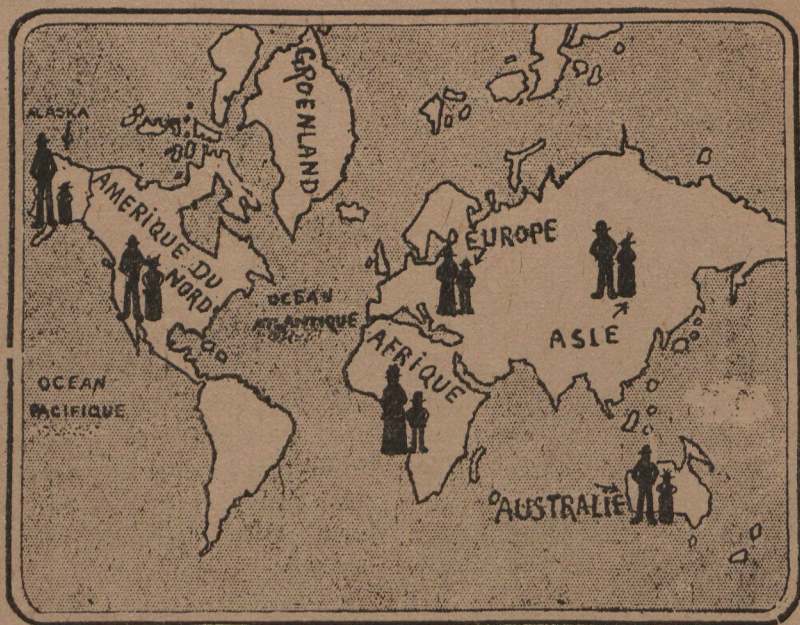
Toujours d'après la même autorité, nous apprenons que sur la totalité du globe il existe un surplus de cinq millions et demi en ce qui concerne les hommes. Il faut donc admettre également que si la proportion Américaine existait dans les autres parties du monde, la dépréciation du sexe féminin serait beaucoup plus accentuée qu'elle ne l'est réellement; en conséquence il y a logiquement des pays où les femmes sont en majorité, c'est ce que nous allons voir plus loin.

D'après ses calculs il estime la population connue du globe à 1,038,000,000, se

décomposant ainsi : 521,700,000 hommes et 516,300,000 femmes, il y a donc une différence portant sur un surplus de 5,400,000 hommes. Poussant plus loin ses calculs, il se place sur une base de pourcentage et déclare qu'au total on évalue qu'il existe 990 femmes pour 1,000 hommes.

Depuis 80 ans environ il était admis que les hommes excédaient le nombre des femmes dans toutes les parties du monde sauf en Europe, or les plus récentes études ont

chiffres sont des plus éloquentes, c'est ainsi que dans l'Ouganda, pour 1000 hommes nous décomptons 1467 femmes. Dans le sens opposé l'Ouest et le Nord-ouest des Etats-Unis, sont extrêmement défavorables à la population féminine, cette situation s'étend au Canada et dans la partie ouest de l'Australie. L'Alaska est peut-être le pays du monde où la différence des sexes est la plus tangible car la proportion est de 389 femmes pour 1000 hommes. Cet-



prouvé que ce pays n'était pas le seul à fournir cette plus-value.

C'est l'Afrique qui détient le record des pays au point de vue extension de la population féminine. Tandis qu'en Europe nous trouvons 1027 femmes pour 1000 hommes, l'Afrique nous porte le chiffre à 1045. Dans le reste du monde les femmes restent en minorité, en Amérique elles sont de 964 pour 1000, en Asie de 961 et en Australie de 937.

Dans certaines contrées de l'Afrique les

te situation n'a pas cessé que de frapper le Gouvernement intéressé qui cherche actuellement à y apporter remède, toutefois il se heurte à des difficultés inhérentes au pays lui-même et à sa situation spéciale. On doit cependant déclarer à sa louange, qu'une sensible amélioration s'est produite depuis quelques années dans le Nord du territoire, et tout laisse à prévoir que peu à peu la moyenne tendra à s'accroître et à se rapprocher de la normale.



Un peu de science naturelle.

# LES GRANDS POISSONS DE NOS EAUX DOUCES.

LES MONSTRES D'EAU DOUCE

Par A. Riou.

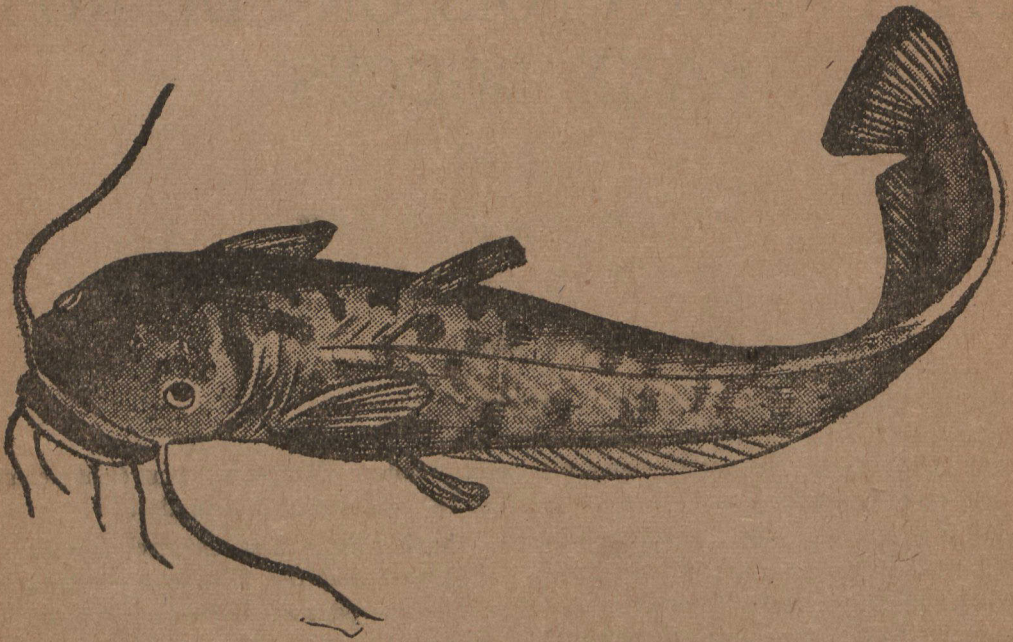
IL Y A peu de temps à cette même place, nous avons fait défiler sous les yeux des lecteurs de la "Revue Populaire" toute une série d'animaux étranges, aux mœurs bizarres, classés sous la dénomination de "monstres sous-marins", nous compléterons aujourd'hui cette collection en présentant dans les mêmes conditions, quelques poissons d'eau douce qui pourraient être dénommés les "géants de rivières". Je m'empresse de dire que cette nomenclature ne sera pas longue, car, fort heureusement, les paisibles cours d'eaux de France ne recèlent pas le quart des variétés d'animaux détenues par l'Océan. Il n'en est pas moins vrai que les riverains de certaines rivières françaises vivent non loin des monstres dont ils ignorent l'existence et dont ils seraient

les premiers effrayés s'il leur était permis de les contempler à leur aise.

Nombre de gens se sont exclamés en entendant parler des dimensions extraordinaires que peut atteindre la carpe de nos étangs. Ils ont crié à l'exagération, à l'impossible, et tous se sont accordés pour les trouver excessives. Or j'affirme que les carpes mesurant un mètre de longueur ne sont pas rares, surtout dans les rivières encaissées suffisamment pourvues de trous et de gouffres. Dans le Midi de la France, certains pêcheurs ont retiré de l'eau de véritables phénomènes, car dans ces pays, les eaux très profondes conservent une tiédeur qui convient parfaitement au développement de ces poissons, et les carpes de ces contrées privilégiées jouissent à juste titre d'une célébrité exceptionnelle.

Parlerai-je du brochet, dont certains spécimens ont atteint une longueur de 1 m. 50 et un poids de 20 kilogs, ce sont là évidemment des pièces assez rares, mais nombre de ces poissons dépassent souvent 1 m. et le poids de 10 kgs. Il m'est revenu que le prix offert par le "Casting Club", de France, a été décerné en 1912, à un certain pêcheur ayant capturé un brochet de 12 kgs.  $\frac{1}{2}$ .

res et la majeure partie des fleuves français. Il en existe d'autres, véritables géants d'eau douce qui se localisent dans certaines régions où la température est plus adéquate à leur tempérament spécial. Nous citerons les deux espèces caractéristiques qui dans certains cas peuvent soutenir la comparaison avec certains monstres marins, nous voulons parler de "l'esturgeon" et du "silure".



L'un des plus gros et des plus étranges poissons d'eau douce, le "silure", dont la taille peut atteindre quatre mètres.

D'autres poissons comme les saumons, atteignent souvent des dimensions extraordinaires et chez ces animaux les poids variant de 15 à 20 kilogs sont assez fréquents. Il n'en est pas de même pour la "truite", bien que quelques-unes arrivent à des tailles surprenantes.

Mais dans cette nomenclature nous ne faisons état que des poissons dont la race se retrouve dans presque toutes les riviè-

A proprement parler, "l'esturgeon" est un animal hybride, moitié poisson de mer, moitié poisson d'eau douce. Au moment de sa croissance il habite les eaux saumâtres ou même salées, et ne remonte dans les eaux douces qu'au moment de la ponte. L'esturgeon présente une conformation qui se rapproche beaucoup de celle du "requin", son corps est recouvert de grosses écailles ossifiées, et son museau

allongé tient un peu du fousseur. Sa queue large est séparée en lobes inégaux et sa longueur totale peut atteindre 5 mètres. Sa chair exquise est d'une blancheur éclatante et d'une finesse qui la font rechercher par les gourmets; aussi le pêche-t-on d'une façon constante en Russie, en Sibérie, et en principe dans presque tous les climats froids où il abonde.

On prétend que sous le moyen âge, le Rhin, le Rhône, la Loire et la Garonne étaient peuplés d'esturgeons, qui offraient une grosse ressource aux riverains au moment de leurs passages. D'importantes pêcheries étaient installées sur différents points propices, mais aujourd'hui l'esturgeon a émigré détruisant ce commerce extrêmement propice. Assez rarement on en capture, et ce ne sont que des isolés, dans ces conditions, la ressource alimentaire que présentait l'esturgeon n'existe plus qu'à l'état de souvenir. C'est encore un sujet d'étonnement pour les fouilleurs d'archives, que de retrouver dans certains vieux chartriers les ordonnances réglant les taxes sur la vente et la circulation de ces poissons dont les mesures nous paraissent aujourd'hui gigantesques.

Nous terminerons cette rapide nomenclature par le "silure", qui n'existe plus guère en France si ce n'est dans les cours d'eaux longeant les Vosges dans la partie nord-est. Comme l'esturgeon il a fui nos

fleuves empuantés par les déchets organiques et les rebuts chimiques des usines installées sur leur parcours. Son lieu de prédilection est actuellement l'Europe centrale et l'Europe orientale. On le trouve en abondance dans la mer Caspienne et en général dans tous ses affluents. Le "silure" est un poisson dont la famille habitait autrefois les régions intertropicales de l'Ancien et du Nouveau Monde. Sa taille varie de 2 à 4 mètres, quelques-uns atteignent même 5 m. et 5 m. 50. Son aspect est bizarre, sa tête est large et plate, osseuse, avec de petits yeux à fleur de peau et sa bouche immense ornée de tentacules longues, minces et flexibles, lui donne une physionomie de monstre cauchemaresque. Il est d'une voracité extraordinaire et dépeuple les rivières dans lesquelles il se trouve; à l'instar du brochet il est l'ennemi des petits poissons qui le fuient, et ses habitudes de glotonnerie ont suffi pour le faire, à bon droit, charger de toutes sortes de méfaits.

Tels sont rapidement énumérés quelques spécimens de ces monstres d'eau douce que nous ne soupçonnons pas en général. Maintenant, Messieurs les Chevaliers de la gaule, préparez vos lignes et partez à la conquête de "l'hameçon d'or" en vous efforçant de capturer une de ces pièces rares qui ne manqueront de vous faire sacrer "Roi des Pêcheurs".



# A Cheval Mesdames!

LE DANGER DE CERTAINES METHODES.—ELE-  
GANCE ET SOLIDITE.—UN BON POINT A  
NOS COW-GIRLS DE L'OUEST

Par Louis Roland.



Malgré la vulgarisation de l'automobile et celle, bien proche, de l'aéroplane, le cheval restera quand même "la plus noble conquête de l'homme" suivant le mot de Buffon et les personnes qui sont éclectiques en matière de sport, préféreront toujours un seul cheval en chair, en os et en nerfs, nourri de foin savoureux et d'avoine dorée, à quarante autres bâtis en bronze et en acier, alimentés de gazoline et faisant mouvoir quatre roues caoutchoutées au lieu de quatre pieds bien ferrés.

Cette préférence est, d'ailleurs, celle de nombre de jeunes femmes ou jeunes filles, depuis la timide jouvencelle qui risque, sur un bon vieux bidet bien sage sa première promenade au bois jusqu'à la fougueuse cow-girl montant le vif broncho qui pointe, rue et se cabre dans la plaine en pétaradant comme un vrai feu d'artifice.

Maintenant tout le monde sait—qu'en laissant, bien entendu, les acrobaties de côté—il y a deux manières de monter à cheval, tout au moins pour les femmes; il y a la position "à cheval" proprement dite et la monte assise à gauche.

Je n'hésite pas à déclarer que je suis autant en faveur de la première que je condamne la seconde et, dût-on m'accuser de féministe, "suffragettard", et tout ce que l'on voudra, je vote pour que toutes les femmes, montant à cheval, portent la culotte... de cheval!

Ah! sûrement un tel vœu va déchaîner une masse de protestations indignées et l'on tentera de me prouver à grand renfort d'arguments que je veux semer la perturbation dans les usages et les modes acquises. Non, je veux tout simplement vous pénétrer de cette vérité que la position "à cheval" qui est rationnelle pour les hommes, l'est davantage encore pour les femmes et que, pour l'un comme pour l'autre, c'est la seule offrant des garanties sérieuses de solidité.

Un simple coup d'œil sur l'ossature humaine suffit déjà pour s'en convaincre;

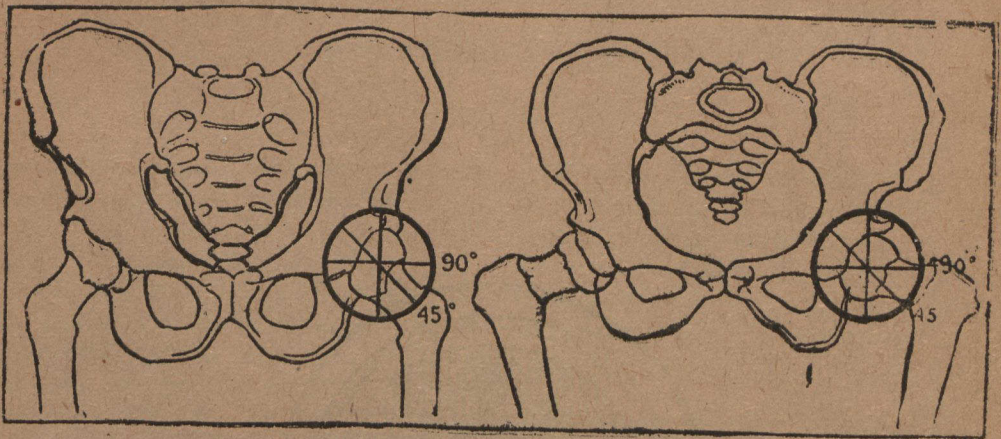
les os du bassin forment avec les fémurs, c'est-à-dire les os des cuisses, un angle beaucoup plus ouvert (près de 90 degrés) chez la femme que chez l'homme (45 degrés); d'où, meilleure adaptation à la selle ordinaire.

La selle ordinaire fournit, de plus un amplomb régulier, la personne, homme ou femme est assise commodément et bien équilibrée tandis qu'il n'en est plus ainsi sur la selle de côté dite "selle de dame".

Sur ce dernier appareil, la femme, plus

vitesse à gauche, que l'animal bondisse au contraire subitement à gauche, notre amazone exécute à droite un saut périlleux des mieux ou des plus mal réussis.

Je prends le cas où le cheval est doux et sage et ne se livre jamais à quelque fantaisie inédite et désagréable, tout ira bien sans doute mais pas très longtemps; l'incommodité de la position assise, pour les trois-cinquièmes, sur un seul côté, c'est-à-dire en "porte-à-faux" aura vite fait de lasser la voyageuse et de la grati-



A gauche l'ossature d'un homme; à droite celle d'une femme. On voit immédiatement que la femme est physiquement constituée pour monter à cheval encore mieux que l'homme.

ou moins bien fixée par deux crampons que serrent les genoux, occupe une position aussi fatigante qu'illogique; elle a les deux jambes à gauche, en dehors du cheval et doit néanmoins faire face en avant. La colonne vertébrale dévie alors d'une manière fâcheuse qui peut aller jusqu'à créer de permanentes déformations chez les femmes montant fréquemment à cheval.

Supposez maintenant un cheval un peu vif ou peureux; qu'il fasse un saut brusque à droite et la cavalière descend en

fier d'une courbature douloureuse alors qu'elle n'avait voulu faire qu'une promenade d'agrément.

Maintenant on vient opposer à tous ces raisonnements la question de l'élégance; il paraît, suivant quelques-uns, que rien n'est aussi élégant qu'une jolie femme en longue robe amazone et comme posée délicatement sans presque aucun point de contact sur sa monture...

Je laisse l'argument pour ce qu'il vaut et sans m'attarder à en discuter la valeur au point de vue élégance, je me borne à

constater qu'il est préférable, en cas de besoin, de sacrifier un peu de cette élégance pour ne pas risquer de se casser la figure, et puis pourquoi donc la méthode masculine serait-elle plus disgracieuse que l'autre? Voyez nos braves petites cow-girls de l'Ouest et dites-moi si elles pourraient accomplir leurs prouesses sur les selles "de côté" qu'elles auraient joliment raison de repousser dédaigneusement du pied!

Franchement, elles me plaisent beaucoup mieux dans leur équipement sobre et sévère que les belles madames longuement enjuponnées de bleu-marine et coiffées du légendaire "tuyau de poêle".

Elles sont pratiques les vivés cow-girls et elles ont tout au moins trouvé le moyen de porter bien gracieusement un vêtement qui n'a guère eu de succès sur les boulevards: ce sont de fières porteuses de jupes-culottes.







## Dans Les Tribus Sauvages De L'Amérique du Sud

### LESI NDIENS DU CHACO

Les Indiens Chiriguanos, qui habitent la Bolivie, nomment la République Argentine "Bapurenda" c'est-à-dire "l'endroit où l'on trouve du travail".

Tous les ans des milliers d'indigènes du Chaco argentin et de la Bolivie se rendent aux sucreries pour se faire embaucher. On les emploie comme terrassiers, portefaix ou coupeurs de cannes à sucre. Cette émigration a pour corollaire la pénétration graduelle et pacifique des blancs dans les contrées encore vierges du sud de la Bolivie, uniquement peuplées d'aborigènes.

Ces Indiens viennent parfois de fort loin. C'est ainsi qu'on peut rencontrer dans ces centres industriels de l'Argentine des Chiriguanos, des Chanès, des tobas, des Matacos, des Chorotis, c'est-à-dire des tribus de provenance et de tempérament très divers.

Enfin, des indigènes du sud de la Bolivie, où jamais un blanc n'a pénétré, entreprennent aussi parfois ce long voyage

La plupart de ces immigrants font la route à pied, car il en est très peu qui possèdent des chevaux. Certains ont à faire 300 milles pour l'aller et autant pour le retour.

La raison de ces lointains voyages réside surtout dans la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer dans leur pays les produits de l'industrie des blancs. Ceux qui travaillent chez eux sont, pour la plupart, très mal payés, et il en est beaucoup qui ne peuvent même pas y trouver de l'occupation.

Beaucoup d'Indiens déclarent que s'ils que s'ils avaient suffisamment de quoi vivre dans leurs villages, ils ne les quitteraient jamais. Toutefois, il est certain que ces voyages au "pays des merveilles" exercent sur eux une grande attraction. Il est curieux d'assister, dans un village asuslay, au retour de ceux qui ont été travailler aux fabriques. Il se fait au milieu de très fortes ovations. Tous les habitants du village se rendent à leur rencontre ; les vieilles femmes les conduisent en chantant au huttes qu'ils avaient quittées, pour y recevoir la bienvenue de leurs parents. Ils étalent alors tout ce qu'ils ont rapporté : vieux fusils, sucres, allumettes, poudre, miroirs, képis galonnés, couleurs d'aniline, etc., toutes choses qui semblaient extraordinaires aux autres Indiens qui se trouvent, d'ailleurs, non moins

émervillés des récits de voyage qu'on leur raconte. Ce n'est guère moins étonnant, pour ces indigènes, que le serait pour nous le récit d'un terrien revenant d'un voyage à la lune. Combien merveilleux, en effet, ne doit pas être, pour ceux qui ont restés au village, d'entendre parler de chemins de fer, de machines à vapeur, des lampes à arc, des maisons à mul-

diens ont une grande facilité pour apprendre cette langue : ils arrivent rapidement à la parler avec une assez grande pureté.

Les Matacos, les Chorotis et une partie des Tobas viennent aux sucreries avec leurs femmes, leurs enfants, leur mobilier et leurs parasites ; — ils construisent leurs villages sous la même forme que ceux qu'ils édifient dans le Chaco.



Un groupe d'Indiens du Chaco.

tiples étages et de toutes autres nouveautés !

Grâce à ces voyages dans l'Argentine, tous les Indiens du Gran Chaco possèdent une grande quantité d'outils : couteaux, armes, etc., et leur civilisation originelle tend à disparaître. Beaucoup d'entre eux apprennent aussi un peu d'espagnol au cours de leurs immigrations, car les In-

A la fabrique, il y a surtout des Matacos et les Chiriguanos. Les premiers sont plus spécialement coupeurs de canne à sucre, les seconds terrassiers. Les Matacos et une partie des Chiriguanos sont payés à forfait.

Les plus habiles d'entre les Chiriguanos sont des ouvriers à la journée et peuvent être comparés aux bons travailleurs de ra-

ce blanche. D'ordinaire le Chiriguano gagne de 1 peso à 1 peso et demi ; les hommes Matacos, 40 centavos, et les femmes Matacos 20 centavos par jour, sans compter la nourriture. La journée est d'environ huit heures pour les femmes et de dix heures pour les hommes.

Les Chiriguanos travaillent, en règle générale, tous les jours, sauf le lundi, où ils se reposent de leurs orgies du dimanche.

Les hommes Matacos travaillent en moyenne 12 jours et demi par mois, et les femmes de la même tribu 11 jours et demi. Les chefs et les interprètes sont ceux qui travaillent le moins.

On doit veiller, lors de la pays, à ne pas donner aux Indiens la totalité de leurs gains, mais à leur en réserver une partie pour le moment où ils retourneront chez eux, autrement, ils se croiraient trompés.

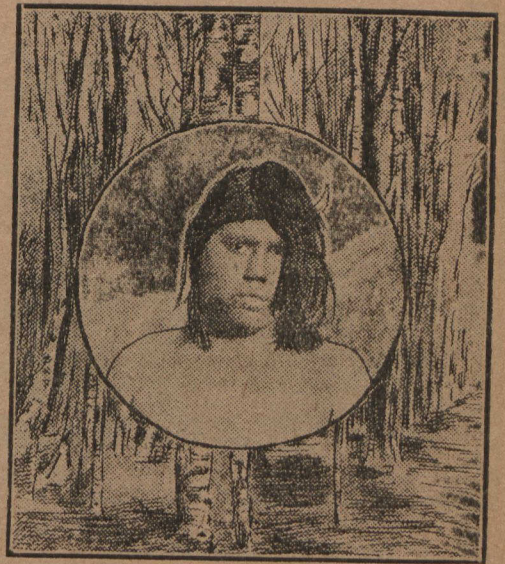
Lorsqu'il meurt, aux sucreries, un Indien Mataco, Choroti ou toba, les gens de sa tribu ne réclament pas l'argent qui peut lui être dû. Il en est autrement des Chiriguanos : pour ceux-ci le chef réclame le paiement de la dette pour ceux qu'il laisse auprès de lui. Il est possible que cette sollicitude pour les héritiers provienne de leur long contact avec les blancs.

Ce séjour des Indiens aux usines à sucre les démoralise au plus haut degré. Les hommes y contractent des habitudes d'ivrognerie désastreuses, l'eau-de-vie, qu'ils s'accoutument ainsi à boire, étant beaucoup plus nuisible à leur santé que les boissons indigènes. Cet abus d'alcool et le contact démoralisant des ouvriers de race blanche suscitent des bagarres sanglantes dans lesquelles nombre d'Indiens perdent la vie.

Un certain nombre de Chiriguanos arrivent aux usines avec leurs familles et s'y fixent définitivement. Ils mènent alors la vie des ouvriers blancs et perdent bientôt

toutes leurs caractéristiques. Mais, alors, que cette nouvelle manière de vivre pour eux est triste ! Ils sont beaucoup plus misérables que dans leurs villages. Au lieu de leurs fines poteries peintes, ils se servent, pour les usages domestiques, de boîtes de conserves vides, d'assiettes en fer-blanc et de vases dont l'usage n'est rien moins que culinaire chez les Européens.

On commet, dans toutes les fabriques, la grande faute de fournir des armes à feu aux Indiens. Grâce à celles-ci, les indigènes qui reviennent de l'Argentine oppri-



Jeune fille Mataco

ment et déciment les tribus qui ne possèdent pour se défendre que l'arc et la flèche. De plus, il est malheureusement à craindre que cette imprévoyance ne se retourne contre les blancs, car l'ère des révoltes est loin d'être close dans le Chaco.

Sur le territoire argentin, le chef toba Taycolique a systématiquement armé ses guerriers avec des fusils. Il a même pris le soin de réformer son armement, en échangeant ses vieux remingtons contre les armes à répétition plus perfectionnées. Les

Indiens de sa tribu sont exercés au tir à la cible ; une fois même, ils ont remporté un prix dans un concours de tir organisé par des blancs.

La meilleure manière d'améliorer le sort des Indiens serait de leur donner du travail bien payé, comme ils en trouvent dans les fabriques du nord de l'Argentine. Mais il faudrait aussi relever leur niveau moral, leur apprendre à lire, à écrire, à sompter, et les protéger contre les vices de la civilisation.

Il semble, à première vue, que les tra-



Hutte d'Indien Mataco.

vaux auxquels ils se livrent leur permettraient de devenir des artisans ; mais cette besogne, mal payée, faite dans un espace resserré, ne fait d'eux que des manoeuvres. S'ils travaillent normalement, s'ils se voyaient, grâce à leurs efforts, devenir plus heureux, mieux nourris, et pouvoir se procurer des chevaux, des outils, des vêtements, le travail prendrait chez eux sa vraie valeur bienfaisante et éducatrice.

#### LES INDIENS DE CALILEGUA

La superbe montagne de Calilegua, dont

le sommet est souvent recouvert de neige, brille d'un vif éclat au-dessus des forêts tropicales. De la plaine, de petits sentiers grimpent, à travers la forêt, jusqu'à la région désolée où rien ne pousse ; c'est le domaine de "Pachamama" la mère-terre, la vieille divinité des Indiens Quichuas. De là se découvre une vue admirable sur les montagnes, la forêt vierge et tous les environs.

Les Indiens de Calilegua parlent tous l'Espagnol, mais mélangé de mots quichuas ; on peut en déduire que cette dernière langue était leur idiome primitif. Les habitations des Calileguas sont construites sur les flancs de cette montagne ; ce sont de petites huttes quadrangulaires, en pierres sèches ou en briques sèches au sileil et couvertes d'un toit d'herbe.

Au sommet du toit, se dresse souvent une croix ; c'est pour en protéger les habitants contre la foudre : aussi la fait-on bénir par un prêtre, car les montagnards sont depuis longtemps chrétiens. Ceci ne les empêche pas de conserver un grand nombre de pratiques n'ayant rien à voir avec la religion chrétienne : par exemple, ils offrent de l'eau-de-vie et de la coca à "Pachamama" et quand ils traversent une passe, ils y déposent une pierre pour éviter la fatigue.

Ils croient que, contre les douleurs des jambes, on doit employer de la graisse de tapir, d'ours ou d'uturunco. Cet uturunco est un animal fabuleux, qui semble avoir été un homme transformé en jaguar. Sa graisse est jaune, et la croyance à la puissance curative de cette graisse existe chez tous les Indiens, depuis le Pérou jusqu'à l'Argentine.

Une autre superstition est la suivante : si, par mégarde, on vient à toucher la terre, dans certains endroits déterminés, une enflure de la main du genou ou du pied s'ensuit, et pour guérir cette affection, il faut appliquer sur la partie enflée de la terre prise à l'endroit même où a eu lieu

**Abonnez-vous à**  
**La Revue Populaire**

Magazine mensuel illustré de 132 pages  
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—  
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,  
 200, Bld St-Laurent, Montréal.  
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

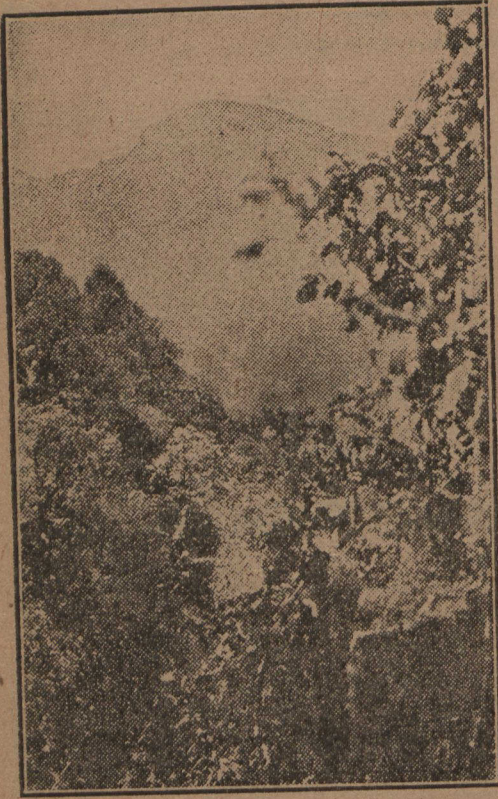
Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

le contact. La graisse d'ours s'emploie aussi pour le même usage.

Pour arrêter les tremblements de terre, qui se produisent souvent à Calilegua, ses habitants vont prier devant le cimetière. Quand il grêle, ils brûlent des feuilles de palmier disposées en croix, cette disposition étant celle qui doit protéger les récoltes.



La Montagne de Colilegua.

Un gaucho argentin, tomba un jour malade à Calilegua, d'où l'occasion pour le sorcier du village de faire étalage de ses talents. Après lui avoir fait avaler de la bière de maïs dans laquelle il avait éteint un charbon rouge, ce gaucho se déclara guéri et paya pour un pareil traitement

une somme assez élevée.

Les coutumes des habitants offrent beaucoup d'analogie avec celles des Quichuas du Pérou qui résident plus au nord. Il est visible que l'ancienne civilisation péruvienne s'est étendue uniformément le long des Andes : on rencontre partout les mêmes costumes, les mêmes aiguilles si particulières qui servent à attacher les châles des femmes ; on y rencontre aussi un céramique assez semblable ; la coutume de mâcher la coca persiste, ainsi que les mêmes remèdes. Cette analogie est surtout remarquable quand on la compare à la diversité des moeurs des tribus qui habitent la forêt.

L'une d'elles, par exemple, raconte comment le monde fut détruit par un incendie. D'autres nous font savoir qu'un oiseau, le miya, a volé pour les semer, les graines du maïs à note (petit chat sauvage rouge) ; que c'est ensuite un petit oiseau noir et rouge (sipup) qui a pris la graine des citrouilles ; que le cochon d'Inde (no-tek) a dérobé le feu à un mauvais esprit (tacusah) qui le cachait et ne voulait pas le partager avec les Matacos, etc.

Les Matacos Vejos sont aussi très influencés par la civilisation des Chiriguanos. Ainsi, ce sont les seuls Indiens du Chaco, avec les Chiriguanos et les Chanès, qui enterrent leurs morts dans les poteries. Mais ce mode de sépulture est assez rare.

De ce qui précède, on peut conclure que les moeurs de ces sauvages réservent plus d'une surprise à ceux qui les étudient.

Qu'elles intéressent les lecteurs de "la Revue Populaire" c'est que nous espérons car nous reviendrons encore sur ce sujet.

**A BONNEZ -VOUS**  
 — A —  
**LA REVUE DE LA MODE**

**Le Seul Journal de Mode en Français**

**POUR**

**50 cts par an.**

**VOUS AVEZ DROIT**

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

**AVIS IMPORTANT**

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

**A LIRE ATTENTIVEMENT**

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

**ADRESSEZ VOS COMMANDDES**

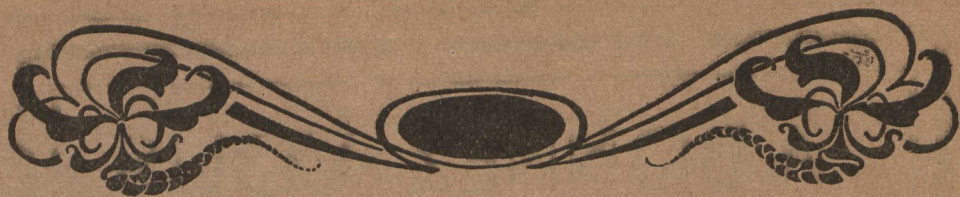
**La Revue Populaire,**  
**Département des Patrons,**  
**200, Boulevard St-Laurent, Montréal.**

**COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse . . . . .



# LE DERNIER CRIS DU PROGRES

## L'AUTOMATE ORATEUR

Par A. Riou.

**C'**EST une invention bien française qui fait en ce moment fureur à Paris, et qui est une des nombreuses productions de la "fée électricité".

Tous ceux qui ont visité la capitale française connaissent le "Camelot", cet inénarrable blagueur qui s'insinue sur tous les recoins du boulevard et tient en haleine la masse des badauds groupés autour de lui. Qui pourra jamais décrire avec le pittoresque voulu, les attitudes, les gestes, les intonations de ce merveilleux acteur qu'est le "camelot", sa faconde s'exerce sur tous les sujets, et sa verve endiablée force le rire et par conséquent désarme le plus hostile. Qu'il vende du "savon à détacher", de "la pâte à rasoir", ou "de la poudre à nettoyer les métaux," son boniment plaira au public, et il débitera sa marchandise généralement d'un prix modique, non pas tant seulement parce qu'il aura convaincu son auditoire de sa supériorité, mais surtout parce qu'il l'aura amusé et qu'il se croira

tenu de lui en savoir gré.

Or le camelot a vécu si nous en croyons la chronique, il cède sa place lui aussi à la machine qui après avoir remplacé la main, se mêle maintenant de remplacer la voix humaine.

Un ingénieur électricien M. Forcade, vient de construire un automate articulé mû par l'électricité lequel pourra pendant des heures, vanter inlassablement les vertus du Chocolat Machin, du gant Chose, ou de tout autre produit similaire. Les Français s'américanisent, ils veulent de la réclame à outrance sans perte de temps et avec le minimum de dépenses.

L'automate grandeur naturelle est monté sur l'arrière d'un automobile qui circule lentement sur les boulevards. Il est debout ayant à sa portée une petite table supportant les objets qu'il est chargé de présenter au public. Il a toute l'apparence d'un homme ordinaire, costume, gestes, éclats de voix, roulements d'yeux, sourire commercial, rien n'y manque. Au-



# Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,  
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Euidt-Propriétaires,

**Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal**

### COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au Samedi.

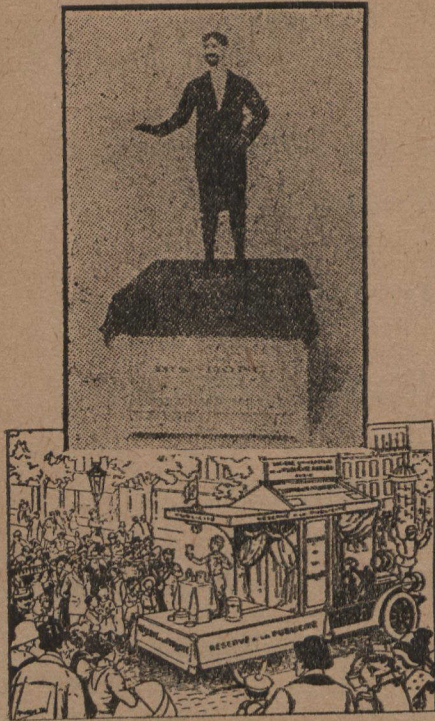
Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

dessous du plancher qui lui sert de base est placé tout un ingénieux mécanisme électrique relié à un phonographe, et dont les différentes pièces spéciales se divisent en quarante parties différentes. Les prin-



cipales sont celles qui commandent les yeux, les paupières, la bouche, la tête, les bras et les avant-bras, les mains, les doigts, etc. En combinant ces différents

mécanismes on arrive à faire prendre à l'atome environ 5,600 attitudes différentes. Un double phonographe permet à l'instrument de débiter son boniment avec toute l'ampleur désirable et lorsque l'automate s'arrête la musique se fait entendre. Il peut également être placé devant un magasin, dans une vitrine car sa physionomie se prête à toutes les transformations; selon le cas vous en ferez un jeune dandy, un vieux savant, une danseuse ou un farouche militaire, il accepte sans murmures toutes les personnalités et pour chacune il possède les gestes et le maintien qui lui est "adéquat".

C'est la révolution de la publicité et qui sait peut être de la politique, si nos candidats acceptent de charger l'automate des fastidieuses tournées électorales. Ce sera le record des discours que le fantoche pourra débiter pendant des heures, inlassablement et d'une voix de stentor; qui sait même si le candidat une fois élu ne l'enverra pas siéger à sa place au Palais Bourbon, il y a gros à parier que ce serait peut être là sa meilleure utilisation.

La nuit ne l'arrête pas, car cet infatigable orateur transporte avec lui sa lumière, et en même temps qu'il cause, il éblouit les spectateurs. Que diraient nos pères s'ils assistaient à une de ces conférences? J'aime mieux pour ma part ignorer le résultat de leurs réflexions!



# L'Amour des Bêtes !

Par A. Riou

"Le Chien, c'est la vertu  
qui ne pouvant se faire hom-  
me, s'est fait bête."  
Victor Hugo.



L'HISTOIRE, la légende, la tradition, nous ont conservé à travers les âges des exemples touchants de la fidélité des animaux, mais sans contredire le "chien" est de tous, celui qui peut s'intituler "l'ami de l'homme". Cet article lui sera spécialement consacré et nous nous proposons de passer en revue les témoignages d'affection parfois touchants, mais aussi souvent puérils que certaines personnes prodiguent à ces fidèles compagnons.

Quiconque a voyagé a pu se rendre compte que cette amitié marquée pour le chien est le fait de la plus grande partie des nations civilisées. En France notamment, on connaît la tendresse particulière vouée par la population parisienne aux animaux domestiques. Très généreuse, douée d'un cœur excellent, elle sait en toute occasion leur marquer sa prédilection. Les chats, les oiseaux, ces hôtes charmants de la loge du concierge ou de la petite chambre des midinettes sont des êtres choyés auxquels sont prodiguées les tendresses les plus raffinées, les caresses les plus tendres. Mais là ne se borne pas l'affection que le Parisien, digne de ce

nom, professe pour les animaux, le cheval est aussi l'objet de ses soins vigilants. Quel est celui qui ayant habité Paris n'a vu se dérouler la scène typique et journalière du cheval qui s'abat. Au coin d'une rue, d'un boulevard, d'un carrefour, surgit un camion lourdement chargé, les chevaux tirent à plein collier s'arc-boutant sur le pavé gras, les fers glissent, l'animal perd de sa force; sous l'excitation du charretier il s'épuise à maintenir la vitesse acquise, mais bientôt l'équilibre est détruit et l'animal entraîné par son effort s'affale lourdement sur la chaussée, dans un fouillis inextricable de traits, de sangles et de courroies. Vainement, à plusieurs reprises, il cherche à se relever, le point d'appui lui manque, il glisse et bientôt épuisé par des efforts qu'il sent inutiles, s'allonge attendant du secours. La foule s'est amassée sur le trottoir, chacun donne un avis, et bientôt dix, quinze, vingt personnes, entourent la voiture. Toutes les classes de la société sont mêlées, n'ayant en tête qu'un seul et unique but, secourir un animal impuissant. Ouvriers en bourgerons, clubmen aux vêtements impeccables, employés de bureaux ou com-

merçants, se multiplient, les uns détellent, tandis que d'autres maintiennent l'animal, en un clin d'œil, il est déshabillé et libre de ses entraves, soutenu par des pognets vigoureux il est bientôt debout, réharnaché et prêt à emmener son pesant fardeau, à peine si le charretier a eu le temps de remercier que chacun s'éloigne rectifiant sa toilette, un sourire aux lèvres, satisfait de la bonne action accomplie.

Je ne veux pas dire par là que dans le

coup de gens est de savoir se tenir dans une juste mesure.

Quoiqu'il en soit, parmi tous les animaux, le chien est celui qui est généralement placé au premier rang dans l'ordre des affections. C'est lui le préféré, l'intime, celui qui ne pouvant parler, comprend et se fait comprendre, celui que l'on choie, que l'on caresse, que l'on aime : Même, et cela est fort curieux, il est facile de trouver des sentiments sincères d'affection pour leurs chiens, chez des person-



Deux bons camarades

nombre des habitants de Paris il ne se trouve pas quelques brutes; dans cet ordre d'idées comme dans tant d'autres, il y a des exceptions à la règle, mais nous pouvons également affirmer que ces exceptions confirment la règle. J'irai plus loin, en disant que cette affection pour les animaux en général, dépasse quelquefois les bornes et tombe dans l'exagération. En toutes choses, le "mieux est l'ennemi du bien" et le plus difficile pour beau-

nes le plus souvent dénuées de toute sensibilité vis-à-vis de leurs semblables.

Il est vrai de dire que le chien témoigne à son maître une amitié "désintéressée", et sa fidélité est de celle qui ne recule devant aucun danger pour se manifester. C'est là une qualité, j'allais dire une vertu, qui lui est particulière et qui s'étend à la généralité de ces braves animaux, alors que chez les humains, c'est le plus souvent la rareté qui en fait le prix.

De tous temps, l'homme a considéré le chien comme un ami et que nous puissions dans l'histoire ou dans la légende, nous retrouverons les traces de cette dualité dans les affections, que ce soit le chien d'Ulysse ou de Saint-Roch, le favori d'Alcibiade ou le chien de Montargis, le chien nous est toujours représenté comme un compagnon fidèle, beau, brave, courageux, voire même héroïque. Aussi a-t-on glorifié le chien comme il le mérite, ne l'avons-nous pas vu sur les toiles de peintres célèbres, sa forme élégante n'a-t-elle pas souvent tenté le ciseau du sculpteur de talent, et dans la pénombre des vieilles cathédrales gothiques, ne le voyons-nous pas allongé aux pieds des preux chevaliers, dont les statues s'étaient orgueilleusement depuis des siècles, sur les caveaux des familles de hautes lignées.

Je ne voudrais pas entrer dans une énumération des services que le chien peut rendre à la société en dehors de cet apport de tendresse qui l'a fait tant estimer et tant chérir, ce serait là me lancer dans une digression trop longue car le brave animal se plie à toutes les exigences de la vie et son intellect très développé lui permet de s'assimiler facilement les tâches les plus délicates. Chiens de bergers, chiens de chasse, chiens policiers, chiens brancardiers, douaniers, plongeurs, chiens d'avant-garde, de patrouilles, chiens d'explorateurs, que sais-je encore, il faudrait un volume pour énumérer les qualités de cet intelligent quadrupède qui fait partie de la famille et auquel tous les pays civilisés ont officiellement donné droit de cité.

Je me souviens fort bien que lors de mon voyage en Turquie d'Europe, vers 1895, ce qui me frappa le plus, ce fut la quantité considérable de chiens qui rôdaient la nuit dans Constantinople. Dans

le quartier de Péra surtout, j'en comptai jusqu'à cent qui se promenaient par troupes dans les rues. Comme je m'étonnais de cette profusion d'animaux, et du manque de règlement municipal à leur égard, on me répondit que le Sultan se refusait absolument à prendre des mesures contre eux, bien plus la loi se montrait extrêmement sévère contre quiconque se serait permis de mauvais traitements à leur égard. Or à cette époque Abdul-Hamid était encore au pouvoir, et on sait combien le "Sultan Rouge" se montrait peu indulgent vis-à-vis de ses sujets.

Tout en étant l'ami des chiens je ne puis m'empêcher de trouver que l'affection de l'ex-sultan pour ces intéressants quadrupèdes, dépassait singulièrement les bornes permises et je préfère de beaucoup les règlements Parisiens qui tout en donnant droit de cité aux chiens, protègent les citoyens contre les maladies épidémiques que ces animaux peuvent répandre, lorsqu'ils sont laissés à l'abandon, sans soins et sans nourriture régulière.

En France on compte environ trois millions de chiens, soit environ sept chiens par cent habitants, sur la totalité, il y a près de 800,000 bêtes de luxe soumises à l'impôt maximum. On estime à près de neuf millions de francs (\$1,800,000) le produit de la taxe canine qui tombe dans la caisse de l'Etat. Quand on n'envisagerait que cet avantage, on serait déjà persuadé que le chien peut avoir une certaine utilité dans un Etat. D'ailleurs de tous les impôts, c'est celui qui est payé avec le plus de régularité, car on sait que la taxe qui permet de garder l'ami fidèle est généralement donnée de bon cœur et sans protestation. Quant aux chiens errants ils sont conduits dans un lieu spécial dénommé "Fourrière", où ils peuvent être

réclamés pendant trois jours, au bout de ce laps de temps ils sont asphyxiés par le gaz d'éclairage, qui est, paraît-il, le procédé le moins inhumain pour les faire passer de vie à trépas.

Ces exécutions sommaires ont soulevé de nombreuses protestations parmi les amis des bêtes et cependant elles sont nécessaires, indispensables, c'est là une question de sécurité publique avec laquelle il n'y a pas à transiger. Mais les humanitaires ont voulu avoir le dernier mot et ils l'ont eu en effet en fondant ce qu'ils appellent des "œuvres" ou "refuges" pour les animaux. Je m'empresse de dire que les Français ne doivent pas revendiquer la primeur de ces institutions, qui depuis fort longtemps fonctionnent en Amérique et surtout en Angleterre. Dans ce dernier pays les maisons de retraite et de pension pour les animaux ne se comptent pas, et la plupart sont des mieux comprises et largement subventionnées.

Au Canada nous trouvons également de ces sortes d'hôpitaux où les animaux sont recueillis, soignés, et pansés lorsqu'ils en ont besoin. La France n'a pas voulu rester en retard sur sa voisine d'Outre-Manche, et aujourd'hui, la célèbre école vétérinaire d'Alfort, possède une clinique spéciale où tout animal peut recevoir les soins qu'exige son état et subir des opérations parfois très difficiles suivies de cures complètes.

A l'heure actuelle on place deux jambes de bois à un chien, de même qu'on peut lui fabriquer un râtelier lui permettant de ronger les os les plus récalcitrants. Seuls les vieux chevaux n'ont pas encore trouvé grâce aux yeux des philanthropes et l'équarisseur ou le boucher hippophagique, sont les derniers représentants de la barbarie chevaline. L'Angleterre, elle, a étendu sa loi de bienveillance aux vieux

chevaux, aux infirmes, à ceux qui sont hors de service et certains établissements leur offrent un abri pour leurs vieux jours dans une douce et tranquille existence. Je sais bien des malheureux travailleurs qui pourraient envier le sort de ces quadripèdes auxquels rien ne manque, pas même le plat de gourmandise, la bonne carotte sucrée, le jour des grandes épreuves hippiques.

Près de Londres, au milieu d'un parc superbe, s'élève une habitation d'aspect grandiose, sur la façade de laquelle s'étale en lettres d'or l'unique "Pension de famille". Le touriste de passage ne peut s'empêcher d'admirer les grands arbres, les parterres qui entourent cette maison d'une ceinture de gaieté. On se dit qu'il ferait bon vivre là loin du bruit de la ville, dans une douce quiétude et instinctivement on envie les heureux locataires de ce nouvel Eden. Or votre surprise n'aura d'égale que votre déception, lorsque vous apprendrez que cette gracieuse villa est un refuge de "chats". Vous supposez que je plaisante, c'est cependant la pure vérité, pénétrez à l'intérieur et vous y trouverez toute une théorie de matous se prélassant dans des cages spacieuses, aérées, garnies de tout le confortable voulu, pour lesquels un personnel spécial est engagé, qui leur confectionnera des plats de choix, et qui reçoivent deux fois par semaine les soins du docteur spécial de l'établissement. Il y a là des premières et des secondes classes où selon la fortune du propriétaire, minet reçoit les soins les plus variés, je dirai même les plus aristocratiques.

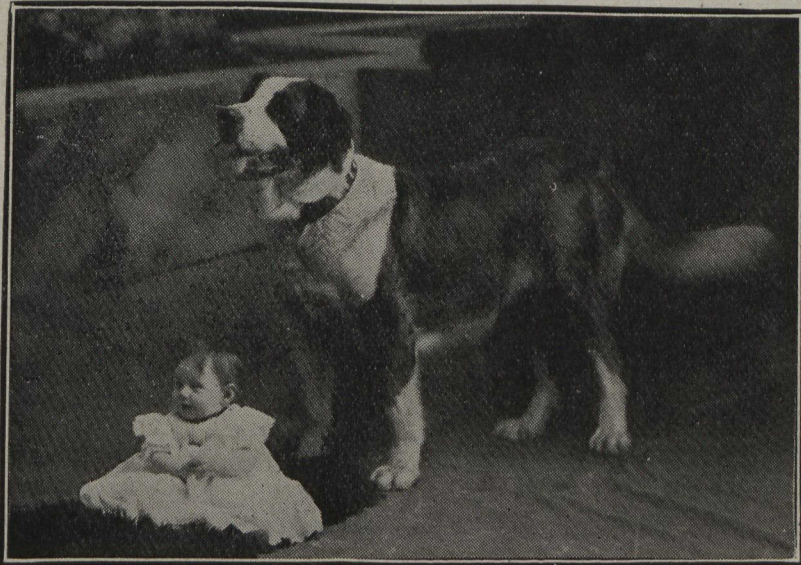
Mais, me direz-vous, c'est ridicule, grotesque, on ne peut, ni on ne doit assimiler les animaux aux hommes, c'est de la décadence, de l'aberration mentale, je vous répondrai que ce n'est rien de cela, mais

tout simplement la déduction logique de cet esprit pratique qui caractérise les Anglais.

Qui de nous, n'a pénétré dans l'intimité de ces vieux ménages privés d'enfants, dans lesquels le chat est l'objet de la sollicitude constante des époux. La femme a en elle des trésors de tendresses à dépenser, et l'enfant est l'exutoire qui permet de satisfaire à ces poussées de caresses qui ne demandent qu'à se faire jour. Hélas! souvent il fait défaut, et Monsieur

net?" Le confier à des voisins qui pourraient le rendre malheureux, à des domestiques qui se vengeront sur lui de l'autorité exercée par les maîtres. Jamais. Alors? ce sera la brouille entre parents, les intérêts compromis? L'Anglais pratique et réfléchi a tranché la question, il a ouvert la "Pension de famille", où Minet surveillé, soigné, gâté, attendra patiemment le retour de ses protecteurs.

L'Amérique qui ne reste jamais en retard lorsqu'elle se rend compte que des



Un bon chien, c'est un bon protecteur

n'est pas toujours d'humeur à comprendre ces débordements de tendresses conjugales; le chat devient alors l'ange du foyer, Madame le dorlotte, le soigne, le cajole, et Monsieur lui sait gré de la tranquillité relative dont il jouit dans son ménage. Mais qu'un événement imprévu se produise qui nécessite une absence prolongée, une villégiature chez des amis grincheux ou des parents à héritage, la question se pose: "Que deviendra Mi-

innovations étrangères ont un côté intéressant, s'est empressée de suivre le mouvement et la France entraînée par ce courant de sympathie envers les animaux a créé à l'instar des Etats-Unis un établissement dénommé "Dog's Home" ou maison d'asile pour les chiens qui a été placé sous le haut patronage de la colonie américaine. Il porte le nom de Gordon Bennett, affirmant ainsi son origine. L'établissement est des mieux compris, logis,

nourriture, aération tout se trouve dans les meilleurs conditions, tout a été prévu même l'emplacement et les objets destinés aux jeux, exercices et récréations des heureux pensionnaires.

En Europe, comme dans le Nouveau Monde, il est bon de constater que seuls les chiens, les chats et les oiseaux bénéficient de ces institutions charitables. Dans l'Inde, au contraire, il existe depuis des siècles des refuges qui, à l'instar de l'Arche de Noé, reçoivent, hébergent et traitent avec soin les animaux de toute espèce lorsqu'ils sont malades, infirmes ou simplement vagabonds.

Les Egyptiens adoraient comme symboles d'une mystérieuse religion, le chat, le crocodile, l'ibis, l'épervier et le bœuf. Plus près de nous, sous Louis XV, la duchesse du Maine qui adorait les bêtes, faisait enterrer ses chiens et ses chats sous les ombrages du parc de sa magnifique résidence de Sceaux.

Ces inhumations déjà éloignées, nous incitent tout naturellement à parler du "Cimetière des Chiens" de Gennevilliers près Paris. Il est très naturel que les animaux domestiques auxquels on prodigue des soins à l'instar des hommes, aient suivi la progression qui marque les différentes étapes de la vie, sur cette pente glissante parcourue par certaines personnes qui souvent réservent dans leurs cœurs à leurs animaux chers, une place que ne pourraient jamais occuper leurs semblables, il était fatal que l'on arrivât au moment de la mort, à laisser déborder sur leurs dépouilles le trop plein de l'affection dont ils avaient été l'objet durant leur vie. D'aucuns trouveront ridicule cette manière de penser, quant à moi je me garderai bien de formuler une opinion générale, je me contenterai de déclarer qu'il y a dans la vie deux catégories bien

définies d'individus "les sentimentaux" et les "réfractaires à tous sentiments". Chez les premiers, le cœur tient une place énorme dans l'existence journalière et pour eux le culte du "souvenir" prime tous les autres sentiments. Ont-ils raison, ont-ils tort? Je n'ose me lancer dans une trop longue dissertation philosophique qui ne serait pas à sa place dans ce petit article, je me contenterai d'exprimer mon opinion personnelle, en disant que s'ils ne sont pas dans le vrai, ils trouvent suffisamment leur punition dans la vie courante, en coudoyant tous les jours de profonds égoïstes qui piétinent sur leurs convictions. Qu'ils s'offrent le plaisir de sacrifier, même après leur mort, à ceux qui leur prodiguèrent joies et caresses, je ne vois aucun mal, à la condition cependant qu'ils ne tombent pas dans l'exagération et qu'ils se tiennent dans les saines limites d'un souvenir, simplement basé sur les regrets et la reconnaissance.

C'est d'ailleurs sur ces données que s'est fondée en 1900, la compagnie chargée d'assurer aux animaux domestiques une sépulture décente. Ce ne fut au début qu'une opération financière montée au capital de \$70,000, aujourd'hui, devant la réussite complète du projet, les actionnaires ont fait fortune. D'ailleurs le prix du terrain est relativement élevé pour les concessions de 10, 20 ou 30 ans. Le taux varie de \$2 à \$20. Les concessions à perpétuité n'existent pas encore, peut être les verrons-nous sous peu.

Pour \$1, c'est l'enfouissement pur et simple dans une tranchée remplie de chaux vive, mais cette opération se fait rarement, en général on achète un terrain sur lequel s'érige un monument plus ou moins dispendieux suivant la fortune du propriétaire.

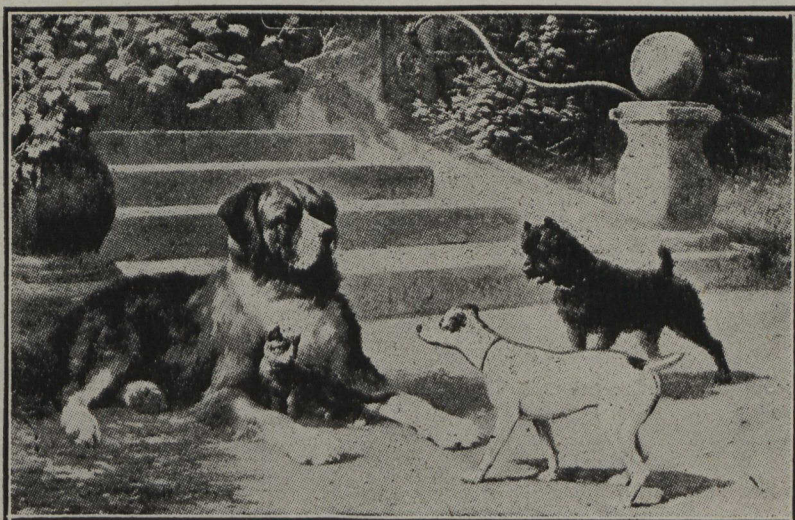
L'endroit est fort bien choisi dans cette



petite île de la Seine, proche de Paris, isolée du bruit de la ville et merveilleusement ombragée par un rideau d'arbres magnifiques, dont les racines baignent dans le fleuve. Dès l'arrivée on se sent impressionné par une porte monumentale fermée par une grille de beau style, donnant accès dans le parc où des tombes soigneusement entretenues, s'alignent avec symétrie, presque toutes ornées de stèles de pierres ou de monuments parsemés d'inscriptions parfois touchantes.

trouver dans une nécropole, mais comme bien on pense, toute exhibition d'emblèmes religieux a été soigneusement interdite, on aurait pu craindre en effet certaines aberrations de la part de gens excentriques ou simplement affolés par la perte d'un animal chéri.

En considérant les épitaphes des tombes on oublie un moment le lieu où on se trouve et instinctivement on se croit obligé à un recueillement dont on serait ten-



### La faiblesse et la force.

A l'entrée se dresse un haut rocher de pierre grise, supportant la statue d'un magnifique chien du Grand St-Bernard qui est inhumé à Berne. Une laconique inscription nous apprend son histoire.

“Il sauva la vie à quarante personnes et fut tué par la quarante-et-unième.”

Instinctivement le regard cherche à découvrir les croix et les chapelles funéraires, car on a l'impression bien nette de se

té de sourire quelques instants après. J'en cite quelques-unes au hasard :

A ma meilleurs amie, inoubliable et inoublié. Nous l'avons bien aimée.

A Frick, mort à Trouville, à l'âge de 7 ans.

Plus loin, couchée sur un coussin, abritée par un dais, se trouve la reproduction en marbre d'Emma :

A la mémoire de ma chère Emma, fidèle compagne de ma vie errante et désolée.

Quelques âmes rêveuses et poétiques trahissent leur sentimentalité dans des textes par trop hyperboliques.

Follette, aujourd'hui tu reposes sous ce parterre fleuri, sur ton corps le printemps effeuille les roses, mais tu le méritais, tu possédais un coeur!

D'autres sont naïfs ou alambiqués avec des prétentions poétiques.

Il était trop intelligent et affectueux pour  
[vivre.]

Ou encore:

Si ton âme Sapho, n'accompagne la mienne,  
[ne,  
O chère et noble amie, aux ignorés séjours,  
Je ne veux pas du ciel; je veux quoiqu'il  
[advienne  
M'endormir comme toi, sans réveil pour  
[toujours.]

Quelque-unes sont simples:

Petit mignon—qui ne fut rien  
—qu'un pauvre chien—naïf et bon,—  
tué à la fleur de ton âge—par un civilisé  
[sauvage.]

D'autres touchantes:

Témoignage de reconnaissance d'une mère à qui "Loulou" rendit son enfant, qui en 1898 se noyait dans la Garonne; le brave Loulou n'avait que neuf mois, et de plus, une jambe cassée.

Je pourrais en citer des centaines, je me contenterai d'en offrir encore deux à mes lecteurs pour leur prouver que les plus grands esprits ont été mis à contribution dans ces ordre d'idées. En passant j'aperçois:

"Le chien n'est qu'un animal pensant."  
Pascal.

Et cette autre qui laisse entrevoir le mépris de l'humanité:

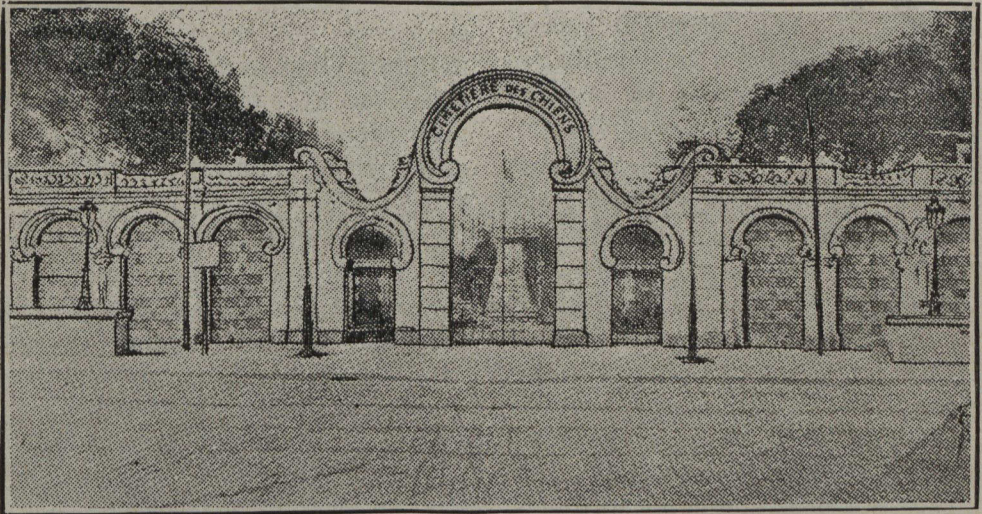
"On s'attache à ces hôtes familiers du foyer domestique, à ces innocents compagnons, si supérieurs moralement à tant de monstres à figure humaine."

De tout cela, il résulte clairement qu'une certaine catégorie de gens placent les animaux bien au-dessus de beaucoup de leurs semblables. Il se peut qu'ils aient pour ce faire des raisons spéciales, il n'en est pas moins vrai que toute vérité n'est pas toujours bonne à dire, ils auraient pu le penser sans pour cela le graver sur le marbre, comme un monument impérissable de leur haine contre la société.

Deux camps se sont trouvés en présence, dont l'un protesta contre ce qu'il traite de "ridicule" et de "produit d'intelligences bornées ou d'imaginations déréglées". Il s'élève avec indignation contre ces établissements de pension pour les animaux, ces cliniques et ces cimetières tandis que l'autre répond, que sa charité et sa compassion s'adressent tout naturellement à ceux qui en toutes occasions se montrent reconnaissants. Que cette vertu étant presque inconnue des humains, ils reportent leur tendresse sur les bêtes qui représentent à leurs yeux la tendresse, le

dévouement et la reconnaissance. Et puis répondent encore les amis des bêtes: "Ne sommes-nous pas libres d'agir suivant l'élan de notre cœur ou de notre fantaisie; nous n'empêchons personne de faire la charité, chacun la comprend à sa manière. En agissant comme nous le faisons nous ne portons aucun préjudice à autrui et le jour où on mettra une obstruction à nos idées nous conserverons notre argent et l'emploierons comme bon nous semblera."

criptions souvent baroques, ce lieu de repos pourrait affecter une forme plus simple et partant plus en rapport avec les hôtes qu'il est chargé de recevoir, cependant, pourquoi tel animal ayant risqué sa vie à maintes reprises pour son maître ou pour des étrangers ne recevrait-il pas "post mortem", je ne dirai pas des "honneurs", mais au moins la marque d'une reconnaissance sincère pour son dévouement désintéressé? Je sais bien des gens qui furent transportés en grande pompe dans de



L'Entrée du Cimetière des chiens près de Paris.

Il est un fait, c'est que de tout temps l'homme a pris un vif intérêt au sort de la bête, surtout à celles qui vivent près de lui, qui l'aident dans son travail, qui l'en délassent par leurs caresses. Je ne trouve, pour ma part aucun ridicule à les soigner lorsqu'ils sont malades, à leur assurer une vie tranquille dans leur vieillesse, voire même à leur donner une sépulture convenable.

Peut-être y a-t-il en effet de l'exagération dans cette conception d'un cimetière de chiens, peuplé de mausolées aux ins-

splendides caveaux de famille, lesquels n'avaient pas à leur actif le quart de bonnes actions de certains animaux.

Je ne prendrai parti, ni pour l'un ni pour l'autre camp, je suis en principes, très respectueux de la discussion sincère et de la liberté absolue de penser et d'agir à sa guise suivant ses convictions personnelles. Je laisse à mes lecteurs et surtout à mes lectrices le soin d'apprécier les deux manières, ils auront certainement là, matière à controverses et à méditations.

# LE FIDELE MUSICIEN



JOS Laflûte était un homme d'une espèce presque disparue aujourd'hui; ponctuel, dévoué, sérieux, fidèle, il avait toutes les qualités, même et surtout celle d'une obstination

opiniâtre lorsqu'il s'agissait de la consigne reçue et du devoir à accomplir.

Il n'avait qu'un défaut: il était musicien et, circonstance aggravante, il jouait du trombone à coulisse.

C'était bien dommage car, lui, l'homme austère qui ne badinait jamais, badinait encore moins lorsqu'il s'agissait de musique. Pour lui, le mot "Musique" était le plus doux que l'on pût composer avec les lettres de l'alphabet et les graves feuillets du Code de Justice avaient moins d'importance à ses yeux que la moindre feuille barbouillée de dièzes, de bémols, de rondes, de croches, de noires et de pas noires enfin bref de tout ce qui constitue l'arsetaa hiéroglyphique dessiné sur les "papiers à miauler", comme dit le "Monsieur qui écrit dans les journaux"...

Bref, Jos Laflûte était un fanatique de la musique et un esclave du papier sur lequel on l'écrivit.

Ça devait lui jouer un mauvais tour...

Un jour en effet, Jos Laflûte fut convoqué avec tous ceux de sa bande pour donner une aubade au Ministre des Travaux Inutiles venue en tournée d'inspection dans la bonne ville de Montréal dans le but de voir ce qu'il y avait d'urgent à

faire et d'ordonner tout le contraire... Mais, passons, je vous parle musique et pas politique...

La réception fut mirobolante (un article épastrouillant parut d'ailleurs à la suite de cela dans la **Revue Populaire**, numéro treize de l'année en question). Jos Laflûte jubilait: il devait jouer un solo de trombone avec roulades et roucoulades à faire pâmer de jalousie les p'tits chars même quand leurs roues sont mal graissées.

Le début du solo fut épatant; Jos Laflûte trombonnait te trombonneras-tu comme un seul homme et le chef d'orchestre rougissait de plaisir comme un homard dans son court-bouillon quand tout-à-coup il pâlit (pas le homard mais le chef d'orchestre) et poussa un rugissement d'angoisse...

Jos Laflûte, le musicien expert, l'acrobate des noires et des blanches, Jos Laflûte le fidèle et impeccable musicien venait de faire un "couac" affreux, une fausse note abominable qui avait gâté tout le morceau... . . . . .

Dépeindre la colère du chef et l'ahurissement bête de Jos devant cette colère, c'est à quoi je renonce et j'aime mieux vous donner tout de suite le fin mot de la chose en vous révélant la fin de conversation qui eut lieu entre les deux hommes, conversation fidèlement sténographiée par votre serviteur:

—Qu'as-tu joué, malheureux? s'écria le chef.

—La musique qui était sur mon papier, répondit Jos.

—Mais tu as fait une fausse note, idiot, ou plutôt tu as joué une note qui n'existait pas!

—J'ai joué ce qu'il y avait, chef!

—Fais donc voir ton papier, massacreur!

Jos exhiba tranquillement sa musique et pointa du doigt la note qu'on lui repro-

chait :

—C'est un **bas du dos**, dit-il, ...non, un **do du bas** et un **do dièze encore**, le voilà!

Alors la colère **du chef** ne connut plus de bornes :

—Mais, **triple buse**, **ce n'est pas** une note, c'est une **mouche crevée!!**

—Tant pis, reprit **Jos**, **impassible**, tant pis pour elle! **Elle était là**, alors **JE L'AI JOUÉE...**

**Kikaféçà.**



# Un Peu de Tourisme

Par Jos Traveller

## LES PLATEAUX SACRÉS

Il existe en Chine cinq grandes montagnes dénommées les "montagnes sacrées" ou "plateaux sacrés", parce que c'est en général sur la partie la plus élevée que s'élèvent les temples visités par les pèlerins.

C'est au sud de Changhaï, environ à cent milles de cette localité que se trouve le plus fameux de ces lieux vénérés. On le dénomme communément "Nan-Yoh-Shan" ou le "Plateau du Nord". Le temple construit à cet endroit conserve religieusement un tableau sacré en l'honneur



de l'empereur "Yu", dont le nom est considéré dans l'histoire comme le "Noé de la Chine".

Chaque année plusieurs milliers de pèlerins se rendent à ce plateau et pendant environ cinq jours dans les environs du mois d'octobre on peut évaluer la foule à dix mille individus. Ces gens viennent de



tous les points du territoire. Tous les trois ans, l'Empereur envoie officiellement un officier chargé de le représenter à la cérémonie, ce qui donne un caractère officiel à la fête.

Parmi les pèlerins, une classe surtout attire l'attention. Ceux-ci partent de leurs domiciles à pieds et couvrent parfois par ce moyen primitif de très longues distances. Ils portent leurs vêtements de rechange et leurs provisions en un paquet soigneusement ficelé sur leurs têtes, tandis que leurs mains sont chargées d'une sorte de petite table sur laquelle sont plantés des bâtons d'encens.

Dans les pays traversés ils brûlent ces parfums à la demande des habitants, dans le but de leur faire octroyer certaines grâces célestes, de conjurer le mauvais sort, ou de guérir des maladies. Ils perçoivent ainsi une modique obole qui leur permet de continuer leur voyage.

Le nombre de ces pèlerins est, en général, supérieur à ceux qui se rendent au temple par les moyens de locomotion ordinaires.

## LES RUINES DE POMPEI

Lorsque le touriste contemple les ruines de Pompéï, et qu'il aperçoit comme fond de décor le Vésuve couvert de son panache de fumée, son esprit évoque fatalement le jour néfaste du 24 août de l'année 79 av. J. C.

Ce fut en effet ce jour-là que la coquette cité, la plage à la mode des Romains, fut ensevelie sous des torrents de laves brûlantes et que sa destruction fut consommée.

On ne peut mieux rapprocher ce tableau



d'horreur qu'à celui de San Francisco après le tremblement de terre, ou à Saint-Pierre (Martinique) après l'éruption de la montagne Pelée.

Pompéï fut complètement détruite et les fouilles qui ont été commencées depuis près d'un siècle, bien qu'ayant permis d'exhumer une grande partie de la ville, n'ont pu livrer à la curiosité des archéologues la totalité des trésors inestimables de cette ville.

La terre conserve encore jalousement de nombreux documents, que seuls la patience et le courage des chercheurs permettront de mettre au jour.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



## Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.  
Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS  
Nouvelle Boîte Postale 2675  
Dépt. A., Montréal.

# Raoul Leboeuf

## Entrepreneur Plombier

Poseur d'appareils à Gaz et Eau Chaude.

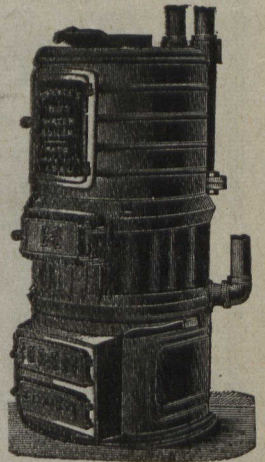
Réparations de toutes sortes, une spécialité

Brûleurs et Man-teaux à Gaz à bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Bell St-Louis 4109

MONTREAL



## UN "LOOPING" PEU BANAL

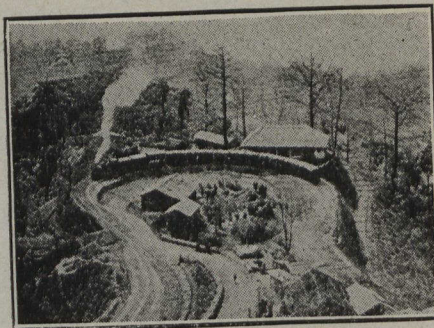
"Doublé la boucle", devient aujourd'hui une **expression trop connue** pour en donner **ici une description**. On a depuis quelques **années accompli** dans ce genre de **véritables prouesses** dont Pégoud tient le record **avec son merveilleux instrument**.

Toutefois **on n'avait jamais supposé** que cette **performance pût être accomplie** en chemin de fer. Il n'en est rien. Le "Darjeling Himalaya Railway" nous offre à cet égard **un travail extrêmement curieux** fourni par les **ingénieurs** de la Compagnie.

La **photographie présente bien** la courbe accomplie **par le train**, mais ne peut exprimer la **sensation effarante** ressentie par le **voyageur emporté à grande allure**

dans ce virage abracadabrant.

Les travaux ont été longs et pénibles, ils ont été achevés il y a une trentaine d'années, et tous les jours, les convois rou-



lent dans ce décor infernal provoquant les exclamations de surprise et parfois de terreur, de la part des voyageurs non prévenus.

## Demandez les Liqueurs Douces

### "FRISCO"

SODA WATER  
COMPANY



Le Cidre de Pommes

# FRISCO

L'EAU MINÉRALE RUSSELL

'Frisko'

Naturelles de Sources

## Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264



## EN SUISSE

### La statue de Guillaume Tell

Sur la place publique d'Altorf, dans le canton d'Uri s'élève la statue de Guillaume Tell, archer célèbre pour son adresse.

Guillaume Tell qui n'avait pas voulu se conformer à un ordre ridicule du bailli, celui de s'incliner devant un chapeau, fut condamné à abattre, d'une flèche, une



pomme placée sur la tête de son fils ou bien à périr avec son enfant. Il sortit victorieux de la cruelle épreuve mais fut néanmoins emprisonné.

S'étant évadé, il travailla activement à la liberté de son pays opprimé par l'Autriche et c'est pour rendre hommage à son dévouement autant qu'à son adresse que la statue que nous représentons lui a été élevée.

—o—

## Développez votre buste

### Paquet de 50c gratis



Pour 10c timbres ou argent pour aider aux frais de distribution, nous vous enverrons un paquet de 50c du merveilleux traitement de la Dr. Catherine E. Kelly pour rendre le buste ferme et développé et aussi notre livret "La taille parfaite". Elle a employé elle-même ce traitement et a augmenté son propre buste et ceux de ses clientes de 4 à 7 pouces. Ecrivez aujourd'hui.

Dr. Kelly Co. Dépt. 359, E.B., Buffalo, N.-Y

Phone Est 2109

**L. DE LIMBOURG**

(de Paris)

Pédicure Spécialiste.



Attaché au Service des RR.  
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales  
Communautés Religieuses.

LE SEUL A MONTREAL QUI GARANTIT LA GUERISON SANS DOULEUR  
des cors, oëils-de-perdrix, ongles incarnés, pieds plats,  
transpiration

Consultations : 9 h. à 12 h. a. m. h. à 4 h. p. m. 6 h. 30 à 7 h. 30 m

291, rue St-Denis, Montréal.

## LES ROCHES PEINTES

Tous ceux qui se sentent attirés vers la science archéologique, qui se livrent à l'étude des documents anciens, qui se passionnent pour les fouillis, les armes pré-historiques, les poteries primitives, seront enthousiasmés à la suite d'une visite rendue au lieu dit "Les Roches Peintes" sis à trois milles environ de Yakima Nord, dans la province de Washington (E.-U). Le chemin pour s'y rendre est facile car ces rochers ne sont distants de la voie que d'une longueur de un mille environ.

Ces roches qui surplombent la route ordinaire, à une hauteur de 75 pieds ou plus, sont couvertes d'hiéroglyphes peints en rouge, en jaune et en blanc (les seules couleurs employées) qui ont résisté à tou-

tes les intempéries des saisons.

Elles datent d'une époque très éloignée et servaient de lieux de pèlerinages aux Indiens pendant les premières guerres qui se livrèrent entre les tribus.

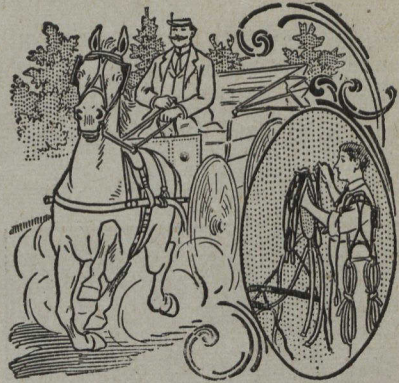


La curieuse photographie que nous donnons ici, ne fournira qu'une légère idée des quantités de "graffités" relevés sur ces pierres anciennes.

C'est en 1912 que les Parisiens furent sur les champs de courses, plus nombreux que jamais, puisque le pari mutuel encaissa, cette année-là, 405 millions! Il y a eu, l'an dernier, un léger fléchissement : le total a été exactement de 395 millions 972,960 francs. Cet empressement du public autour des baraques du pari mutuel a permis de distribuer à l'élevage et aux œuvres d'hygiène, en vingt-deux ans, 31,949,000 francs, et aux œuvres de bienfaisance 119,717,000 francs.

## ATTELAGES DE PRINTEMPS

N'achetez pas d'attelage avant d'avoir vu nos splendides modèles d'été.



Solidité, élégance et bon marché sont trois qualités qu'ils possèdent au plus haut degré.

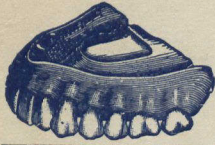


Une visite à nos magasins suffira pour vous convaincre, venez nous voir et nous vous réserverons le meilleur accueil, que vous ayez ou non l'intention d'acheter.

*Lamontagne Limitée.*

— BLOC BALMORAL —

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL. Can



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).  
162, St-Denis, Montréal.

**LE SAMEDI**

Journal Illustré Hebdomadaire  
de 40 pages

En vente partout - - - 5c le Numéro

Maison fondée en 1852 Tel. Bell Main 554

**CHS. LAVALLEE,**

Successeur de A. Lavallée,  
IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS de MUSIQUE  
et MUSIQUE EN FEUILLE

REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pel-  
lissou, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W.  
York & Sons, de Grand Rapids, Mich.

35 BOUL. ST-LAURENT, - - MONTREAL



**EXAMEN DES YEUX GRATIS**

"Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Mont-  
réal

**Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue Sainte-Catherine Est, Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

**Embellissez Votre Poitrine En 25 Jours**  
TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES  
ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.



Avoir un beau Buste, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

**LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser nervosité, migraine, mélancolie, neurasthénie, insouciance et désespérance. Engraissera les personnes maigres de 20 livres en 25 jours.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement du Buste pour toujours.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

LES JOURS DE BUREAU SONT: JEUDI ET SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE DE 2 A 5 P. M.

Adressez: Mme MYRRIAM DUBREUIL,

1170 Dorion, Dept. 2, Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.

AVIS.—A partir du premier Mai prochain, nos bureaux seront transportés au numéro 44b. Mentana.

# CIGARETTES DERBY



Des millions de  
**CIGARETTES  
DERBY**

se vendent  
annuellement,  
simplement par ce  
que des milliers de  
fumeurs les pré-  
fèrent aux autres.

5c. le paquet  
partout.

